



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

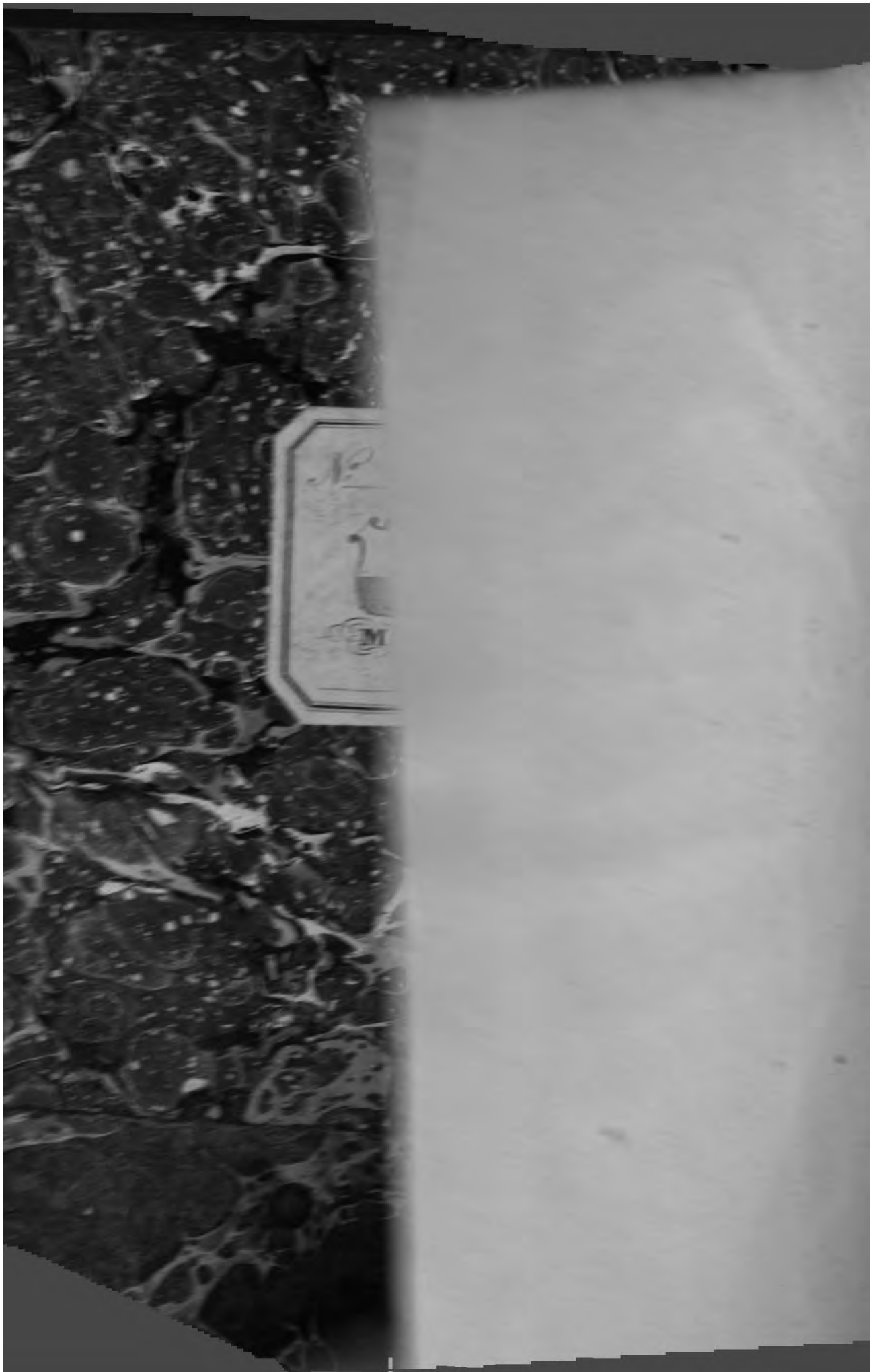
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





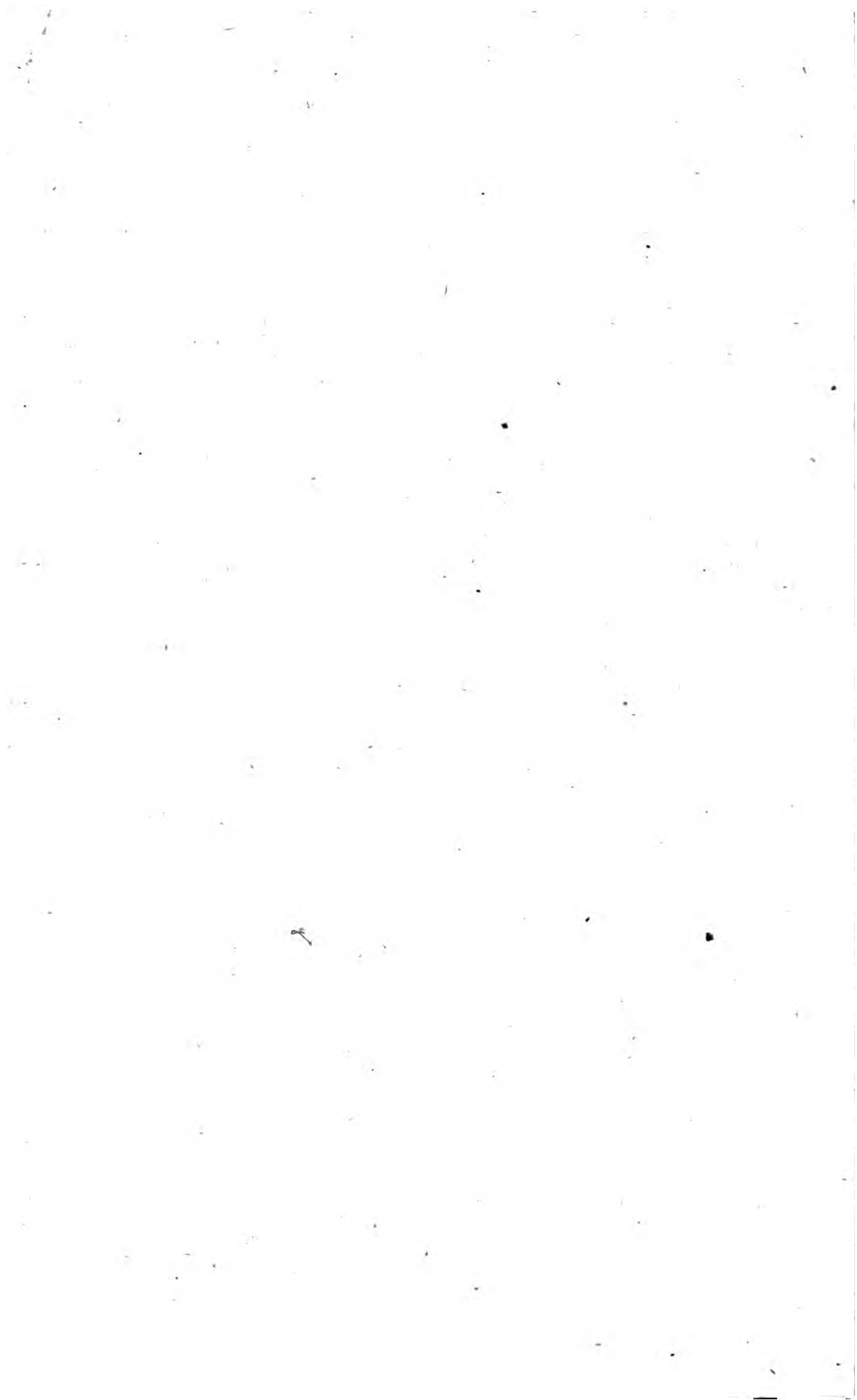
No. 1
M

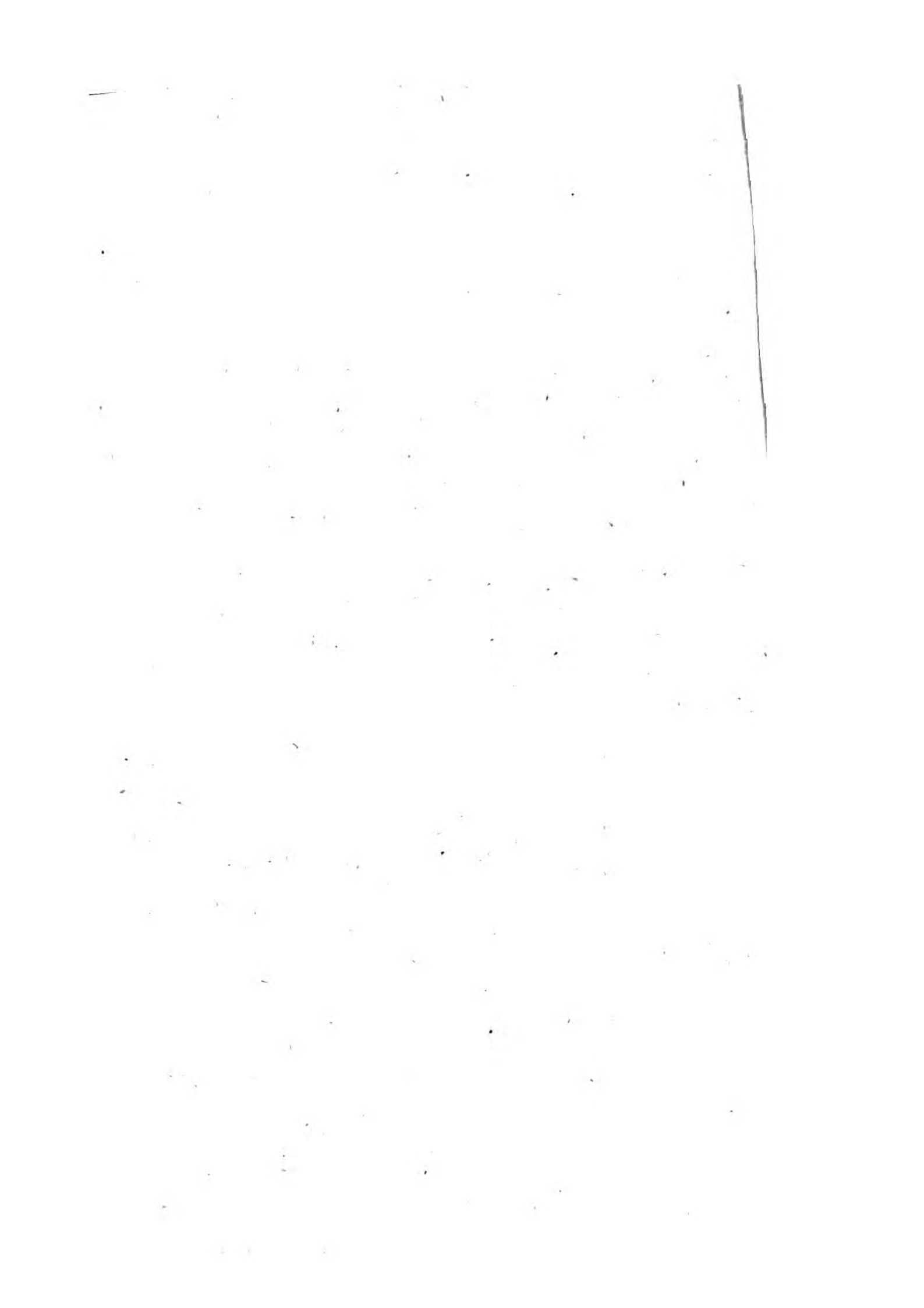


~~FF 5 (Finch)~~



VI. 1785/2 (5)







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



THEATRE.

Théâtre. Tome V.

a

T A B L E

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

O LIMPIE, <i>tragédie.</i>	Page 1
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	3
NOTES SUR OLIMPIE, <i>par M. de Voltaire.</i>	82
LE TRIUMVIRAT, <i>tragédie.</i>	93
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	95
PREFACE DE L'EDITEUR DE PARIS, 1766.	97
NOTES SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.	171
VARIANTES DU TRIUMVIRAT.	187
LES SCYTHES, <i>tragédie.</i>	207
EPITRE DEDICATOIRE.	209
PREFACE DE L'EDITION DE PARIS.	212
PREFACE DES EDITEURS QUI NOUS ONT PRECEDÉS IMMEDIATEMENT.	221
VARIANTES DES SCYTHES.	300
NOTES.	ibid.
LES GUEBRES, OU LA TOLERANCE, <i>tragédie.</i>	301
PREFACE DES EDITEURS.	303
DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE, <i>à l'occasion de la tragédie des Guèbres.</i>	306

iv T A B L E.

VARIANTES DES GUEBRES.	409
SOPHONISBE , <i>tragédie</i> .	411
AVIS DES EDITEURS DE L'ÉDITION DE LAUSANE.	412
A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.	413
VARIANTES DE SOPHONISBE.	477

Fin de la Table du Tome cinquième.

OLIMPIE ,

O L I M P I E,

T R A G E D I E.

Représentée, pour la première fois, le
17 mars 1764.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE tragédie parut imprimée en 1763, elle fut jouée à *Ferney*, et sur le théâtre de l'Electeur Palatin. M. de *Voltaire*, alors âgé de soixante-neuf ans, la composa en six jours.

C'est l'ouvrage de six jours, écrivait-il à un philosophe illustre, dont il voulait favoir l'opinion sur cette pièce. *L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*, lui répondit son ami. *Aussi s'est-il repenti de son ouvrage*, répliqua M. de *Voltaire*; et quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Olimpie a été traduite en italien, et jouée à Venise sur le théâtre de *San salvore*, avec un grand succès.

P E R S O N N A G E S .

CASSANDRE , fils d'*Antipatre* , roi de Macédoine.

ANTIGONE , roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA , veuve d'*Alexandre*.

OLIMPIE , fille d'*Alexandre* et de *Statira*.

L'HIEROPHANTE ou grand-prêtre , qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTENE , officier de *Cassandre*.

HERMAS , officier d'*Antigone*.

Prêtres.

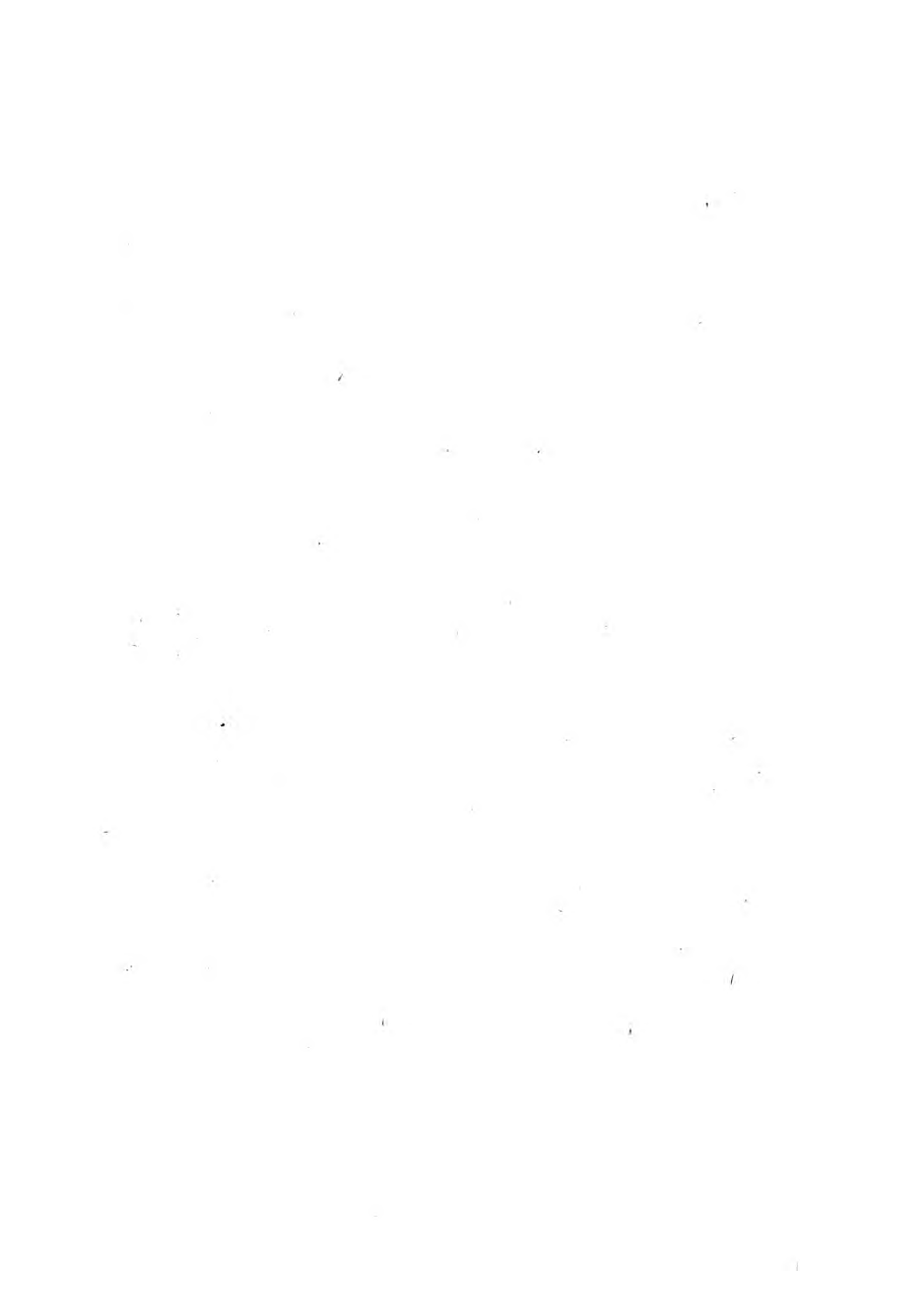
Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

Peuple.

La scène est dans le temple d'Ephèse , où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple , le péristyle et la place qui conduit au temple.





Profanes, c'en est trop Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.

Olympie, act 4^e sc. 3^e.

J. M. Moreau, le jeune. Del.

1784.

J. L. Delignon, Sculp.

O L I M P I E ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle. SOSTENE est dans le péristyle ; la grande porte s'ouvre ; CASSANDRE troublé et agité vient à lui : la grande porte se referme.

C A S S A N D R E .

S O S T E N E , on va finir ces mystères terribles. (a)
Cassandre espère enfin des dieux moins inflexibles.
Mes jours seront plus purs , et mes sens moins troublés.
Je respire.

S O S T E N E ,

Seigneur , près d'Ephèse assemblés ,
Les guerriers qui servaient sous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire :
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.
De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.
Cet honneur , qu'avec vous Antigone partage ,
Est de vos grands destins un auguste présage.

Ce règne qui commence à l'ombre des autels
Sera béni des dieux, et chéri des mortels.
Ce nom d'initié, qu'on révère et qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

C A S S A N D R E.

Je ne puis : tes yeux feront témoins
De mes premiers devoirs et de mes premiers soins.
Demeure en ces parvis. . . . Nos augustes prêtresses
Présentent Olimpie aux autels des déesses.
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé!

S O S T È N E.

Quoi ! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux !

C A S S A N D R E.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage ;
Du fort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang. . . .
Que dis-je ? ô souvenir ! ô temps ! ô jour de crimes !
Il la comptait, Softène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre fureté. . . .
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père ;
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.

A C T E P R E M I E R. 7

Elle ignore toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie ! à jamais conserve ton erreur !
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur , un maître ;
Tu me détesteras , si tu peux te connaître.

S O S T E N E .

Je ne pénètre point ces étonnans secrets ,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur , de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre ,
L'inflexible Antigone est seul votre allié....

C A S S A N D R E .

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié ;
Je lui ferai fidelle.

S O S T E N E .

Il doit aussi vous l'être ;
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître ,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur , et l'éloigne de vous.

C A S S A N D R E .

(à part.)

Et qu'importe Antigone ?... O manes d'Alexandre !
Manes de Statira ! grande ombre ! auguste cendre !
Restes d'un demi-dieu , justement courroucés ,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez ?
Olimpie ! obtenez de leur ombre apaisée
Cette paix à mon cœur si long-temps refusée ;
Et que votre vertu , dissipant mon effroi ,
Soit ici ma défense , et parle aux dieux pour moi....

Eh quoi ! vers ces parvis , à peine ouverts encore ,
Antigone s'approche , et devance l'aurore !

S C E N E I I.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE,
HERMAS.

ANTIGONE à *Hermas*, au fond du théâtre.

Ce secret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE à *Antigone*.

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les dieux,
Il est temps de songer à partager la terre.
D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos mystères secrets, des peuples respectés,
Suspendent la discorde et les calamités ;
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes :
Mais ce repos est court ; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats,
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage
Sans doute achèveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver, et marcher sur nos têtes.

C A S S A N D R E.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fit du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux dieux qu'il vécût!

A N T I G O N E.

Je ne puis vous comprendre.

Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

C A S S A N D R E.

Ah! j'ai causé sa mort.

A N T I G O N E.

Elle était légitime ;

Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de son ambition.
Athènes, Athènes même, envoya le poison,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère ;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor ; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

C A S S A N D R E.

Non, cessez d'excuser ce sacrilège impie.

A N T I G O N E.

Ce sacrilège!... Eh quoi! vos esprits abattus
Erigent-ils en dieu l'affassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,
Au rang du fils des dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilège. Et lorsqu'à Babylone
Nous avons renversé ses autels et son trône,

Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les dieux, comme le genre-humain.

C A S S A N D R E.

J'avoûrai ses défauts : mais, quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

A N T I G O N E.

Un grand homme ! (b)

C A S S A N D R E.

Oui, sans doute.

A N T I G O N E.

Ah! c'est notre valeur,

Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur ;
Il ne fut qu'un ingrat.

C A S S A N D R E.

O mes dieux tutélaires !

Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
Sa femme! ... ses enfans! ... Ah! quel jour, Antigone!

A N T I G O N E.

Après quinze ans entiers, ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait perfan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ses fujets, nous eût immolés tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine :
Vous sauvâtes un père.

A C T E P R E M I E R. 11

C A S S A N D R E.

Il est vrai : mais enfin

La femme d'Alexandre a péri par ma main.

A N T I G O N E.

C'est le fort des combats. Le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

C A S S A N D R E.

J'en verfaï, je l'avoue, après ce coup affreux ;
Et couvert de ce sang auguste et malheureux ,
Etonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage ,
J'en ai long-temps gémi.

A N T I G O N E.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous diffimulez trop.

C A S S A N D R E.

Ami . . . que puis-je dire ?

Croyez . . . qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu ,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

A N T I G O N E.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés ;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés ;
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous surtout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois, dont la grandeur éclate,

Nul n'est digne de l'être , et dans ses premiers ans
N'a servi , comme nous , le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

C A S S A N D R E.

Je le fais , et peut-être
Dieu les immola tous aux manes de leur maître.

A N T I G O N E.

Nous restons , nous vivons , nous devons rétablir
Ces débris tout sanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laiffait au plus digne ;
Si j'ose les saisir , son ordre me désigne.
Assurez ma fortune , ainsi que votre sort.
Le plus digne de tous sans doute est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite ;
Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux ,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous ?

C A S S A N D R E.

Ami , je vous le jure ;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains ,
Et l'Euphrate , et le Nil ont trop de souverains.
Je combattrai pour moi , pour vous et pour la Grèce.

A N T I G O N E.

J'en crois votre intérêt , j'en crois votre promesse ;
Et surtout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage ;
Ne me refusez pas.

C A S S A N D R E.

Ce doute est un outrage.

Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir ?
C'est un ordre pour moi ; vous n'avez qu'à vouloir.

A N T I G O N E.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

C A S S A N D R E.

Heureux de vous servir,
Ils font tous à vos pieds ; c'est à vous de choisir.

A N T I G O N E.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (*)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux, pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée.
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est.... Olimpie.

C A S S A N D R E.

Olimpie !

A N T I G O N E.

Oui, Seigneur.

C A S S A N D R E, à part.

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur ! ...
Que je livre Olimpie ?

A N T I G O N E.

Ecoutez, je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une âme ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser ?

(*) L'acteur doit ici regarder attentivement *Cassandre*.

C A S S A N D R E.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive ;
 Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous fuive,
 S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
 Ce temple est interdit aux profanes humains.
 Sous les yeux vigilans des dieux et des déesses,
 Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
 Les portes s'ouvriront quand il en fera temps.
 Dans ce parvis ouvert au reste des vivans,
 Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
 Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre ;
 Et vous déciderez si la terre a des rois
 Qui puissent asservir Olimpie à leurs lois.

(*il rentre dans le temple, et Sothène sort.*)

S C E N E I I I.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristyle.*

H E R M A S.

SEIGNEUR, vous m'étonnez : quand l'Asie en alarmes
 Voit cent trônes sanglans disputés par les armes,
 Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau
 La fortune prépare un partage nouveau,
 Lorsque vous prétendez au souverain empire,
 Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire !

A N T I G O N E.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
 Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas.
 Le sort de cette esclave est important peut-être
 A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
 A quiconque en son sein porte un assez grand cœur
 Pour oser d'Alexandre être le successeur.

Sur le nom de l'esclave , et sur ses aventures ,
 J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures.
 J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
 Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
 Ses traits , les lieux , le temps où le ciel la fit naître ,
 Les respects étonnans que lui prodigue un maître ,
 Les remords de Cassandre , et ses obscurs discours ,
 A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
 Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

H E R M A S.

On dit qu'il la chérit , et qu'il l'élève en père.

A N T I G O N E.

Nous verrons . . . Mais on ouvre , et ce temple sacré
 Nous découvre un autel de guirlandes paré.
 Je vois des deux côtés les prêtresses paraître ;
 Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre ;
 Olimpie et Cassandre arrivent à l'autel !

S C E N E I V.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté , et les prêtresses de l'autre , s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE et OLIMPIE mettent la main sur l'autel. ANTIGONE et HERMAS restent dans le péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés. (c)

C A S S A N D R E.

DI E U des rois et des dieux , Etre unique , éternel !
 Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes ,
 Qui punis les pervers , et qui soutiens les justes ,

Près de qui les remords effacent les forfaits ,
 Confirmez, Dieu clément , les sermens que je fais.
 Recevez ces sermens , adorable Olimpie ;
 Je soumetts à vos lois et mon trône et ma vie ,
 Je vous jure un amour aussi pur , aussi saint ,
 Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint. (d)
 Et vous, filles des cieux , vous , augustes prêtresses ,
 Portez avec l'encens mes vœux et mes promesses
 Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter ,
 Et détournez les traits que je puis mériter.

O L I M P I E.

Protégez à jamais , ô Dieux en qui j'espère ,
 Le maître généreux qui m'a servi de père ,
 Mon amant adoré , mon respectable époux.
 Qu'il soit toujours chéri , toujours digne de vous !
 Mon cœur vous est connu. Son rang et sa couronne
 Sont les moindres des biens que son amour me donne.
 Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés ,
 Soyez-en les garans , vous qui les consacrez.
 Qu'il m'apprenne à vous plaire , et que votre justice
 Me prépare aux enfers un éternel supplice
 Si j'oublie un moment , infidelle à vos lois ,
 Et l'état où je fus , et ce que je lui dois.

C A S S A N D R E.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
 Prêtresses , disposez la pompe solennelle ,
 Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours ;
 Sanctifiez ma vie , et nos chastes amours.
 J'ai vu les dieux au temple , et je les vois en elle ;
 Qu'ils me haïssent tous si je suis infidelle ! . . .
 Antigone , en ces lieux vous m'avez entendu ;
 Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu ?

Vous-même,

Vous-même, prononcez si vous deviez prétendre
 A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
 Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
 Sont de faibles présens, indignes de son cœur.
 Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
 Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.
 (*ils rentrent dans le temple, les portes se ferment, le peuple
 sort du parvis.*)

S C E N E V.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristyle.*

A N T I G O N E.

VA, je n'en doute plus, et tout m'est découvert;
 Il m'a voulu braver, mais fois sûr qu'il se perd.
 Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
 Qui tantôt fert les dieux, et tantôt les offense;
 Ce caractère ardent qui joint la passion
 Avec la politique et la religion;
 Prompt, facile, superbe, impétueux et tendre,
 Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
 Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
 Que l'amour à ce point ne saurait l'abaisser.
 Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
 De ses desseins cachés la trame est trop suspecte;
 Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
 Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
 S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
 D'un feu qui l'emportait à tant de violence.

Va , tu verras bientôt succéder fans pitié
Une haine implacable à sa faible amitié.

H E R M A S.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts, souvent nos actions
Sont , vous le savez trop , l'effet des passions :
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;
Le faible quelquefois passe pour politique ;
Et Cassandre n'est pas le premier souverain
Qui chérit une esclave et lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros , subjugué par sa flamme ,
Superbe avec les rois , faible avec une femme.

A N T I G O N E.

Tu ne dis que trop vrai ; je pèse tes raisons ;
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets ;
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts :
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

H E R M A S.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les souverains ?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes ,
Vos périls partagés , vos communes alarmes ,
Vos fermens redoublés , tant de soins , tant de vœux ,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux ?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

A N T I G O N E.

L'amitié , je le fais , dans la Grèce a des temples ;

A C T E P R E M I E R. 19

L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition, sans doute, et d'amour enivré,
Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Cassandre se défie ;
Il n'a que trop raison. Va, peut-être aujourd'hui,
L'objet de tant de vœux n'est pas encore à lui.

H E R M A S.

Il a reçu sa main.... Cette enceinte sacrée
*(les initiés, les prêtres et les prêtresses traversent le fond
de la scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les
mains.)*

Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés, de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains, inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

A N T I G O N E.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir sa conquête....
Viens, je confirai tout à ton zèle, à ta foi ;
J'aurai les lois, les dieux et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent,
Arrosons, s'il le faut, ces ailes si saints,
Moins du sang des taureaux que du sang des humains.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L'HIEROPHANTE, les PRETRES,
les PRETRESSES.

Quoique cette scène et beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple, ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

QUOI! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste,
Où Dieu pardonne au crime, et console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense!

U N E P R E T R E S S E. (*)

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux;
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

(*) Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir ;
 Un moment aux autels elle pourra servir.
 Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,
 Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée :
 Qu'on la fasse venir (*). La volonté du ciel
 Demande sa présence, et l'appelle à l'autel.
 De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
 Olimpie en triomphe aux dieux sera menée.
 Cassandre, initié dans nos secrets divins,
 Sera purifié par ses augustes mains.
 Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
 Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
 Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
 Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

S C E N E I I.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES,
 STATIRA.

L' H I E R O P H A N T E à *Statira*.

VENEZ : vous ne pouvez, à vous-même contraire,
 Refuser de remplir votre saint ministère.
 Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux
 Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
 Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie
 Pour annoncer ses lois aux vainqueurs de l'Asie.

(*) La prêtresse inférieure va chercher *Arzane*.

Soyez digne du Dieu que vous représentez.

*S T A T I R A , couverte d'un voile qui accompagne son visage
sans le cacher , et vêtue comme les autres prêtresses.*

O Ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence au monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité. . . .

(à l'hierophante.)

Ah! Seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le savez.

L' H I E R O P H A N T E.

Le ciel vous prescrit d'autres lois;
Et quand vous présidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus se taire:
Il faut parler.

S T A T I R A.

Seigneur, qu'importe qui je sois?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter,
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous pensons comme vous; mais la Divinité
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez. . . . Vous frémissez!

S T A T I R A.

Vous frémirez vous-même. . . .

(*aux prêtres et aux prêtresses.*)

Vous qui servez d'un Dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce Dieu mes secrets soient cachés.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous vous le jurons tous.

S T A T I R A.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui, Madame.

S T A T I R A.

Il a vu ses forfaits expiés!

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

S T A T I R A.

Eh bien, si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grâce et craint un Dieu vengeur,
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, grands Dieux!) si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante;

Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.

Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius . . .
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus. (e)

(*Les prêtres et les prêtresses élèvent les mains, et s'inclinent.*)

L' H I E R O P H A N T E.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ? Dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image !
Statira dans ce temple ! Ah ! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects . . .

S T A T I R A.

Grand-prêtre, levez-vous.

Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde ;
Ne respectez ici que ma douleur profonde ;
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le fort.
Ce qu'éprouva mon père, au moment de sa mort,
Dans Babylone en fang je l'éprouvai de même.
Darius roi des rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné ;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers momens soulagea la misère.

(*montrant la prêtresse inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour ?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour ;
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est éphésienne, elle guida mes pas
Dans cet auguste asile, au bout de mes Etats.

Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
 De mourans et de morts la campagne jonchée,
 Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
 Et les larcins publics appelés grands exploits.
 J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;
 Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
 Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
 Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
 Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
 J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille;
 Dieu seul me reste.

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
 Du trône où vous étiez vous montez jusqu'à lui;
 Son temple est votre cour : foyez-y plus heureuse
 Que dans cette grandeur auguste et dangereuse,
 Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
 Devenu pour la terre un objet de pitié.

S T A T I R A.

Ce temple quelquefois, Seigneur, m'a consolée;
 Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
 En voyant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux
 Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L' H I E R O P H A N T E.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte;
 Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute :
 Vous l'avez embrassée.

S T A T I R A.

Aurais-je pu prévoir
 Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
 Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
 Le flambeau pâlifant s'éteint et se consume;

Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils fervir ?

L' H I E R O P H A N T E.

Peut-être à pardonner.

Vous-même vous avez tracé votre carrière,
Marchez-y fans jamais regarder en arrière.
Les manes affranchis d'un corps vil et mortel
Goûtent fans passions un repos éternel ;
Un nouveau jour leur luit ; ce jour est fans nuage ;
Ils vivent pour les Dieux , tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis , et l'oubli des malheurs.

S T A T I R A.

Il est vrai , je fus reine , et ne suis que prêtresse ;
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L' H I E R O P H A N T E.

Olimpie à genoux

Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous ;
C'est à vous de bénir cet illustre hymenée.

S T A T I R A.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'est le sort des humains.

L' H I E R O P H A N T E.

Le feu sacré , l'encens ,
L'eau lustrale , les dons offerts aux Dieux puissans ,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

S T A T I R A.

Et pour qui , malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables

Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur !
 J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
 Le malheur est par-tout , je m'étais abusée :
 Allons , suivons la loi par moi-même imposée.

L' H I E R O P H A N T E.

Adieu , je vous admire autant que je vous plains.
 Elle vient près de vous.

(*il sort.*)

S C E N E I I I.

STATIRA, OLIMPIE. (*le théâtre tremble.*)

S T A T I R A.

LIEUX funèbres et saints ,
 Vous frémissez ! . . . J'entends un horrible murmure ,
 Le temple est ébranlé ! . . . Quoi ! toute la nature
 S'émeut à son aspect ! Et mes sens éperdus
 Sont dans le même trouble et restent confondus ?

O L I M P I E , *effrayée.*

Ah ! Madame ! . . .

S T A T I R A.

Approchez , jeune et tendre victime ;
 Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
 Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

O L I M P I E.

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu !
 Et vous , de leurs décrets auguste confidente ,
 Daignez conduire ici ma jeunesse innocente ;
 Je suis entre vos mains , dissipez mon effroi.

S T A T I R A.

Ah ! j'en ai plus que vous.... Ma fille, embrassez-moi....
 Du sort de votre époux êtes-vous informée ?
 Quel est votre pays ? quel sang vous a formée ?

O L I M P I E.

Humble dans mon état , je n'ai point attendu
 Ce rang où l'on m'élève , et qui ne m'est pas dû.
 Cassandre est roi , Madame ; il daigna dans la Grèce ,
 A la cour de son père élever ma jeunesse.
 Depuis que je tombai dans ses augustes mains ,
 J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
 Je chéris un époux , et je révère un maître ;
 Voilà mes sentimens , et voilà tout mon être.

S T A T I R A.

Qu'aîsément , juste Ciel , on trompe un jeune cœur !
 De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
 Cassandre a donc pris soin de votre destinée ?
 Quoi ! d'un prince ou d'un roi vous ne seriez pas née !

O L I M P I E.

Pour aimer la vertu , pour en fuivre les lois ,
 Faut-il donc être né dans la pourpre des rois ?

S T A T I R A.

Non , je ne vois que trop le crime sur le trône.

O L I M P I E.

Je n'étais qu'une esclave.

S T A T I R A.

Un tel destin m'étonne.

Les Dieux sur votre front , dans vos yeux , dans vos traits ,
 Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
 Vous , esclave !

O L I M P I E.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le fort des combats me tint sous sa puissance :
Je dois tout à son fils.

S T A T I R A.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, et vu finir son cours !
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie. . . .
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers ?

O L I M P I E.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'empire ; et que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

S T A T I R A.

Quoi ! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et soumise à Cassandre !

O L I M P I E.

C'est tout ce que j'ai fu. Tant de malheurs passés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

S T A T I R A.

Captive à Babylone ! O Puissance éternelle !
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
Le lieu, le temps, son âge ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendresse et l'effroi.
Ne me trompé-je point ? Le ciel sur son visage
Du héros mon époux semble imprimer l'image. . . .

O L I M P I E.

Que dites-vous ?

S T A T I R A.

Hélas ! tels étaient ses regards ,
 Quand moins fier et plus doux , loin des sanglans hafards ,
 Relevant ma famille au glaive dérobée ,
 Il la remit au rang dont elle était tombée ,
 Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
 Illusion trop chère , espoir flatteur et vain !
 Serait-il bien possible ! Ecoutez-moi , Princesse ,
 Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
 N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir ?

O L I M P I E.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
 M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage ,
 Au sortir du berceau , je fus en esclavage.
 D'une mère jamais je n'ai connu l'amour ;
 J'ignore qui je suis , et qui m'a mise au jour . . .
 Hélas ! vous soupirez , vous pleurez , et mes larmes
 Se mêlent à vos pleurs , et j'y trouve des charmes . . .
 Eh quoi ! vous me ferrez dans vos bras languissans !
 Vous faites pour parler des efforts impuissans !
 Parlez-moi.

S T A T I R A.

Je ne puis Je succombe Olimpie !
 Le trouble que je sens me va coûter la vie.

S C E N E I V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtresse des Dieux ! ô Reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos tristes destins !
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous attendre ?

S T A T I R A.

Des malheurs ; je suis prête, et je dois tout entendre.

L'HIEROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé ;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olimpie....

S T A T I R A.

Achez.

L'HIEROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

S T A T I R A, *courant embrasser Olimpie.*

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille ! ô mon sang ! ô nom fatal et doux !
De vos embrassemens faut-il que je jouisse,
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice !

O L I M P I E.

Quoi! vous feriez ma mère, et vous en gémissiez!

S T A T I R A.

Non, je bénis les Dieux, trop long-temps courroucés,
Je sens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie:
Il te donne à Cassandre!

O L I M P I E.

Ah! si dans votre flanc

Olimpie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter,
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies?

O L I M P I E.

Qui? lui? votre ennemi! tel ferait mon malheur!

S T A T I R A.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira, dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Ephèse,
Il y brave les Dieux, et feint qu'il les apaise;
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr!

O L I M P I E.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes sa veuve! Olimpie est sa fille!

Et

Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux !
 Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux !
 Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L' H I E R O P H A N T E.

Espérez dans le ciel.

O L I M P I E.

Ah ! sa haine inflexible
 D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;
 Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
 Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
 Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
 Je devais à l'autel, où vous nous unifiez,
 Expirer en victime et tomber à vos pieds.

S C E N E V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE,
 un PRETRE.

L E P R E T R E.

ON menace le temple, et les divins mystères
 Sont bientôt profanés par des mains téméraires ;
 Les deux rois défunis disputent à nos yeux
 Le droit de commander où commandent les dieux.
 Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
 Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
 Il semble que le ciel veuille nous informer
 Que la terre l'offense, et qu'il faut le calmer ;
 Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
 Vers les parvis sacrés vole et se précipite ;

Ephèse est divisée entre deux factions.
 Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
 La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître ;
 Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L' H I E R O P H A N T E.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !
 Qu'ils laissent sur la terre un asile de paix !
 Leur intérêt l'exige. . . . O mère auguste et tendre,
 Et vous dirai-je, hélas ! l'épouse de Cassandre ?
 Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
 Aux rois audacieux je vais me présenter ;
 Je connais le respect qu'on doit à leur couronne ;
 Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.
 S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
 Nous sommes, je le fais, sans armes, sans soldats,
 Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
 Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense ;
 Et si la tyrannie osait en approcher,
 C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(*L'Hierophante sort avec le prêtre inférieur.*)

S C E N E V I.

S T A T I R A, O L I M P I E.

S T A T I R A.

O destinée! ô Dieu des autels et du trône!
 Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
 Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
 De nos seuls ennemis attendre des secours,

Rechercher un vengeur , au sein de ma misère ,
 Chez les usurpateurs du trône de ton père !
 Chez nos propres fujets , dont les efforts jaloux
 Disputent cent Etats , que j'ai possédés tous !
 Ils rampaient à mes pieds , ils font ici mes maîtres .
 O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
 Dans quel profond abyme êtes-vous descendus !
 Vanité des grandeurs , je ne vous connais plus.

O L I M P I E .

Ma mère , je vous fuis . . . Ah ! dans ce jour funeste ,
 Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste ;
 Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

S T A T I R A .

Fille du roi des rois , remplissez ce devoir.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

(*Le temple est fermé.*)

CASSANDRE, SOSTENE *dans le péristyle.*

CASSANDRE.

LA vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois;
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous;
Il anime le peuple, Ephèse est alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il fait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglans qu'Ephèse peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens,

Le mien fera toujours victime des furies ,
Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas ! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi ,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage ,
Conquis par Antipatre , aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour , heureux par mes bienfaits ,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix ,
Tout était réparé , je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice ;
J'ai tué Statira , mais c'est dans les combats ,
C'est en sauvant mon père , en lui prêtant mon bras ,
C'est dans l'empyement du meurtre et du carnage ,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage ;
C'est dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des dieux ,
Devant le monde entier , mais non pas à mes yeux ,
Non pas pour Olimpie , et c'est-là mon supplice ,
C'est-là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse ,
Ou de me pardonner , ou de percer mon cœur ,
Ce cœur désespéré , qui brûle avec fureur.

S O S T È N E .

On prétend qu'Olimpie , en ce temple amenée ,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

C A S S A N D R E .

Oui , je le fais , Softène ; et si de cette loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi ,
Malheur à mon rival , et malheur à ce temple.
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple ;

J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
 Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
 Je suis aimé, son cœur est à moi dès l'enfance,
 Et l'Amour est le dieu qui prendra ma défense.
 Courons vers Olimpie.

S C E N E I I.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE
sortant du temple.

C A S S A N D R E.

INTERPRETE du ciel,
 Ministre de clémence, en ce jour solennel,
 J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
 Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes ;
 J'ai respecté ces temps à la paix consacrés ;
 Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
 J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
 Je meurs sans Olimpie, et vous devez la rendre.
 Achevons cet hymen.

L' H I E R O P H A N T E.

Elle remplit, Seigneur,
 Des devoirs bien sacrés et bien chers à son cœur.

C A S S A N D R E.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
 Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse ?

L' H I E R O P H A N T E.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
 Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

CASSANDRE.

Notre malheur ! . . . Hélas ! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment ? que dites-vous ? . . . Eh , que peut-elle craindre ?

L'HIEROPHANTE, *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non , demeurez. Eh quoi,
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les cieus de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites !
Les intrigues des cours , les cris des factions ,
Des humains que je fuis les tristes passions ,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures : (*f*)
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois , prompts à se diviser ,
Ne font connus de nous que pour les apaiser ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères ,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous , pour Olimpie , et pour d'autres , Seigneur ,
Je vais des immortels implorer la faveur.

C A S S A N D R E.

Olimpie!...

L' H I E R O P H A N T E.

En ces lieux ce moment la rappelle.

Voyez si vous avez encor des droits sur elle.

Je vous laisse.

(il sort et le temple s'ouvre.)

S C E N E I I I.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA,
OLIMPIE.

C A S S A N D R E.

ELLLE tremble, ô Ciel! et je frémis!...

Quoi! vous baïffez les yeux de vos larmes remplis!

Vous détournez de moi ce front où la nature

Peint l'ame la plus noble, et l'ardeur la plus pure!

O L I M P I E , *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare!... Ah, Madame!

C A S S A N D R E.

Expliquez-vous, parlez.

Dans quels bras fuyez-vous mes regards défolés?

Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'alarmes?

Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

S T A T I R A , *se dévoilant et se retournant vers Cassandre.*

Regarde qui je suis.

C A S S A N D R E.

A ses traits.... à sa voix....

Mon sang se glace!... où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,

Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, fi par tes premiers coups
Toi seul as fait tomber mon trône et mon époux,
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, et lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de son fang,
De ce fang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'afile où je suis enterrée:
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,

Si je vous apprenais que ma main fut trompée
 Quand des jours d'un héros la trame fut coupée ;
 Que je servais mon père en m'armant contre vous ,
 Je ne fléchirais point votre juste courroux.
 Rien ne peut m'excuser. . . . Je pourrais dire encore
 Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore ,
 Que je mets à vos pieds mon sceptre et mes Etats.
 Tout est affreux pour vous ! . . . Vous ne m'écoutez pas !
 Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
 Moins pleine de forfaits que de remords punie ,
 Si votre propre sang , l'objet de tant d'amour ,
 Malgré lui , malgré moi , ne m'attachait au jour.
 Avec un faint respect j'élevai votre fille ,
 Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille ;
 Elle a mes vœux , mon cœur ; et peut-être les dieux
 Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
 Que pour y réparer , par un faint hymenée ,
 L'épouvantable horreur de notre destinée.

S T A T I R A.

Quel hymen ! . . . O mon sang ! tu recevrais la foi ,
 De qui ? de l'affassin d'Alexandre et de moi !

O L I M P I E.

Non . . . ma mère , éteignez ces flambeaux effroyables ,
 Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables ;
 Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
 Des nœuds , des tristes nœuds qui devaient nous unir.
 Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
 La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
 Je n'ai point balancé ; laissez-moi dans vos bras
 Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
 Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
 Pardonnez , acceptez mon juste sacrifice ;

Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits,
Empêchez-moi surtout de le revoir jamais.

S T A T I R A.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône;
Tu fouillas de mon sang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'affassin des rois,
Que de voir mon sujet, mon ennemi... Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

C A S S A N D R E.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi; je fais quel fut son père;
Je suis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle est ma femme enfin:
Rien ne peut séparer mon sort et son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.

Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège ;
 Si je fus meurtrier , je serai sacrilège.
 J'enlèverais ma femme à ce temple , à vos bras ,
 Aux dieux même , à nos dieux , s'ils ne m'exauçaient pas.
 Je demande la mort , je la veux , je l'envie ,
 Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
 Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
 Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau ,
 Et les remords affreux d'un crime involontaire ,
 Qui fléchiront du moins les manes de son père.
 (*Cassandre sort avec Sothène.*)

S C E N E I V.

S T A T I R A , O L I M P I E.

S T A T I R A.

QUEL moment ! quel blasphème ! ô Ciel ! qu'ai-je entendu ?
 Ah ! ma fille , à quel prix mon sang m'est-il rendu !
 Tu ressens , je le vois , les horreurs que j'éprouve ;
 Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve ;
 Ton cœur répond au mien ; tes chers embrassemens ,
 Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens ;
 Ils sont moins douloureux , puisque tu les partages.
 Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.
 Je puis tout supporter , puisque je vois en toi
 Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

O L I M P I E.

Ah ! le ciel m'est témoin si mon ame est formée
 Pour imiter la vôtre , et pour être animée

Des mêmes sentimens et des mêmes vertus.
 O veuve d'Alexandre ! ô sang de Darius !
 Ma mère ! . . . Ah ! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
 Par les mains de Cassandre on me vit élevée ?
 Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
 A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits ?
 Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée !
 Bienfaits trop dangereux ! pourquoi m'a-t-il aimée ?

STATIRA.

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?
 Antigone lui-même !

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.

Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
 Qui respecte sa veuve, et qui vient la défendre ;
 Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
 Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
 Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
 Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
 Votre sort est connu, tous les cœurs font à vous ;
 Ils font las des tyrans que votre auguste époux
 Laissa par son trépas maîtres de son empire.
 Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
 M'avoûrez-vous ici pour votre défenseur ?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,

Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

A N T I G O N E.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus ;
Il en est trop indigne ; et pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur ;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oublira point l'honneur.

S T A T I R A.

Mon cœur est détaché du trône et de la vie,
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

A N T I G O N E.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme elle ?

O L I M P I E.

Je dois haïr Cassandre.

A N T I G O N E.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense ;
Je crois vous mériter ; soyez ma récompense.

Toute autre est un outrage , et c'est vous que je veux.
 Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.
 Parlez ; et je tiendrai cette gloire suprême
 De mon bras , de la reine , et surtout de vous-même ;
 Prononcez : daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

S T A T I R A .

Décidez.

O L I M P I E .

Laissez-moi reprendre mes esprits. . . .
 J'ouvre à peine les yeux. Tremblante , épouvantée ,
 Du sein de l'esclavage en ce temple jetée ,
 Fille de Statira , fille d'un demi-dieu ,
 Je retrouve une mère en cet auguste lieu ,
 De son rang , de ses biens , de son nom dépouillée ,
 Et d'un sommeil de mort à peine réveillée ;
 J'épouse un bienfaiteur . . . il est un assassin.
 Mon époux de ma mère a déchiré le sein.
 Dans cet entassement d'horribles aventures ,
 Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
 Que puis-je vous répondre ? . . . Ah ! dans de tels momens ,

(*embrassant sa mère.*)

Voyez à qui je dois mes premiers sentimens ,
 Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
 Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales ,
 Quelle foule de maux m'environne en un jour ,
 Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

S T A T I R A .

Ah ! je vous réponds d'elle , et le ciel vous la donne.
 La majesté , peut-être , ou l'orgueil de mon trône
 N'avait pas défini , dans mes premiers projets ,
 La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets ;

Mais vous la méritez en ofant la défendre.
 C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre ;
 Il nomma le plus digne , et vous le devenez :
 Son trône est votre bien , quand vous le soutenez.
 Que des dieux immortels la faveur vous seconde !
 Que leur main vous conduise à l'empire du monde !
 Alexandre et sa veuve , ensevelis tous deux ,
 Lui dans la tombe , et moi dans ces murs ténébreux ,
 Vous verront sans regret au trône de mes pères ;
 Et puissent désormais les destins moins sévères
 En écarter pour vous cette fatalité
 Qui renverra toujours ce trône ensanglanté !

A N T I G O N E.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
 Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
 Sortez de cet asile , et je vais tout presser ,
 Pour venger Alexandre , et pour le remplacer.
 (*il sort.*)

S C E N E V I.

S T A T I R A , O L I M P I E.

S T A T I R A.

MA fille , c'est par toi que je romps la barrière
 Qui me sépare ici de la nature entière ;
 Et je rentre un moment dans ce monde pervers ,
 Pour venger mon époux , ton hymen et tes fers.
 Dieu donnera la force à mes mains maternelles
 De briser avec toi tes chaînes criminelles.

Viens

Viens remplir ma promesse, et me faire oublier,
Par des sermens nouveaux, le crime du premier.

O L I M P I E.

Hélas!...

S T A T I R A.

Quoi! tu gémis?

O L I M P I E.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hymenée?

S T A T I R A.

Que dis-tu?

O L I M P I E.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

S T A T I R A.

O ma chère Olimpie!

O L I M P I E.

Oserai-je encor dire
Que votre afile obscur est le trône où j'aspire!
Vous m'y verrez soumise, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laiïsons là tous ces rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger son trépas;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,

Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux ?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

S T A T I R A.

Des larmes ! Eh pour qui les vois-je ici répandre ?
Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre ?
Est-ce elle que j'entends ?

O L I M P I E.

Ma mère. . . .

S T A T I R A.

O Ciel vengeur !

O L I M P I E.

Caffandre ! . . .

S T A T I R A.

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur.

Parle.

O L I M P I E.

Je ne le puis.

S T A T I R A.

Va, tu m'arraches l'ame ;

Finis ce trouble affreux ; parle, dis-je.

O L I M P I E.

Ah ! Madame,

Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper ;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le fuis mais je l'aime.

S T A T I R A.

O parole exécration !

Dernier de mes momens ! cruelle fille, hélas !
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre et ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux et mon père ;

Tu m'arrachas ma fille , et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main !

O L I M P I E .

Je me jette à vos pieds. . . .

S T A T I R A .

Fille dénaturée !

Fille trop chère !

O L I M P I E .

Hélas ! de douleurs dévorée ,
Tremblante à vos genoux , je les baigne de pleurs.
Ma mère , pardonnez.

S T A T I R A .

Je pardonne et je meurs.

O L I M P I E .

Vivez , écoutez-moi.

S T A T I R A .

Que veux-tu ?

O L I M P I E .

Je vous jure ,
Par les dieux , par mon nom , par vous , par la nature ,
Que je m'en punirai , qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime ;
Jugez par ma faiblesse , et par cet aveu même ,
Si ce cœur est à vous , et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne confidérez point ma faiblesse et mon âge ;
De mon père et de vous je me sens le courage :
J'ai pu les offenser , je ne peux les trahir ;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

S T A T I R A.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère !
Et tu ne peux haïr l'affassin de ton père !

O L I M P I E.

Arrachez-moi ce cœur, vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous ;
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

S T A T I R A.

Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuse plus :
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu fais l'attendrir ;
Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, et tu n'es point coupable.

O L I M P I E.

Qui de nous deux, ô Ciel ! est la plus misérable ?

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les saints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos soldats près du temple occupent ce passage.
Cassandre ivre d'amour, de douleur et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné; mais dans cette entreprise,
Entre Cassandre et vous le peuple se divise.

ANTIGONE, *en sortant.*

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE, *arrêtant Antigone.*

DEMEURE, indigne ami,
Infidèle allié, détestable ennemi;
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne!

La fille d'Alexandre a des droits assez grands
 Pour faire armer l'Asie , et trembler nos tyrans.
 Babylone est sa dot, et son droit est l'empire.
 Je prétends l'un et l'autre ; et je veux bien te dire
 Que tes pleurs , tes regrets , tes expiations ,
 N'en imposeront pas aux yeux des nations.
 Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère
 Si tu fus innocent de la mort de son père ;
 L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.
 Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné
 Séduisait Olimpie en cachant sa naissance ;
 Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
 Ce funeste secret dont je suis informé ;
 Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
 Ses yeux s'ouvrent enfin , c'en est fait ; et Cassandre
 N'ose lever les siens , n'a plus rien à prétendre.
 De quoi t'es-tu flatté ? pensais-tu que ses droits
 T'élèveraient un jour au rang de roi des rois ?
 Je peux de Statira prendre ici la défense ;
 Mais veux-tu conserver notre antique alliance ?
 Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats ?
 Me revoir ton ami , t'appuyer de mon bras ? ...

C A S S A N D R E.

Eh bien ?

A N T I G O N E.

Cède Olimpie , et rien ne nous sépare.
 Je périrai pour toi ; sinon , je te déclare
 Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
 Connais tes intérêts , pèse-les , et choisis.

C A S S A N D R E.

Je n'aurai pas de peine , et je venais te faire
 Une offre différente , et qui pourra te plaire.

Tu ne connais ni loi ni remords ni pitié,
 Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
 J'ai craint le ciel du moins : tu ris de sa justice,
 Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
 Tu n'en jouiras pas, traître.....

A N T I G O N E.

Que prétends-tu ?

C A S S A N D R E.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,
 N'employons pas les mains du soldat mercenaire
 Pour assouvir ta rage et ferver ma colère.
 Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
 Est-ce à lui de mourir pour nos divisions ?
 C'est à nous, c'est à toi, si tu te fens l'audace
 De braver mon courage, ainsi que ma disgrâce.
 Je ne fus pas admis au commerce des dieux
 Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux ;
 C'est un crime nouveau, c'est toi qui le prépares.
 Va, nous étions formés pour être des barbares.
 Marchons ; viens décider de ton fort et du mien,
 T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

A N T I G O N E.

J'y consens avec joie, et fois sûr qu'Olimpie
 Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(ils mettent l'épée à la main.)

S C E N E I I I.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.*

L'HIEROPHANTE.

PROFANES, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le dieu qui vous parle, et ses solennités. (g)
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les sépare;
Bannissez du lieu saint la discorde barbare,
Expiez vos forfaits... Glaives, disparaîssiez.
Pardonne, Dieu puissant! vous, Rois, obéissez.

C A S S A N D R E.

Je cède au ciel, à vous.

A N T I G O N E.

Je persiste; et j'atteste
Les manes d'Alexandre et le courroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras,
Et que cet hymenée illégitime, impie,
Soit la honte d'Ephèse, et l'horreur de l'Asie.

C A S S A N D R E.

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,

Rendez-vous à la loi , respectez sa justice ;
 Elle est commune à tous , il faut qu'on l'accomplisse.
 La cabane du pauvre et le trône des rois ,
 Également soumis , entendent cette voix ;
 Elle aide la faiblesse , elle est le frein du crime ,
 Et délie à l'autel l'innocente victime.
 Si l'époux , quel qu'il soit , et quel que soit son rang ,
 Des parens de sa femme a répandu le sang ,
 Fût-il purifié dans nos sacrés mystères
 Par le feu de Vesta , par les eaux salutaires ,
 Et par le repentir , plus nécessaire qu'eux ,
 Son épouse en ce jour peut former d'autres nœuds ;
 Elle le peut sans honte , à moins que sa clémence
 A l'exemple des dieux ne pardonne l'offense.
 La loi donne un seul jour , elle accourcit les temps
 Des chagrins attachés à ces grands changemens :
 Mais surtout attendez les ordres d'une mère ;
 Elle a repris ses droits , le sacré caractère
 Que la nature donne , et que rien n'affaiblit.
 A son auguste voix Olimpie obéit.
 Qu'osez-vous attenter , quand c'est à vous d'attendre
 Les arrêts de la veuve et du sang d'Alexandre ?

(*il sort avec sa suite.*)

A N T I G O N E .

C'est assez , j'y souscris , Pontife , elle est à moi.

(*Antigone sort avec Hermas.*)

S C E N E I V.

CASSANDRE, SOSTENE *dans le péristyle.*

C A S S A N D R E.

ELLE n'y fera pas, cœur barbare et fans foi,
 Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asile,
 A l'espoir insolent de ce coupable habile,
 Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
 Et tranquille et ferein vient m'arracher le cœur.

S O S T E N E.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise
 Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il méprise.

C A S S A N D R E.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,
 Et par qui déformais tous mes soins font trahis.
 J'accepterais la mort, je bénirais la foudre ;
 Mais qu'enfin mon épouse ose ici se réfoudre
 A passer en un jour, à cet autel fatal,
 De la main de Cassandre à la main d'un rival,
 Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure !
 Ciel ! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pure,
 Mon ame à cet espoir osait s'abandonner ;
 Tu m'ôtes Olimpie, est-ce là pardonner ?

S O S T E N E.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile et tendre,
 Si soumis à vos lois, si content de se rendre,
 Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
 Le cœur ne connaît point un si prompt changement.

Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
 Vos coups dans les combats portés à l'aventure
 Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux ;
 C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.
 Vous n'avez point trempé dans la mort de son père,
 Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère ;
 Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

C A S S A N D R E.

Vainement cette idée apaise mes tourmens.
 Ce sang de Statira, ces manes d'Alexandre,
 D'une voix trop terrible ici se font entendre.
 Softène, elle est leur fille, elle a le droit affreux
 De haïr sans retour un époux malheureux.
 Je sens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
 Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
 Ces expiations, ces mystères cachés,
 Indifférens aux rois, et par moi recherchés,
 Elle en était l'objet; mon ame criminelle
 Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

S O S T È N E , *apercevant Olimpie.*

Hélas ! la voyez-vous en proie à ses douleurs ?
 Elle embrasse un autel, et le baigne de pleurs.

C A S S A N D R E.

Au temple, à cet autel, il est temps qu'on l'enlève.
 Va, cours, que tout soit prêt.

(*Softène sort.*)

S C E N E V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE, *courbée sur l'autel, sans voir Cassandre.*

QUE mon cœur se soulève!
 Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne! hélas!
 (*apercevant Cassandre.*)

Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.

Non, Cassandre... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien, j'en suis indigne, et je dois me connaître.
 Je fais tous les forfaits que mon sort inhumain,
 Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;
 J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
 Ma présence est un crime, et ma flamme une injure...
 Mais, daignez me répondre... Ai-je par mes secours
 Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance

Ai-je assez respecté votre aimable innocence?

Vous ai-je idolâtrée?

ACTE QUATRIÈME. 61

OLIMPIE.

Ah ! c'est-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes sermens vos sermens solennels !

OLIMPIE.

Hélas ! il est trop vrai ! . . . Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un ferment si funeste !

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie !

OLIMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse,
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse ;
C'est un forfait de plus . . . Fuis-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître ;
Et si pour Antigone . . .

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.

D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon fang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'hymen, et le monde, et la vie en horreur.

Maîtresse de mon choix, fans que je délibère,
 Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
 Je choisis cet asile, où Dieu doit posséder
 Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
 J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
 Et tous ceux de l'Asie.... et surtout d'Antigone.
 Va-t-en, ne me vois plus.... va, laisse-moi pleurer
 L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

C A S S A N D R E.

Eh bien, de mon rival si l'amour vous offense,
 Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
 Et quand votre vertu rejette un autre époux,
 Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
 Tout souillé que je suis du fang qui vous fit naître,
 Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
 Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
 Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
 Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
 Et devraient désarmer votre mère elle-même.

O L I M P I E.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
 Ah! si le repentir, si la compassion,
 Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
 Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse,
 Laisse-moi.

C A S S A N D R E.

Non, fans vous, je n'en saurais sortir.
 A me suivre à l'instant vous devez consentir.

(il la prend par la main.)

Chère épouse, venez.

ACTE QUATRIÈME. 63

OLIMPIE, *la retirant avec transport.*

Traite-moi donc comme elle,
Frappe une infortunée à son devoir fidelle;
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain.
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel fait faire grâce, et vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, et c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?...
Cassandre, si ta main féroce, enflanglantée,
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouferiez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice:
Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
Haïssiez, punissez, mais suivez votre époux.

S C E N E V I.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

S O S T E N E.

PARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte.
 Il parle à vos guerriers, il assiège la porte,
 Il féduit vos amis près du temple affemblés;
 Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés :
 Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
 Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
 Venez.

C A S S A N D R E.

A mon rival ainsi vous m'immolez !
 Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

O L I M P I E.

Moi, vouloir ton trépas !... va, j'en suis incapable...
 Vis loin de moi.

C A S S A N D R E.

Sans vous, le jour m'est exécration ;
 Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
 Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(il sort avec Sostène.)

S C E N E V I I.

O L I M P I E seule.

MALHEUREUSE !... Et c'est lui qui cause mes alarmes !
 Ah ! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes ?
 Faut-il tant de combats pour remplir son devoir ?
 Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,

O

O sang dont je naquis, ô voix de la nature !
 Je m'abandonne à vous, c'est pour vous que je jure
 De vous sacrifier mes plus chers sentimens....
 Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres sermens....
 Dieux ! vous les receviez ; ô Dieux, votre clémence
 A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
 Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur,
 Donnez-lui la vertu conforme à son malheur....
 Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
 Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
 Hélas ! j'étais heureuse en mon obscurité,
 Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
 Sans parens, sans état, à moi-même inconnue....
 Le grand nom que je porte est ce qui m'a perdue.
 J'en serai digne au moins.... Cassandre, il faut te fuir,
 Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...
 Que peut donc sur soi-même une faible mortelle ?
 Je déchire en pleurant ma blessure cruelle ;
 Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
 Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres,
 Prêtresses.

OLIMPIE.

PONTIFE, où courez-vous ? protégez ma faiblesse.
 Vous tremblez !... vous pleurez !...

L'HIEROPHANTE.

Malheureuse Princesse !

Je pleure votre état.

O L I M P I E.

Ah ! foyez-en l'appui.

L' H I E R O P H A N T E.

Résignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

O L I M P I E.

Hélas ! que dites-vous ?

L' H I E R O P H A N T E.

O fille auguste et chère !

La veuve d'Alexandre. . .

O L I M P I E.

Ah ! justes Dieux ! . . . ma mère !

Eh bien ? . . .

L' H I E R O P H A N T E.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Jusque dans les parvis de l'enceinte sacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le sang, déjà le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous.
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a faisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie et la calamité.

O L I M P I E, *tombant entre les bras d'une prêtresse.*

Je meurs... Soutenez-moi... marchons... Vit-elle encore ?

L' H I E R O P H A N T E.

Cassandre est à ses pieds ; il gémit, il l'implore,

Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours.
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLIMPIE, *se relevant.*

Cassandre à ses genoux !

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.

A ses cris, à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux,
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
Par cette main funeste en tout temps poursuivie.
Faible, et se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe ; elle touche au moment de la mort,
Elle abhorre à la fois Cassandre et la lumière ;
Et levant à regret sa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané,
Consolez Olimpie : elle m'aime, et j'ordonne
Que pour venger sa mère elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands Dieux!
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage ; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, Seigneur... et j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ANTIGONE, HERMAS *dans le pèristile.*

H E R M A S.

LA pitié doit parler , et la vengeance est vaine.
 Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
 Fuyez ce lieu funeste. Olimpie aujourd'hui ,
 Seigneur , fera perdue et pour vous et pour lui.

A N T I G O N E.

Quoi ! Statira n'est plus !

H E R M A S.

C'est le sort de Cassandre
 D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.
 Statira , succombant au poids de sa douleur ,
 Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
 La sensible Olimpie , à ses pieds étendue ,
 Semble exhaler son ame à peine retenue.
 Les ministres des dieux , les prêtresses en pleurs ,
 En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
 Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes ,
 Le temple retentit de sanglots et de plaintes ,
 On prépare un bûcher , et ces vains ornemens ,
 Qui rappellent la mort au regard des vivans.
 On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
 Habitera l'asile où s'enfermait sa mère ;
 Qu'au monde , à l'hyménée arrachant ses beaux jours ,
 Elle consacre aux dieux leur déplorable cours ;

Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, et jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les lois.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits :
Statira me la donne; et ses ordres suprêmes,
Au moment du trépas, sont les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre, et sa funeste ardeur,
Au sang de Statira sont une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur défolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas :
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre ?
Frappés d'un faint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le ferment; Cassandre la révère :
Je fais qu'il est des lois qu'il me faut respecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force, et sont plus assurés.

(le temple s'ouvre.)

S C E N E I I.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE,
Prêtres, *s'avancant lentement*; OLIMPIE, *soutenue*
par les prêtresses; *elle est en deuil.*

H E R M A S.

ON amène Olimpie à peine respirante.
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas;
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

A N T I G O N E.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*à Olimpie.*)

Je veux bien l'avouer... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire;
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ses attentats foyez en assurance.

O L I M P I E.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

A N T I G O N E.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée;

Mais je fais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.

Consultez-vous, Madame, et gardez sa promesse.

(il sort avec Hermas.)

SCÈNE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous, ministre d'un dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
Aux autels arrosés des larmes de ma mère ?
Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asile à ma calamité ?
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage ;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous ?
Votre mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière ;
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante ;
Je garde mes sermens.

L' H I E R O P H A N T E.

Libre encor dans ces lieux ,
 Votre main ne dépend que de vous et des dieux.
 Bientôt tout va changer. Vous pouvez , Olimpie ,
 Ordonner maintenant du fort de votre vie.
 On ne doit pas sans doute allumer en un jour
 Et les bûchers des morts , et les flambeaux d'amour :
 Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire ,
 Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
 C'est à vous à sentir , dans ces extrémités ,
 Ce que doit votre cœur au sang dont vous fortez.

O L I M P I E.

Seigneur , je vous l'ai dit ; cet hymen , et tout autre ,
 Est horrible à mon cœur , et doit déplaire au vôtre.
 Je ne veux point trahir ces manes courroucés ;
 J'abandonne un époux . . . c'est obéir assez.
 Laissez-moi fuir l'hymen , et l'amour , et le trône.

L' H I E R O P H A N T E.

Il faut fuir Cassandre ou choisir Antigone.
 Ces deux rivaux armés , si fiers et si jaloux ,
 Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
 Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage ,
 Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image ,
 Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
 Cet appareil de mort , ce bûcher , ces autels ,
 Et ces derniers devoirs , et ces honneurs suprêmes ,
 Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
 La piété se lasse , et surtout chez les grands.
 J'ai du sang avec peine arrêté les torrens ,
 Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse ;
 Décidez-vous , Princesse , et le peuple s'apaise.

Ce peuple qui toujours est du parti des lois,
 Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix.
 Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
 Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
 D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,
 Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

O L I M P I E.

Il suffit; je conçois vos raisons et vos craintes;
 Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
 Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur....
 Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon cœur,
 Je suis déterminée.

L' H I E R O P H A N T E.

Ainsi donc d'Antigone

Vous acceptez les vœux, et la main qu'il vous donne?

O L I M P I E.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
 N'est point fait pour conclure un tel engagement.
 Vous-même l'avouez; et cette heure dernière,
 Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
 Au bâcher qui l'attend vous allez la porter?

L' H I E R O P H A N T E.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.
 Une urne contiendra sa dépouille mortelle,
 Vous la recueillerez.

O L I M P I E.

Sa fille criminelle

A causé son trépas.... Cette fille du moins
 A ses manes vengeurs doit encor quelques soins.

L' H I E R O P H A N T E.

Je vais tout préparer.

O L I M P I E.

Par vos lois que j'ignore,
 Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore ?
 Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher ?
 Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher ?

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
 Vous n'avez rien à craindre ; et ces rivaux en armes
 Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
 Présentez des parfums , vos voiles , vos cheveux ,
 Et des libations la triste et pure offrande.

(les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

O L I M P I E à l'Hiérophante.

C'est l'unique faveur que sa fille demande....

(à la prêtresse inférieure.)

Toi qui la conduis dans ce séjour de mort,
 Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
 Va , reviens m'avertir quand cette cendre aimée
 Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
 Que mes derniers devoirs , puisqu'ils me sont permis ,
 Satisfassent son ombre.... il le faut.

L A P R E T R E S S E.

J'obéis.

(elle sort.)

O L I M P I E à l'Hiérophante.

Allez donc ; élevez cette pile fatale ,
 Préparez les cyprès et l'urne sépulcrale ,
 Faites venir ici ces deux rivaux cruels ;
 Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels ,
 A l'aspect de ma mère , aux yeux de ces prêtresses ,
 Témoins de mes malheurs , témoins de mes promesses.

ACTE CINQUIÈME. 75

Mes sentimens , mon choix vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être , et les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
Vous n'avez que ce jour, il fuit , et le temps presse.
(*il sort avec les prêtres.*)

SCÈNE IV.

OLIMPIE *sur le devant*, les Prêtresses *en demi-cercle*
au fond.

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur , à ce choix résolu ,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu ,
Qui triomphes encor de Statira mourante ,
D'Alexandre au tombeau , de leur fille tremblante ,
De la terre et des cieux contre toi conjurés ,
Règne , amant malheureux , sur mes sens déchirés.
Si tu m'aimes , hélas ! si j'ose encor le croire ,
Va , tu païras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V.

OLIMPIE , CASSANDRE , les Prêtresses.

CASSANDRE.

Eh bien , je viens remplir mon devoir et vos vœux.
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas , c'est ma seule espérance ;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

O L I M P I E.

Cassandre !

C A S S A N D R E.

Objet sacré, chère épouse ! . . .

O L I M P I E.

Ah cruel !

C A S S A N D R E.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.
 Esclave infortuné du destin qui me guide,
 Mon sort en tous les temps est d'être parricide.

(il se jette à genoux.)

Mais je suis ton époux, mais malgré les forfaits,
 Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
 Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste ;
 Dans l'univers entier Cassandre seul te reste ;
 La mort est le seul dieu qui peut nous séparer :
 Je veux en périssant te voir et t'adorer.
 Venge-toi, punis-moi, mais ne fais point parjure.
 Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

O L I M P I E.

Levez-vous, et cessez de profaner du moins
 Cette cendre fatale et mes funèbres foins.
 Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,
 De ma mère en ces lieux les membres se consomment,
 Ne fouillez pas ces dons que je dois présenter ;
 N'approchez pas, Cassandre, et sachez m'écouter.

SCÈNE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE,
ANTIGONE, Prêtresses.

ANTIGONE.

ENFIN, votre vertu ne peut plus s'en défendre ;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts et ce jour de terreur ;
Vous en pouvez juger , puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet afile ,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile ,
Je vous prends en ces lieux pour son juge et le mien.
Prononcez votre arrêt , et ne redoutez rien.
On vous verra , Madame , et du moins je l'espère ,
Distinguer l'affassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie ;
Mais la terre et le ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens , mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts , ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux , aux manes d'une mère ;
Vous choisiffez ce temps , impétueux rivaux ,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !
Jurez-moi seulement , soldats du roi mon père ,
Rois après son trépas , que si je vous suis chère ,

Dans ce moment du moins , reconnaissant mes lois ,
 Vous ne troublez point mes devoirs et mon choix.

C A S S A N D R E.

Je le dois , je le jure , et vous devez connaître
 Combien je vous respecte et dédaigne ce traître.

A N T I G O N E.

Oui , je le jure aussi , bien sûr que votre cœur
 Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
 Prononcez , j'y souscris.

O L I M P I E.

Songez , quoi qu'il en coûte ,
 Vous-même l'avez dit , qu'Alexandre m'écoute.

A N T I G O N E.

Décidez devant lui.

C A S S A N D R E.

J'attends vos volontés.

O L I M P I E.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez ,
 Et vous-même jugez du parti qui me reste.
 Quelque choix que je fasse , il doit m'être funeste.
 Vous sentez tout l'excès de ma calamité.
 Apprenez plus , fachez que je l'ai mérité.
 J'ai trahi mes parens , quand j'ai pu les connaître ;
 J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître :
 Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi ;
 Elle est morte en mes bras , elle est morte pour moi.
 Elle a dit à sa fille , à ses pieds défolée :
 Epousez Antigone , et je meurs consolée.
 Elle était expirante ; et moi pour l'achever ,
 Je la refuse.

A N T I G O N E.

Ainsi vous pouvez me braver !

Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses manes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi...
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez si nos liens ont été légitimes,
Je vous laisse en juger; vous connaissez vos crimes,
Il ferait superflu de vous les reprocher;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

OLIMPIE.

Il faut vous éclairer : gardez votre promesse.

(*le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.*)

SCÈNE VII et dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE,
L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRÊTESSE inférieure.

PRINCESSE, il en est temps.

OLIMPIE à Cassandre.

Vois ce spectacle affreux!

Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux,
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :

Voilà la veuve, parle, et dis ce que je dois.

C A S S A N D R E.

M'immoler.

O L I M P I E.

Ton arrêt est dicté par ta voix:...

Attends ici le mien (*). Vous, manes de ma mère,
Manes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être...
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conservas par un cruel secours,
Toi par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....
Apprends.... que je t'adore.... et que je m'en punis. (h)
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(elle se frappe, et se jette dans le bûcher.)

T O U S E N S E M B L E. (**)

Ciel!

C A S S A N D R E, *courant au bûcher.*

Olimpie!

L E S P R E T R E S.

O Ciel!

A N T I G O N E.

O fureur inouïe!

(*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

(**) L'hierophante, les pretres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

C A S S A N D R E.

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.

(*revenant dans le péribole.*)

En est-ce assez, grands Dieux? . . . Mes exécrables mains

Ont fait périr mon roi, la veuve et mon épouse! . . .

Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?

Insensible témoin de cette horrible mort,

Enviras-tu toujours la douceur de mon sort?

De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,

Partage-la, crois-moi, prends ce fer et m'imité.

(*il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez! . . . O saint temple! ô Dieu juste et vengeur!

Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre et sa famille entière,

Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière!

Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,

Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?

Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olimpie?

A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR OLIMPIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

(a) CES mystères et ces expiations sont de la plus haute antiquité, et commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, se fit initier aux mystères de la Samothrace, avec la jeune *Olimpias* qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans *Plutarque*, au commencement de la vie d'*Alexandre*, et c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de *Cassandre* et d'*Olimpie*.

Il est difficile de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères et les expiations voulurent également empêcher les coupables repentans de se livrer au désespoir, et de retomber dans leurs crimes.

La croyance de l'immortalité de l'ame était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsychose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel; soit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ferait un jour rejoindre à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces mystères, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine mosaïque. Le peuple grossier des Juifs, auquel DIEU daignait se proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une seule formule de prière générale établie par ses lois. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui sont les seules lois des Juifs, ni prière, ni dogme, ni croyance de l'immortalité de l'ame, ni peines ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples; et c'est ce qui prouve la divinité de la mission de *Moïse*, selon le sentiment de M. *Warburton*, évêque de *Worcester*. Ce prélat prétend que DIEU daignant gouverner lui-même le peuple juif, et le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité, chez qui les mystères furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Cinyras* en Chypre, *Erecthée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la croyance d'une vie à venir, et sur celle d'un seul Dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner par-tout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus deorum*, c'est-à-dire, les âmes des héros, que l'on croyait participantes de la Divinité et des êtres mitoyens entre DIEU et nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'*Orphée* :

Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Demiourgos. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de théâtre une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, poussant des gémissements et des plaintes, et levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, et l'on voyait le *Demiourgos* qui représentait le maître et le fabricant du monde, consolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confessaient à l'hiérophante, et juraient devant DIEU de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatas*, *initié*, celui qui commence une nouvelle vie, et qui entre en communication avec les dieux, c'est-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaisants d'être admis après leur mort auprès de l'Être suprême.

Ce sont-là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphyre*, *Eusèbe*, *Strabon* et d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations: le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister aux mystères d'*Eleusine*. *Zozime* prétend que *Constantin*, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père et son neveu, ne put jamais trouver d'hiérophante qui l'admit à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'*Alexandre*; il n'a répandu le sang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, et en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une âme sensible et née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

(b) Il est bon d'opposer ici le jugement de *Plutarque* sur *Alexandre* à tous les paradoxes et aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* et à ses imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque*, dans sa belle comparaison d'*Alexandre* et de *César*, dit que *le héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du monde, et le héros romain pour sa ruine*. En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'*Alexandre*, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, et rien de plus injuste que la guerre de *César* contre sa patrie.

Remarquez surtout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir pesé les vertus et les vices d'*Alexandre* et de *César*. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, des *Antonins*, de *Julien* même, sa religion à part? voilà ceux qui paraissaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Callisthènes* et de *Parménion*.

(c) Ce spectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres et des prêtresses, un autel, des flambeaux et toute la cérémonie d'un mariage; cet appareil, au contraire, ne ferait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement et de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les desseins de *Cassandre*, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien est puéril. Qu'importe la décoration au mérite d'un poème? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du spectacle est sans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les situations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel et des assistans; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement et de la colère, qui contraste avec la joie des deux époux, son ouvrage aura de la vie et de la force. Ainsi au second acte, *Statira* qui embrasse *Olimpie* avec des larmes de joie, et l'hierophante attendri et affligé; ainsi au troisième acte, *Cassandre* reconnaissant *Statira* avec effroi, et *Olimpie* dans l'embarras et dans la douleur; ainsi au quatrième acte, *Olimpie* au pied d'un autel, désespérée de sa faiblesse, et repoussant *Cassandre* qui se jette à ses genoux; ainsi au cinquième, la même *Olimpie* s'élançant dans le bûcher aux yeux de ses amans épouvantés, et des prêtres, qui tous ensemble font dans cette attitude douloureuse, empreinte, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus et prêts à courir au secours: toutes ces peintures vivantes, formées par

des acteurs pleins d'ame et de feu , pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur et la pitié , qui font le seul but , la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui , étant susceptible de toutes ces hardiesses , eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers , par la vérité des sentimens , les yeux ne seront pas contens de ces spectacles prodigués ; et loin de les applaudir , on les tournera en ridicule , comme de vains supplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule , qui a presque toujours resserré la scène française dans le petit cercle des dialogues , des monologues et des récits. Il nous a manqué de l'action ; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent , et dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère et imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

(d) Le feu de *Vesta* était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. *Vesta* signifiait feu chez les anciens Perses , et tous les savans en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu , que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la Divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la déesse *Vesta* , comme elle a produit tant d'autres choses.

(e) Non-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris , mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être ne fût exposé à la raillerie , a retenu l'auteur encore plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de *Boyer* , les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre et sur un enfant , peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait , voilà une tragédie jouée dans un couvent ; *Statira* est religieuse , *Cassandra* a fait une confession générale , l'hierophante est un directeur , &c.

Mais aussi il se trouvera des lecteurs éclairés et sensibles qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances , dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'enfvelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asiles chez les anciens , comme parmi nous. *La Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits ; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple ?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion , elle est de la plus haute antiquité , et est expressément ordonnée par les lois de *Zoroastre* , qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs

en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel et avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant et de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos âmes.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne fais quoi d'attendrissant et d'auguste. La comparaison que fait secrètement le lecteur entre le silence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner et les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut et transporte une âme vertueuse et sensible.

(f) Cet exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, et il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, et à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, et un grand-prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'*Athalie*, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au lieu de s'adresser à *Mathan* avec la bienséance convenable, il s'écrie :

- » Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
- » Vous souffrez qu'il vous parle ! et vous ne craignez pas
- » Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
- » Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent ,
- » Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !
- » Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
- » Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Mathan semble lui répondre très-pertinemment en disant :

- » On reconnaît *Joad* à cette violence ;
- » Toutefois il devrait montrer plus de prudence ,
- » Respecter une reine , &c.

On ne voit pas non plus pour quelle raison *Joad* ou *Joad* s'obstine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant : *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.*

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui servir de mère, et lui laisser son petit royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils *Ochofias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk* ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus : il est dit dans le quatrième livre des Rois que *Jéhu* égorga quarante-deux frères d'*Ochofias*, et cet *Ochofias* était le cadet de tous ses frères ; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent six ans quand le prêtre *Joad* la fit assassiner. (*)

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochofias* pouvait avoir quarante ans, et son fils quarante-deux quand il lui succéda ; je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ses lévites contre la reine, à laquelle il a fait serment de fidélité ? de quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un trésor ? de quel droit fait-il massacrer sa reine dans la plus extrême vieillesse ?

Athalie n'était certainement pas si coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir soixante et dix fils du roi *Achab*, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ses courtisans et tous ses prêtres.

Cette reine avait à la vérité usé de représailles ; mais appartenait-il à *Joad* de conspirer contre elle et de la tuer ? Il était son sujet ; et certainement dans nos mœurs et dans nos lois il n'est pas plus permis à *Joad* de faire assassiner sa reine, qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elisabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que DIEU, qui est le maître de notre vie et des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre ; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que *Joad* ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui

(*) Voici le compte :

<i>Athalie</i> se marie à 15 ans.	15
Elle a quarante-deux fils.	42
<i>Ochofias</i> , le quarante-troisième, commence à régner à 42 ans.	42
Il règne un an.	1
<i>Athalie</i> règne après lui 6 ans.	6

Somme totale, 106

ait fait la moindre prière avant de mettre sa reine à mort. L'écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner *Athalie à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de *Joad* dans *Athalie* peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? car pourquoi l'action de *Joad* serait-elle consacrée?

DIEU n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, ni la circoncision imposée aux Sichimites pour les égorgés plus aisément, ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-sœur, ni même le meurtre de l'égyptien par *Moïse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon*, roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sifara* par *Jahel*, ni qu'il ait été content que *Jephthé*, encore teint du sang de sa fille, fit égorgés quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Scibboleth*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de *Benjamin*, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le Saint-Esprit ne donne aucune louange à *David* pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du roitelet *Achis*, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgés les vieillards, les femmes, les enfans et les bestiaux des villages alliés du roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'Écriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonija*, ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* et toute sa famille, ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jehu* pour avoir assassiné *Joram*.

Le Saint-Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias* fils de *Joas*, ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée*, fils de *Romeli*, assassine *Facéïa*, fils de *Manahem*, ni qu'*Osée*, fils d'*Ela*, assassine *Facée*, fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de DIEU sont punies par une suite continuelle de défâtres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'Écriture, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant: « Je prétends vous traiter comme mon propre fils; *Jozabeth* pouvait lui répondre: « Eh bien, Madame, » traitez-le donc comme votre fils, car il l'est: vous êtes sa grand'mère;

» vous n'avez que lui d'héritier ; je suis sa tante , vous êtes vieille ,
 » vous n'avez que peu de temps à vivre ; cet enfant doit faire votre
 » consolation. Si un étranger et un scélérat comme *Jehu* , melk de
 » Samarie , assassina votre père et votre mère ; s'il fit égorger soixante
 » et dix fils de vos frères , et quarante-deux de vos enfans , il n'est pas
 » possible que pour vous venger de cet abominable étranger , vous
 » prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes pas
 » capable d'une démence si exécration et si absurde ; ni mon mari ni
 » moi ne pouvons avoir la fureur insensée de vous en soupçonner ; ni
 » un tel crime ni un tel soupçon ne sont dans la nature. Au contraire
 » on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni
 » moi ni personne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois
 » dénaturée et insensée. Elevez donc le petit *Joas* , j'en aurai soin ,
 » moi qui suis sa tante , sous les yeux de sa grand'mère ».

Voilà qui est naturel , voilà qui est raisonnable ; mais ce qui ne l'est
 peut-être pas , c'est qu'un prêtre dise : J'aime mieux exposer le petit
 enfant à périr , que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper
 ma reine , et lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner , et
 risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration , que de rendre
 à la reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant , et égorger sa
 grand'mère , pour conserver plus long-temps mon autorité : c'est-là au
 fond la conduite de ce prêtre.

J'admire , comme je le dois , la difficulté surmontée dans la tragédie
 d'Athalie , la force , la pompe , l'élégance de la versification , le beau
 contraste du guerrier *Abner* et du prêtre *Mathan*. J'excuse la faiblesse du
 rôle de *Jozabeth* , j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un
 roi avait dans ses Etats un homme tel que *Joad* , il ferait fort bien de
 l'enfermer.

(g) Il serait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la
 place qui conduit au péristyle du temple ; mais alors cette place occupant
 un grand espace , le vestibule un autre , et l'intérieur du temple ayant
 une assez grande profondeur , les personnages qui paraissent dans ce
 temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur
 supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister ,
 ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver , parce qu'elle
 paraît convenir aux mœurs des personnages , à la pièce qui est toute en
 spectacles , et que l'hierophante semble y soutenir la dignité de son
 caractère. Les duels sont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne pense.
 Le premier combat dans Homère est un duel à la tête des deux armées ,
 qui le regardent , et qui sont oisives ; et c'est précisément ce que propose
Cassandre.

(h) Le suicide est une chose très-commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant si on mettait sur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Addisson*, philosophe et citoyen, qui, ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame de Platon*, et une épée dans l'autre, prouve par les raisonnemens les plus forts qu'il est des conjonctures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de *Platon* et de *Caton* réunis, la force des raisonnemens et la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses et sensibles pour les porter à l'imitation, dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé ni chez les Grecs ni chez les Romains par aucune loi, mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punit. Au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Cassius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon*, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bûcher a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; et aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires, et légitimés par toutes les lois, qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre-humain ?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au service de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers, auxquels il est indifférent de servir sous une puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail et sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, sans considérer ni leur patrie ni leur famille, tuent et se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de *Caton*, de *Cassius* et de *Brutus*? Tel soldat, et même tel officier a combattu tour à tour pour la France, pour l'Autriche et pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, et de ne la donner à personne; ce sont les *Philadelpiens*, qu'on a si sottement nommés *Quakers*. Ils ont même long-temps refusé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on se fait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois, et stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que

des vases d'argile , tels que les hommes , ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une ame immortelle ? espèrent-ils que cette ame fera plus heureuse dans une autre vie ? croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'ame générale du monde ? imaginent-ils que l'entendement est une faculté , un résultat des organes , qui périt avec les organes mêmes , comme la végétation dans les plantes est détruite quand les plantes sont arrachées , comme la sensibilité dans les animaux , lorsqu'ils ne respirent plus , comme la force , cet être métaphysique , cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie laissent par écrit leurs raisons , avec un petit mot de leur philosophie : cela ne serait pas inutile aux vivans et à l'histoire de l'esprit humain.



L E

TRIUMVIRAT,

T R A G E D I E.

Représentée, pour la première fois, le
5 juillet 1764.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE pièce, jouée en 1764, fut imprimée à Paris en 1766. » L'auteur, dit M. de *Voltaire* dans un avertissement, » n'avait composé cet » ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux romains, au temps du Triumvirat, » et pour placer convenablement l'histoire de » tant d'autres proscriptions qui effraient et » qui déshonorent la nature humaine, depuis » la proscription de vingt-trois mille hébreux » en un jour, à l'occasion d'un veau d'or, et de » vingt-quatre mille en un autre jour, pour une » fille madianite, jusqu'aux proscriptions des » Vaudois du Piémont. »

La pièce imprimée est très-différente du manuscrit qui a servi aux représentations. C'est sur ce manuscrit que nous avons recueilli les variantes. Elle était accompagnée dans toutes les éditions de deux ouvrages en prose ; l'un *sur le gouvernement et la divinité d'Auguste*, l'autre intitulé : *Des conspirations contre les peuples, et des proscriptions.*

96 **AVERTISSEMENT.**

Nous avons cru que ces deux morceaux purement historiques , et qui n'ont avec cette tragédie qu'un rapport éloigné , seraient mieux placés dans la partie historique de cette édition.

PREFACE

P R E F A C E

DE L'EDITEUR DE PARIS, 1766.

CETTE tragédie assez ignorée m'étant tombée entre les mains , j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée , et cependant les mœurs des Romains , du temps du Triumvirat , représentées avec le pinceau le plus fidelle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces temps illustres et funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est , attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris , et dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains , et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain ; et on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *César* , du fond de l'Espagne au bord du Rhin : on voit par-tout une tour de *César* , qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjuga , et qui préférait ses camps retranchés à des ouvrages de pierres et de ciment , qu'il n'avait pas le temps

de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les temps des *Scipions*, de *Sylla*, de *César*, d'*Auguste* font beaucoup plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encore sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *César*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguste*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, et en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, et non pas du théâtre, que je connais assez peu, et qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met sur le théâtre avec la condition et le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie, mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres et touchans, les emportemens et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire.

J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser et de celle de quelques lecteurs, qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* et du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolomée* aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de la *Mort de Pompée*, et que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on la fait parler, puisque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, et *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Egypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna*; tout cela est une invention du génie du poète. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux

de déclamation , inventé par *Senèque* , comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons , celle qui s'écarte le moins de la vérité historique , et qui peint le cœur le plus fidèlement , serait *Britannicus* , si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de *Britannicus* et de *Junie* , et sur la jalousie de *Néron*. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par souscription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli *Tacite* dans sa pièce. Je pense que si *Néron* n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de *Britannicus* et de *Junie* , et si le cinquième acte pouvait être plus animé , cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'État et aux esprits cultivés.

En un mot , on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave et le jeune Pompée* , j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention , et présente à l'esprit une image plus forte et plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir supprimé *Lépide* , et de n'avoir parlé de cet indigne romain que comme il le méritait.

Encore une fois , je ne prétends point juger

de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public ; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces temps atroces ; c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui seuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle ; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les *Français* de *S^t François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, et pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* et *Danois*, ce n'est ni une grande peine ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

P E R S O N N A G E S .

OCTAVE, surnommé depuis **AUGUSTE**.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de *Lucius César*.

FULVIE, femme de *Marc-Antoine*.

ALBINE, suivante de *Fulvie*.

AUFIDE, tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.





Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,

Le Triumvirat Acte 1^{er} Scene 1^{re}

J. M. Moreau le jeune Del.

1786.

L. M. Halbou. Sculp.

LE
TRIUMVIRAT,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions et le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices et des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit ! Que le courroux céleste
Eclate avec justice en cette île funeste ! (a)

ALBINE.

Ces tremblemens foudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.

Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel ainsi qu'aux nations.

F U L V I E .

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instrumens du crime, et non les criminels !
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux ?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux ?

A L B I N E .

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre ;
Du Sénat et du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

F U L V I E .

Antoine me la donne ; ô jour d'ignominie !
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie ; (b)
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit ;
Je suis répudiée, et c'est moi qu'on proscriit.

A L B I N E .

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

F U L V I E .

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure ?
Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat ;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat ;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

A L B I N E.

Octave vous aime (c) : se peut-il qu'aujourd'hui
 Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui?

F U L V I E.

Qui peut connaître Octave? et que son caractère
 Est différent en tout du grand cœur de son père!
 Je l'ai vu, dans l'erreur de ses égaremens,
 Passer Antoine même en ses emportemens; (d)
 Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse,
 Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
 Après m'avoir offert un criminel amour,
 Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
 Tantôt il est affable, et tantôt sanguinaire.
 Il adore Julie, il a proscrit son père;
 Il hait, il craint Antoine, et lui donne sa sœur;
 Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
 Ce sont-là les héros qui gouvernent la terre;
 Ils sont en se jouant et la paix et la guerre;
 Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
 A quels maîtres, grands Dieux! livrez-vous l'univers?
 Albine, les lions, au sortir des carnages,
 Suivent en rugissant leurs compagnes sauvages;
 Les tigres sont l'amour avec férocité;
 Tels sont nos Triumvirs. Antoine ensanglanté
 Prépare de l'hymen la détestable fête.
 Octave a de Julie entrepris la conquête;
 Et dans ce jour de sang, de tristesse et d'horreur,
 L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
 Julie abhorre Octave; elle n'est occupée
 Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
 Si Pompée est écrit sur ce livre fatal,
 Octave en l'immolant frappe en lui son rival.

106 L E T R I U M V I R A T .

Voilà donc les refforts du destin de l'empire ,
Ces grands secrets d'Etat , que l'ignorance admire !
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits ,
Ils inspirent de près l'horreur et le mépris.

A L B I N E .

Que de bassesse , ô Ciel ! et que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en font l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

F U L V I E .

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran , pontife méprisé ,
De son faible génie ils ont trop abusé ;
Instrument odieux de leurs sanglans caprices ,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;
Il signe leurs décrets sans être consulté ,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent. (e)
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Eloignent la rupture , et ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai , préparant leur supplice ,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

S C E N E I I.

F U L V I E , A L B I N E , A U F I D E .

F U L V I E .

AUFIDE, qu'a-t-on fait? quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

A U F I D E .

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

F U L V I E .

Puis-je compter sur vous?

A U F I D E .

Né dans votre maison,
Si je fers sous Antoine et dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs Thessaliens servit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous?

F U L V I E .

De me venger.

A U F I D E .

Sans doute,

Vous le devez, Fulvie.

F U L V I E .

Il n'est rien qui me coûte,

Il n'est rien que je craigne ; et dans nos factions
 On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
 Je n'ai qu'une ressource , Aufide , en ma disgrâce ;
 Le parti de Pompée est celui que j'embrasse ;
 Et Lucius César a des amis secrets (*f*)
 Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
 Il est , vous le savez , le père de Julie ;
 Il fut proscrit ; enfin tout me le concilie.
 Julie est-elle à Rome ?

A U F I D E .

On n'a pu l'y trouver.

Octave tout-puissant l'aura fait enlever ;
 Le bruit en a couru.

F U L V I E .

Le rapt et l'homicide ,

Ce font-là ses exploits ! voilà nos lois , Aufide.
 Mais le fils de Pompée est-il en fureté ?
 Qu'en avez-vous appris ?

A U F I D E .

Son arrêt est porté ;

Et l'infame avarice au pouvoir asservie (*g*)
 Doit trancher à prix d'or une si belle vie ;
 Tels sont les vils Romains.

F U L V I E .

Quoi ! tout espoir me fuit ?

Non , je défie encor le fort qui me poursuit ;
 Les tumultes des camps ont été mes afiles :
 Mon génie était né pour les guerres civiles , (*h*)
 Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
 Je veux . . . Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
 Les licteurs des tyrans , leurs lâches satellites ,
 Qui de ce camp barbare occupent les limites.

Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
 Demeurez; écoutez leurs complots ténébreux,
 Vous m'en avertirez; et vous viendrez m'apprendre
 Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(elle sort avec Albine.)

A U F I D E.

Moi le foldat d'Antoine! A quoi suis-je réduit?
 De trente ans de travaux quel exécration fruit!

(Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine
 vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-
 cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

S C E N E I I I.

OCTAVE, ANTOINE, debout dans la tente, une
 table derrière eux.

A N T O I N E.

OCTAVE, c'en est fait, et je la répudie;
 Je referme nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
 Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
 Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
 Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
 Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
 Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
 Depuis que nous régnerons ont rompu nos liens.
 Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
 Sur le trône avec nous affectant de paraître,
 Lépide, est un fantôme aisément écarté, (i)
 Qui rentre de lui-même en son obscurité.

110 L E T R I U M V I R A T .

Qu'il demeure pontife , et qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes ;
La terre n'est qu'à nous et qu'à nos légions.
Il est temps de fixer le sort des nations ;
Régions surtout le nôtre ; et quand tout nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(ils s'affeyent à la table où ils doivent figner.)

O C T A V E .

Mes desseins dès long-temps ont prévenu vos vœux ;
J'ai voulu que l'empire appartint à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie ,
Les Espagnes , l'Afrique , et surtout l'Italie :
L'Orient est à vous. (k)

A N T O I N E .

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage ;
Je ne me cache point quel est votre avantage ;
Rome va vous servir : vous aurez sous vos lois
Les vainqueurs de la terre , et je n'ai que des rois. (l)
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité , secondant ma puissance ,
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus ;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

O C T A V E .

D'affez de sang peut-être elles sont cimentées.

A N T O I N E .

Comment ? vous balancez ! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus ?

O C T A V E.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

A N T O I N E.

Le ciel qui nous féconde en permet de nouvelles.

Craignez-vous un augure ? (*m*)

O C T A V E.

Et ne craignez-vous pas

De révolter la terre à force d'attentats ?

Nous voulons enchaîner la liberté romaine ,

Nous voulons gouverner ; n'excitons plus la haine.

A N T O I N E.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?

Octave , un triumvir par César adopté ,

Quand je venge un ami , craint de venger un père !

Vous oublieriez son sang pour flatter le vulgaire !

A qui prétendez-vous accorder un pardon ,

Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

O C T A V E.

Rome pleure sa mort.

A N T O I N E.

Elle pleure en silence.

Cassius et Brutus , réduits à l'impuissance ,

Inspireront peut-être aux autres nations

Une éternelle horreur de nos proscriptions.

Laiſſons-les en tracer d'effroyables images ,

Et contre nos deux noms révolter tous les âges.

Aſſaſſins de leur maître et de leur bienfaiteur ,

C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :

Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt temps qu'on puniſſe ;

Seuls ils ſont criminels , et nous ſeſons justice.

Ceux qui les ont ſervis , qui les ont approuvés ,

Aux mêmes châtimens feront tous réſervés.

112 L E T R I U M V I R A T .

De vingt mille guerriers , péris dans nos batailles ,
D'un œil fec et tranquille on voit les funérailles ;
Sur leurs corps étendus , victimes du trépas ,
Nous volons fans pâlir à de nouveaux combats ;
Et de la trahifon cent malheureux complices
Seraient au grand Céfâr de trop chers facrifices.

O C T A V E .

Dans Rome en ce jour même on venge encor fa mort ;
Mais fachez qu'à mon cœur il en coûte un effort .
Trop d'horreur à la fin peut fouiller fa vengeance ;
Je ferais plus fon fils fi j'avais fa clémence .

A N T O I N E .

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux .

O C T A V E .

L'excès des cruautés ferait plus dangereux .

A N T O I N E .

Redoutez-vous le peuple ?

O C T A V E .

Il faut qu'on le ménage ;
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage .
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;
Mais quand il craint pour lui , malheur à fes tyrans ! (1)

A N T O I N E .

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire ,
Vous voulez devenir un tyran populaire .

O C T A V E .

Vous m'imputez toujours quelques secrets deffeins .
Sacrifier Pompée (n) est-ce plaire aux Romains ?
Mes ordres aujourd'hui renverfent leur idole .
Tandis que je vous parle , on le frappe , on l'immole :
Que voulez-vous de plus ?

A N T O I N E .

A N T O I N E.

Vous ne m'abusez pas,
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire ;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux ;
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagemens remplissez l'étendue.
De Lucius César la mort est suspendue ;
Oui, Lucius César contre nous conjuré....

O C T A V E.

Arrêtez.

A N T O I N E.

Ce coupable est-il pour nous sacré ?
Je veux qu'il meure....

O C T A V E, *se levant.*

Lui ? le père de Julie ?

A N T O I N E.

Oui, lui-même.

O C T A V E.

Ecoutez, notre intérêt nous lie ;
L'hymen étroit ces nœuds ; mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez ,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

A N T O I N E.

Octave, je fais trop que notre intelligence
Produira la discorde et trompera nos vœux.
Ne précipitons point des temps si dangereux.
Voulez-vous m'offenser ?

O C T A V E.

Non ; mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

Théâtre. Tome V.

H

A N T O I N E .

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
 De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
 Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
 A notre fureté je dois le sang du père.
 Les plaisirs inconstans d'un amour passager
 A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
 Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;
 Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

O C T A V E .

De faiblesse ! . . . et c'est vous qui m'oseriez blâmer ?
 C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer ?

A N T O I N E .

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
 Les fêtes , les plaisirs à la fureur des armes :
 César en fit autant (o) , mais par la volupté
 Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
 Je le vis dans l'Egypte , amoureux et sévère ,
 Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

O C T A V E .

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour
 Plus aveuglé que lui , plus faible à votre tour.
 Je vous connais assez ; mais quoi qu'il en arrive ,
 J'ai rayé Lucius , et je prétends qu'il vive.

A N T O I N E .

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
 L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

O C T A V E .

Je vous l'ai déjà dit , j'étais las du carnage
 Où la mort de César a forcé mon courage.
 Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi ,
 Que le salut de Rome en doit être affermi ,

Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble ;
Je cède, je me rends.... J'y soufcris.... Ma main tremble.

(*il s'assied et signe.*)

Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits :

(*à Antoine qui s'assied et signe.*)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis !

A N T O I N E.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie ;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie :
Que je n'entende plus ses cris féditieux.

O C T A V E.

Ecoutons ce tribun qui revient en ces lieux ;
Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le Sénat a dû rendre. (2)

S C E N E I V.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun,
Licteurs.

A N T O I N E *au Tribun.*

A-T-ON des Triumvirs accompli les desseins ?
Le sang assure-t-il le repos des humains ?

L E T R I B U N.

Rome tremble et se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.

116 L E T R I U M V I R A T .

Paulus , Albin , Cotta , les plus grands sont tombés ;
A la proscription peu se sont dérobés.

O C T A V E .

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

L E T R I B U N .

Les dieux n'ont pas voulu , Seigneur , vous l'accorder.
Trop chéri des Romains , ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père ;
Et lorsque par mes soins des têtes des proscrits
Aux murs du capitolé on affichait le prix ,
Pompée à leur falut mettait des récompenses.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances ;
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas ,
Alors fuyant de Rome et cherchant les combats ,
Il s'avance à Césène , et vers les Pyrénées
Doit au fils de Caton joindre ses destinées ;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus ,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus ,
A leur faible parti rendant un peu d'audace ,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

A N T O I N E .

Pompée est échappé !

O C T A V E .

Ne vous alarmez pas ,
En quelques lieux qu'il soit , la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharfale ,
J'attends contre le fils une fortune égale ;
Et le nom de César , dont je suis honoré ,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

A N T O I N E.

Préparons donc soudain cette grande entreprise ;
 Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
 Le sang du grand César est déjà joint au mien ;
 Votre sœur est ma femme ; et ce double lien
 Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
 Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

S C E N E V.

O C T A V E , le Tribun *éloigné*.

O C T A V E.

QUE feront tous ces nœuds ? nous sommes deux tyrans !
 Puissances de la terre , avez-vous des parens ?
 Dans le sang des Césars Julie a pris naissance ;
 Et loin de rechercher mon utile alliance ,
 Elle n'a regardé cette triste union
 Que comme un des arrêts de la proscription.

(*au Tribun.*)

Revenez . . . Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance ?
 Quoi ! Julie avec lui ferait d'intelligence ?
 On ignore en quels lieux elle a porté ses pas ?

L E T R I B U N.

Son père en est instruit , et l'on n'en doute pas.
 Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

O C T A V E.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite ?
 Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné ,
 Entouré d'ennemis , du meurtre environné ,

118 L E T R I U M V I R A T.

Teint du sang des pros crits que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère;
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions ?
Quel mélange inoui ! quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
Quels foudris dévorans viennent me consumer !
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

F U L V I E , A U F I D E .

A U F I D E .

OUI, j'ai tout entendu ; le sang et le carnage
 Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.
 Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
 Plongé dans la licence, au vice abandonné,
 Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
 Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
 Octave même, Octave, en paraît indigné ;
 Il regrettait le sang où son bras s'est baigné ;
 Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
 D'avoir eu si long-temps Antoine pour complice.
 Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
 Pour mieux tromper la terre et mieux l'assujettir.
 Ou peut-être son ame en secret révoltée
 De sa propre furie était épouvantée.
 J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
 Vers l'humaine équité quelque faible retour ; (p)
 Mais il a disputé sur le choix des victimes,
 Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

F U L V I E .

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord ?
 Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.

120 L E T R I U M V I R A T .

Octave , que tu crois moins dur et moins féroce ,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
Il agit en barbare , et parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur ;
Le sphinx est son emblème (*q*) , et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable , il les feindra du moins ;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir ; c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux ,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels pays , dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

S C E N E I I .

FULVIE , ALBINE , AUFIDE .

A L B I N E .

MADAME , espérez tout ; Pompée est à Césène ;
Mille romains en foule ont devancé ses pas ;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence ,
Dans cette île barbare il porte la vengeance ;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits ,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.

On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
 Que la terre est vengée, et qu'enfin Rome est libre.
 Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu,
 Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

F U L V I E.

On en dit trop, Albine; un bien si désirable
 Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
 Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
 Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

A U F I D E.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
 Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
 Pompée a su tromper le fer des assassins,
 C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
 Je fais qu'il a marché vers les murs de Césène;
 De son départ au moins la nouvelle est certaine;
 Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
 Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
 Mais son danger est grand; des légions entières
 Marchent sur son passage, et bordent les frontières;
 Pompée est téméraire, et ses rivaux prudens.

F U L V I E.

La prudence est surtout nécessaire aux méchans;
 Mais souvent on la trompe: un heureux téméraire
 Confond en agissant celui qui délibère.
 Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
 Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
 Les révolutions fatales ou prospères
 Du sort qui conduit tout font les jeux ordinaires:
 La fortune à nos yeux fit monter sur son char
 Sylla, deux Marius, et Pompée et César;

Elle a précipité ces foudres de la guerre;
 De leur fang tour à tour elle a rougi la terre.
 Rome a changé de lois , de tyrans et de fers.
 Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
 Caffius et Brutus menacent l'Italie.
 J'irais chercher Pompée au fable de Lybie.
 Après mes deux affronts indignement soufferts,
 Je me consolerais en troublant l'univers.
 Rappelons et l'Espagne et la Gaule irritée
 A cette liberté que j'ai persécutée ;
 Puissé-je dans le fang de ces monstres heureux,
 Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
 Pardonne, Cicéron , de Rome heureux génie ,
 Mes destins t'ont vengé , tes bourreaux m'ont punie :
 Mais je mourrai contente , en des malheurs si grands ,
 Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(à *Aufide.*)

Avant que de partir , tâchez de vous instruire
 Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
 Profitez des momens où les soldats troublés
 Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
 Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être
 Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
 Allez.

(*ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

S C E N E I I I.

F U L V I E , A L B I N E .

F U L V I E .

QUE vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

A L B I N E .

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

F U L V I E .

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots et ses cris ;
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits ;
Conduisez-la vers moi.

S C E N E I V .

F U L V I E *sur le devant du théâtre*, J U L I E *au fond*,
vers un des côtés, soutenue par A L B I N E .

J U L I E .

DIEUX vengeurs que j'adore !
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir !

F U L V I E .

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

J U L I E .

Où suis-je ? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
 Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
 Où marcher ? . . . Quelle main m'offre ici son secours ?
 Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

F U L V I E .

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
 Avançons . . . Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
 Destins qui vous jouez des malheureux mortels ,
 Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
 Ne me trompé-je point ? . . . N'en doutons plus, c'est elle.

J U L I E .

Quoi ! d'Antoine , grand Dieu ! c'est l'épouse cruelle !
 Je suis perdue !

F U L V I E .

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
 Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?
 Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;
 Vous êtes malheureuse , et je suis plus à plaindre.

J U L I E .

Vous !

F U L V I E .

Quel événement et quels dieux irrités
 Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

J U L I E .

Je ne fais où je suis : un déluge effroyable ,
 Qui semblait engloutir une terre coupable ,
 Des tremblemens affreux , des foudres dévorans ,
 Dans les flots débordés ont plongé mes suivans .
 Avec un seul guerrier de la mort échappée ,
 J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée :

Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats;
 Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas.
 Celui qui me guidait a cessé de paraître.
 A peine devant vous puis-je me reconnaître;
 Je me meurs.

F U L V I E.

Ah, Julie!

J U L I E.

Eh quoi, vous soupirez!

F U L V I E.

De vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

J U L I E.

Vous souffrez comme moi! quel malheur vous opprime?
 Hélas! où sommes-nous?

F U L V I E.

Dans le séjour du crime,
 Dans cette île exécration où trois monstres unis
 Ensanglantent le monde, et restent impunis.

J U L I E.

Quoi! c'est ici qu'Antoine et le barbare Octave
 Ont condamné Pompée, et font la terre esclave!

F U L V I E.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort;
 De Pompée ici même ils ont signé la mort.

J U L I E.

Soutenez-moi, grands Dieux!

F U L V I E.

De cet affreux repaire
 Ces tigres sont fortis. Leur troupe sanguinaire
 Marche en ce même instant au rivage opposé.
 L'endroit où je vous parle est le moins exposé;

Mes tentes font ici ; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame se noie.

J U L I E .

Et la femme d'Antoine est ici mon appui !

F U L V I E .

Grâces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée ?

J U L I E .

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

F U L V I E .

Est-il en fureté ? parlez en assurance :
J'atteste ici les dieux , et Rome , et ma vengeance ,
Ma haine pour Octave , et mes transports jaloux ,
Que mes soins répondront de Pompée et de vous ,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

J U L I E .

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité ,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort , et trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains , par d'étranges hasards ,
Le destin de Pompée et du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome , Pompée et moi , tout est prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

F U L V I E.

J'oseraï plus encor ; s'il est sur ce rivage,
 Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
 Oui, je crois que le ciel, si long-temps inhumain,
 Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main ;
 Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
 Parlez : ne craignez plus.

J U L I E.

Errante, poursuivie,
 Je fuyais avec lui le fer des assassins,
 Qui de Rome sanglante inondaient les chemins ;
 Nous allions vers son camp : déjà sa renommée
 Vers Césène assemblait les débris d'une armée ;
 A travers les dangers, près de nous renaissans,
 Il conduisait mes pas incertains et tremblans.
 La mort était par-tout : les sanglans satellites
 Des plaines de Césène occupaient les limites ;
 La nuit nous égarait vers ce funeste bord
 Où règnent les tyrans, où préside la mort.
 Notre fatale erreur n'était point reconnue,
 Quand la foudre a frappé notre fuite éperdue.
 La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
 Ce séjour en effet est celui du trépas.

F U L V I E.

Eh bien, est-il encore en cette île terrible ?
 S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
 Il est mort.

J U L I E.

Je le fais.

F U L V I E.

Où dois-je le chercher ?
 Dans quel secret asile a-t-il pu se cacher ?

128 L E T R I U M V I R A T .

J U L I E .

Ah ! Madame . . .

F U L V I E .

Achievez ; c'est trop de défiance ,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez , je ferai tout.

J U L I E .

Puis-je le croire ainsi ?

F U L V I E .

Je vous le jure encore.

J U L I E .

Eh bien . . . , Il est ici.

F U L V I E .

C'en est assez ; allons.

J U L I E .

Il cherchait un passage
Pour sortir avec moi de cette île sauvage ;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts ,
Des ombres du trépas mes yeux se font couverts.
Je mourais , quand le ciel , une fois favorable ,
M'a présenté par vous une main secourable.

S C E N E V .

F U L V I E , J U L I E , A L B I N E , un Tribun.

L E T R I B U N .

MADAME , une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

J U L I E .

Ah ! j'atteste la foi que vous m'avez jurée !

L E

L E T R I B U N.

Je la dois amener devant leur tribunal.

F U L V I E à *Julie*.

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

J U L I E.

Avilerais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres ?
Soldats des triumvirs , allez dire à vos maîtres
Que Julie entraînée en ce séjour affreux
Attend pour en sortir des secours généreux ;
Que par-tout je suis libre , et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître ,
A mon rang , à mon sexe , à l'hospitalité ,
Aux droits des nations et de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous , magnanime Fulvie.

F U L V I E.

Votre noble fierté ne s'est point démentie ;
Elle augmente la mienne ; et ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissé-je en mes desseins ne m'être point trompée !

J U L I E.

O Dieux ! prenez ma vie , et veillez sur Pompée !
Dieux ! si vous me livrez à mes persécuteurs ,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs !

Fin du second acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

S E X T U S P O M P É E *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
 L'amène à mes tyrans , la livre à mon rival !
 Les voilà , je les vois ces pavillons horribles
 Où nos trois meurtriers , retirés et paisibles ,
 Ordonnent le carnage avec des yeux fereins ,
 Comme on donne une fête et des jeux aux Romains .
 O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !
 Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
 O Dieux , qui des méchans suivez les étendards ,
 D'où vient que l'univers est fait pour les Césars !
 J'ai vu périr Caton (*r*) , leur juge et votre image ;
 Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ; (*s*)
 Cicéron , tu n'es plus (*t*) , et ta tête et tes mains
 Ont servi de trophée aux derniers des humains .
 Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes .
 Le fer des Achillas et celui des Septimes ,
 D'un vil roi de l'Egypte instrumens criminels ,
 Ont fait couler le sang du plus grand des mortels . (*u*)
 Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble .
 Des brigands réunis que la rapine assemble ,
 Un prétendu César , un fils de Cépias , (*x*)
 Qui commande le meurtre et qui fuit les combats ,
 Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
 Octave est maître enfin du monde et de Julie .

De Julie ! ah ! tyran , ce dernier coup du fort
 Atterre mon esprit luttant contre la mort.
 Détestable rival , usurpateur infame ,
 Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme ;
 Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux !
 Tu règnes , et je meurs , et je te laisse heureux !
 Et tes flatteurs tremblans sur un tas de victimes
 Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes !
 Quel est cet assassin qui s'avance vers moi ?

S C E N E I I.

P O M P É E , A U F I D E.

P O M P É E , *l'épée à la main.*

A P P R O C H E , et puisse Octave expirer avec toi !

A U F I D E.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

P O M P É E.

Et tu fers un tyran !

A U F I D E.

Je l'abjure , et j'espère

N'être pas inutile , en ce séjour affreux ,

Au fils , au digne fils d'un héros malheureux.

Seigneur , je viens à vous de la part de Fulvie.

P O M P É E.

Est-ce un piège nouveau que tend la tyrannie ?

A son barbare époux viens-tu pour me livrer ?

A U F I D E.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

P O M P É E .

L'humanité, grands Dieux! est-elle ici connue?

A U F I D E .

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(*il lui donne des tablettes.*)

P O M P É E .

Julie! ô Ciel! Julie! est-il bien vrai?

A U F I D E .

Lisez.

P O M P É E .

O fortune! ô mes yeux! êtes-vous abusés?
Retour inattendu de mes destins prospères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(*il lit.*)

» Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous;
» Ecoutez ce romain, conservez mon époux. »
Qui que tu sois, pardonne; à toi je me confie;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris soin de son sort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

A U F I D E .

Le sien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave;
Elle veut vous venger.

P O M P É E .

Oui, vengeons-nous d'Octave.

Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
 Je n'ai connu de lui que ses assassinats ;
 Et dans les champs d'honneur , qu'il redoute peut-être ,
 Ses yeux , qu'il eût baissés , ne m'ont point vu paraître.
 Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
 Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu ;
 Et depuis que mon père expira sous un traître ,
 Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
 Commençons par Octave ; allons , et que ma main
 Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

A U F I D E.

Venez donc chez Fulvie , et sachez qu'elle est prête
 D'Octave , s'il le faut , à vous livrer la tête.
 De quelques vétérans je tenterai la foi ;
 Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
 On change de parti dans les guerres civiles.
 Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
 L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
 A vous donner retraite , et même à vous venger.

P O M P É E.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide ?
 Je pourrais des Romains immoler l'homicide ?
 Octave périrait ?

A U F I D E.

Seigneur , n'en doutez pas.

P O M P É E.

Marchons.

S C E N E I I I .

P O M P É E , A U F I D E , J U L I E .

J U L I E .

QUE faites-vous? Où portez-vous vos pas?
 On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
 Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
 Votre père en Egypte, aux affaffins livré,
 D'ennemis plus sanglans n'était pas entouré.
 L'amitié de Fulvie est funeste et cruelle;
 C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.
 On l'observe, on l'épie, et tout me fait trembler;
 Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
 Regagnons ces rochers et ces cavernes sombres
 Où la nuit va porter ses favorables ombres.
 Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
 Partent avec la mort de ce fatal féjour;
 Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
 Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

P O M P É E .

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
 O vous! ainsi que Rome objet de tous mes vœux!
 Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
 Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
 Si je pouvais guider nos braves légions
 Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
 Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
 Un secours incertain contre la tyrannie.

Les dieux nous ont conduits dans ces sanglans déserts ;
Marchons aux feuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

J U L I E.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu , c'est fait de votre vie.

A U F I D E.

Seigneur , craignez plutôt d'être ici découvert ;
Aux tribuns , aux soldats ce passage est ouvert ;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

J U L I E.

Pompée , au nom des dieux , au nom de votre père ,
Dont le malheur vous fuit , et qui ne s'est perdu
Que par sa confiance et son trop de vertu ,
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée !
Avons-nous un parti , des amis , une armée ?
Trois monstres tout-puissans ont détruit les Romains ;
Vous êtes seul ici contre mille assassins . . .
Ils viennent , c'en est fait , et je les vois paraître.

A U F I D E.

Ah ! laissez-vous conduire ; on peut vous reconnaître :
Le temps presse , venez ; vous vous perdez sans fruit.

J U L I E.

Je ne vous quitte pas.

P O M P É E.

A quoi suis-je réduit !

S C E N E I V .

P O M P É E , J U L I E , A U F I D E *sur le devant,*
O C T A V E , L i c t e u r s *au fond.*

O C T A V E .

J e prétends vous parler ; ne fuyez point , Julie .

J U L I E .

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie .

O C T A V E .

(à *Aufide.*)

Demeurez , je le veux . . . Vous , quel est ce romain ?
Est-il de votre fuite ?

J U L I E .

Ah ! je succombe enfin .

A U F I D E .

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage ;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui .

O C T A V E à *Pompée.*

Parle , que fait Pompée ? où Pompée a-t-il fui ?

P O M P É E .

Il ne fuit point , Octave ; il vous cherche , et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître .

O C T A V E .

Tu fais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête , en un mot , qu'il me faut apporter ;

ACTE TROISIEME. 137

Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

P O M P É E.

Elle est publique assez.

J U L I E.

O terreur!

P O M P É E.

O vengeance!

S C E N E V.

Les Personnages précédens , un TRIBUN militaire.

L E T R I B U N.

Vous êtes obéi; grâce à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

O C T A V E.

Que dis-tu ?

L E T R I B U N.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pifaure aux remparts de Césène;
Les rebelles bientôt entourés et surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

P O M P É E.

Ah Ciel!

L E T R I B U N.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

P O M P É E , à part.

Je perds tous mes amis!

L E T R I B U N .

S'il est parmi les morts ,
 Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
 S'il est vivant , s'il fuit , il va tomber sans doute
 Aux pièges que nos mains ont tendus sur sa route ;
 Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

O C T A V E .

Allez , continuez ce service important.
 Vous , Aufide , en tout temps j'éprouvai votre zèle ;
 Je fais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidelle ;
 Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui ,
 Souvenez-vous surtout de répondre de lui.
 Vous , Licteurs , arrêtez le premier téméraire
 Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

P O M P É E à *Aufide*.

Viens guider mes fureurs.

J U L I E .

O Dieux qui m'écoutez ,
 Dans quel péril nouveau vous nous précipitez ! (3)

S C E N E V I .

O C T A V E , J U L I E .

O C T A V E , *arrétant Julie*.

J E vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
 Votre abord en cette île a droit de me surprendre ;
 Mais cessez de me craindre , et calmez votre cœur.

J U L I E .

Seigneur , je ne crains rien , mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire, et le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitans?
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; et voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus; vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié:
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

O C T A V E .

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
 A vengé le héros qui m'avait adopté.
 Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
 Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
 Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
 Que le monde à genoux révere en vos aïeux.

J U L I E .

Vous !

O C T A V E .

Un fils de César ne doit jamais permettre
 Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

J U L I E .

Vous son fils! . . . ô héros ! ô généreux vainqueur !
 Quel fils as-tu choisi ? quel est ton successeur ?
 César vous a laissé son pouvoir en partage ;
 Sa magnanimité n'est pas votre héritage.
 S'il versa quelquefois le sang du citoyen ,
 Ce fut dans les combats en répandant le sien.
 C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
 Il savait pardonner, et vous savez proscrire.
 Prodigue de bienfaits, et vous d'assassinats ,
 Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

O C T A V E .

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne (4)
 Les noms injurieux que votre erreur me donne.
 Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
 Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
 La paix va succéder aux jours de la vengeance.

J U L I E .

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance ?

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi?

OCTAVE.

Vous devez préfumer

Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en fouillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;

Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée.....

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?

Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

O C T A V E .

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? vous-même.
Pompée est loin de vous , et vous le regrettez !
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez !
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parens vous entraîne à sa fuite.

J U L I E .

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah ! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.
Je ne suis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez ,
Mes parens et mes dieux que vous persécutez.
J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait , vous le savez peut-être ;
C'est vous que je fuyais ; mes funestes destins
Quand je vous évitais m'ont remise en vos mains.
Commandez , s'il le faut , à la terre asservie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome , et rien sur mon devoir.

O C T A V E .

Vous ignorez mes droits , ainsi que mon pouvoir.
Vous vous trompez , Julie , et vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre ;
Que c'est à moi surtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; foyez prête à partir.

J U L I E .

Voilà donc ce grand cœur , ce héros magnanime ,
Qui du monde calmé veut mériter l'estime !
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur !
Il fut un meurtrier , il devient ravisseur !

ACTE TROISIEME. 143

OCTAVE.

Il est juste envers vous; mais, quoi qu'il en puisse être, (5)
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On fait si je me venge; il y va de sa tête;
C'est un nouveau proscriit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome et son divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends font les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout temps
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(elle sort.)

SCENE VII.

OCTAVE seul.

QUE d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.

Le cruel est haï, j'en fais l'expérience.
 Je suis puni déjà de ma toute-puissance.
 A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
 Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
 Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
 Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
 Il portera ta honte à la postérité.
 Etre à jamais haï! quelle immortalité!
 Mais l'être de Julie, et l'être avec justice!
 Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice!
 Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
 D'un esprit emporté par de contraires vœux,
 Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime, (6)
 Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même?
 Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
 Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
 D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge;
 L'ambition succède avec toute sa rage.
 Par quel nouveau torrent je me laisse emporter!
 Que d'ennemis à vaincre! et comment les dompter?
 Manes du grand César! ô mon maître! ô mon père!
 Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
 Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
 Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis;
 La moitié de ce faix accable ma jeunesse.
 Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse;
 Et je sens dans mon cœur, de remords combattu,
 Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

Fin du troisième acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND sous vos pavillons, de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive:
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur;
J'y reste encore un jour, et c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on se venger de la toute-puissance?

146 L E T R I U M V I R A T .

F U L V I E .

Oui , quand on ne craint rien.

A L B I N E .

Dans nos vaines douleurs ,

D'un sexe infortuné les armes font les pleurs.

Le puissant foule aux pieds le faible qui menace ,

Et rit en l'écrasant de sa débile audace.

F U L V I E .

Déformais à Fulvie ils n'insulteront plus ,

Ils ne se jouïront pas de mes pleurs superflus.

Je fais que ces brigands , affamés de rapine ,

En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.

Prodiges ravisseurs , et bas intéressés ,

Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés ;

On les donne pour dot à ma fière rivale.

Mais , Albine , crois-moi , la pompe nuptiale

Peut se changer encore en un trop juste deuil ;

Et tout usurpateur est près de son cercueil.

J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.

De Pompée et de moi la querelle est commune :

Je l'attends ; il suffit.

A L B I N E .

Il est seul , sans secours.

F U L V I E .

Il en aura dans moi.

A L B I N E .

Vous hasardez ses jours.

F U L V I E .

Je prodigue les miens. Va , retourne à Julie ,

Soutiens son désespoir et sa force affaiblie ;

Porte-lui tes conseils , son âge en a besoin ;

Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ACTE QUATRIEME. 147

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs!

SCENE II. (7)

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

ETES-VOUS affermi?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inoui qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde;
Ils partent triomphans : et cette nuit profonde
Est le temps, le seul temps, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens?

POMPÉE.

Non : mes mains feront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis;
Octave est le plus grand; c'est lui que je choisis.

F U L V I E .

Vous courez à la mort.

P O M P É E .

Elle ennoblit ma cause.

De cet indigne fang c'est peu que je dispose ;
 C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
 De frapper sans péril , et sans favoir mourir. (8)

F U L V I E .

Vous faites encor plus , vous vengez la patrie ,
 Et le fang innocent qui s'élève et qui crie ;
 Vous servez l'univers.

P O M P É E .

J'y suis déterminé.

L'affassin des Romains doit être assassiné.
 Ainsi mourut César ; il fut clément et brave :
 Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave ?
 Ce que Brutus a pu , je ne le pourrais pas ?
 Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras ?
 Le sort en est jeté. Faites venir Aufide.

F U L V I E .

Il veille près de nous dans ce camp homicide ,
 Qu'on l'appelle... Déjà (*) les feux sont presque éteints,
 Et le silence règne en ces lieux inhumains.

(*) On voit dans l'éloignement des restes de feu faiblement allumés
 autour des tentes , et le théâtre représente une nuit.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE à *Aufide*.

APPROCHEZ. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables ,
Lorsque les murs de Rome au carnage livrés
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères
Sur les corps étendus des enfans et des pères.
Le sang ruisselle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, et dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

P O M P É E .

Vous avez préparé votre fidelle esclave ?

F U L V I E .

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave. (9)

P O M P É E à Fulvie.

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
 L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour ;
 Le seul qui pût unir deux familles fatales ,
 Deux races de héros en infortune égales ,
 Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort ,
 Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
 Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire ;
 Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire ;
 C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups ,
 Je vous laisse exposée, et je frémis pour vous ;
 Antoine est en ces lieux maître de votre vie ,
 Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

F U L V I E .

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur et sans foi ?
 Cet oppresseur de Rome et du monde et de moi ?
 Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
 Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise ?
 Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
 Porter, ainsi que vous, et souffrir le trépas ?
 Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
 Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes ;
 C'est l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former ;
 De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
 Leur loi devient la mienne ; il faut que je la fuive ,
 Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
 Il périra, vous dis-je.

ACTE QUATRIEME. 151

P O M P É E.

Et par qui?

F U L V I E.

Par ma main. (y)

P O M P É E.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein?

F U L V I E.

Osez-vous en douter? le destin nous rassemble
Pour délivrer la terre et pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

A U F I D E.

Non, espérez encor; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres.
Ils ont trahi Lépide (z); ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or et du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas (aa)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste,
Mais il peut réussir. Brutus et Cassius (bb)
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César, et tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat :
Ils vivent cependant, ils partagent l'Etat;

152 L E T R I U M V I R A T .

Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près; il en est temps, marchons.

P O M P É E .

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(il sort avec Aufide.)

S C E N E I V .

F U L V I E , J U L I E , A L B I N E .

J U L I E .

IL m'échappe, il me fuit; ô Ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! manes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs et pour m'abandonner?

F U L V I E .

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'attendre à tout.

J U L I E .

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

F U L V I E .

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

J U L I E .

Il l'est; mais il gémit: vous haïssez, et j'aime.
Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il?

ACTE QUATRIÈME. 153

F U L V I E.

Il vous fert . . . Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux. (*)
Sommeil ! sommeil de mort ! favorise ma rage !

J U L I E.

Où courez-vous ?

F U L V I E.

Restez ; j'ai pitié de votre âge ,
De vos tristes amours et de tant de douleurs.
Gémissez , s'il le faut ; laissez-moi mes fureurs.

S C E N E V.

J U L I E , A L B I N E.

J U L I E.

QUE veut-elle me dire ? et qu'est-ce qu'on prépare ?
Séjour de meurtriers, île affreuse et barbare,
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée est-il connu ? voit-il sa dernière heure ?
N'est-il plus d'espérance ? est-il temps que je meure ?
Je suis prête, parlez.

A L B I N E.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
Elle fuit les conseils d'une aveugle colère,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver ;
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

(*) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

J U L I E .

Je m'y suis attendue ; et quand ma destinée
 Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
 Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
 Je fais que c'est ici le séjour de la mort.
 Je suis perdue , Albine , et ne suis point trompée.
 La fille d'un César , la veuve d'un Pompée ,
 Sera digne du moins , dans ces extrémités ,
 Du sang qu'elle a reçu , des noms qu'elle a portés.
 On ne me verra point déshonorer sa cendre
 Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre ;
 Rougir de lui survivre , et tromper mes douleurs
 Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
 Pour affronter la mort , il échappe à ma vue ;
 Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue :
 S'il prétend que je vive , il m'outrage en effet.
 Allons.

S C E N E V I .

J U L I E , A L B I N E , P O M P É E .

J U L I E .

O Dieux ! Pompée !

P O M P É E .

Il est mort , c'en est fait.

J U L I E .

Qui ?

P O M P É E .

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!

Octave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.

De la terre et de vous j'ai puni l'opresseur.

JULIE.

O succès inoui! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infame ivresse
 Laisaient un accès libre à ma main vengeresse.
 Un de ses favoris, un de ses assassins,
 Un ministre odieux de ses affreux desseins,
 Seul auprès du tyran reposait dans sa tente;
 J'entre; un dieu me conduit; une idée effrayante
 De la mort que j'apporte, un songe avant-coureur,
 Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
 De ses proscriptions lui présentait l'image.
 Quelques sons mal formés de sang et de carnage
 S'échappaient de sa bouche, et son perfide cœur
 Jusque dans le repos déployait sa fureur.
 De funèbres accens ont prononcé *Pompée*;
 Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
 Mon rival a passé du sommeil au trépas,
 Trépas encor trop doux pour tant d'affassinats:
 Il aurait dû périr par un supplice infigne.
 Je fais que de Pompée il eût été plus digne
 D'attaquer un César au milieu des combats;
 Mais un César tyran ne le méritait pas.
 Le silence et la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.

156 L E T R I U M V I R A T .

L'effroi qui me faïsit , corrompant mon espoir ,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrationnelle ?

P O M P É E .

Moi, fuir !

J U L I E .

Il reste encore un tyran redoutable.

P O M P É E .

Si le ciel nous seconde , il n'en restera plus.

J U L I E .

Et comment rassurer mes esprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de son complice.

P O M P É E .

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice ;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez , il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

J U L I E .

Ciel ! pourquoi ces flambeaux , ces cris , ce bruit des armes ?

P O M P É E .

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis ,
Et qui , me conduisant parmi mes ennemis ,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

S C E N E V I I .

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

A U F I D E .

TOUT serait-il perdu ? L'esclave de Fulvie
Saïsi par les soldats est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.

On marche , on est armé ; le reste je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE à *Aufide*.

Ah ! c'est toi que j'implore ,
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte ;
Rentrez , attendez-y les derniers coups du fort ;
Confondez vos tyrans encore après ma mort.
Conservez pour eux tous une haine éternelle ;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi , digne de vivre et mourir votre époux ,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à sa fuite ;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

A C T E V . (1 0)

S C E N E P R E M I E R E .

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond.*

J U L I E .

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

F U L V I E .

Vous êtes seule à plaindre ;
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours , et moi des jours affreux.
Vivez , si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave , (cc)
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave ,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots ,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais , j'avançais dans cette nuit profonde ;
Mon bras était levé , lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchissez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour , ou bien qu'on me punisse ;
Ma vengeance est perdue , et voilà mon supplice.

Ciel ! si tu veux encor prolonger mes destins ,
 Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains ,
 Pour mieux servir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous su ce que devient Pompée ?
 Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglans ?
 Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
 Ce héros tant proscrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Il n'ose m'en flatter ; mais aucun ne soupçonne
 Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
 Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts ;
 Le bruit de son trépas commence à se répandre :
 Les tyrans sont trompés ; et vous pouvez comprendre
 Que ce bruit peut servir encore à le sauver ;
 C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
 Vous êtes libre au moins ; son salut vous regarde :
 Vous me voyez captive , on m'arrête , on me garde ;
 Je ne puis rien pour vous , ni pour lui , ni pour moi.
 J'attends la mort.

SCÈNE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
 Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

TRIBUNS, exécutez ma loi,
 Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle ;
 Suivez de ses complots la trame criminelle ;

Qu'on l'observe; et surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

F U L V I E .

Je n'ai point de complice; et ces noms méprifables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,
Pour ces romains nouveaux qui, formés pour servir,
Se font déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici; vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous
M'enseignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous seuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont faits amis;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis :
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Trainant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, et bourreaux et victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes !
Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,
Du meurtre et du plaisir goûtez en paix l'ivresse,
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir,
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

A N T O I N E .

Qu'on la ramène, allez.

SCENE

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE à Octave.

AH! souffrez que Julie
Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'est point armé; je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, et nos dieux et nos lois:
Vous les méprifiez tous; mais si César encore,
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Osez-vous à son sang ravir la liberté?
Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre ame encore assez hardie
Pour oser partager les crimes de Fulvie;
Mais sans vous imputer ses forfaits insensés,
L'amante de Pompée est criminelle assez. (11)

JULIE.

Oui, je l'aime, César, et vous l'avez dû croire;
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée, errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils; cette mort m'est plus chère

162 L E T R I U M V I R A T.

Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits ;
Sa main les rachetait ; mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense ;
César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, et surtout aux combats,
Un nom dont il est digne, et qu'il n'usurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égalier plutôt qu'à le poursuivre.

O C T A V E.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en suis peu flatté.
Et vous... Mais nous allons approfondir le crime.

S C E N E I V.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

A N T O I N E.

E H bien, qu'avez-vous fait ?

L E T R I B U N.

On conduit la victime.

J U L I E.

Quelle victime, ô Ciel !

O C T A V E.

Quel est ce malheureux ?

Où l'a-t-on retrouvé ?

L E T R I B U N.

Vers ces antres affreux,

Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre,
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.

Aufide, de Fulvie un secret confident,
 A côté de ce traître est mort en combattant ;
 Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
 Nos soins multipliés dans ces roches obscures
 Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens,
 Et rappelé la vie en ses membres sanglans.
 On a besoin qu'il vive, et que dans les supplices
 Il vous instruisse au moins du nom de ses complices.

A N T O I N E.

C'est quelqu'un des proscrits, qui frappant au hasard,
 Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
 On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
 Casca fit à César la première blessure. (*ad*)
 Je reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
 Qui toujours contre nous armeront des vengeurs ;
 Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

L E T R I B U N.

Il n'en est pas besoin ; sa fureur intrépide
 De ce grand attentat se fait encore honneur ;
 Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

O C T A V E.

Vous pâlissez, Julie.

L E T R I B U N.

Il vient.

J U L I E.

Ciel implacable,

Vous nous abandonnez !

S C E N E V et dernière.

Les Acteurs précédens, P O M P É E blessé et soutenu ,
Gardes.

O C T A V E .

Q U E L es-tu ? misérable !
A ce meurtre inoui qui pouvait t'engager ?

P O M P É E .

Est-ce Octave qui parle, et m'ose interroger ?

L E T R I B U N .

Réponds au triumvir.

P O M P É E .

Eh bien , ce nom funeste ,
Eh bien , ce titre affreux que la terre déteste ,
Devaient t'apprendre assez mon devoir , mes desseins.

J U L I E .

Je me meurs !

O C T A V E .

Qui font-ils ?

P O M P É E .

Ceux de tous les Romains.

A N T O I N E .

Dans un simple foldat quelle étrange arrogance !

O C T A V E .

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc ?

ACTE CINQUIÈME. 165

P O M P É E.

Un romain digne d'un meilleur fort.

O C T A V E.

Qui t'amenait ici ?

P O M P É E.

Ton châtiment, ta mort ;

Tu fais qu'elle était juste.

J U L I E.

Enfin, la nôtre est sûre !

P O M P É E.

Du monde entier fur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé. . . Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

O C T A V E.

Lui ! le soldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, et surtout au courage
Que ce romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
Je croirais. . . Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez ; c'est Pompée.

J U L I E.

Ah, Seigneur !

P O M P É E.

Tu ne t'es pas trompé : le romain qui te brave,
Qui vengeait sa patrie et d'Antoine et d'Octave,

L 3

Possède un nom trop beau , trop cher à l'univers ,
 Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
 De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
 Frappez , maîtres du monde , elle est votre conquête.

J U L I E.

Malheureuse !

O C T A V E.

O destins !

J U L I E.

O pur sang des héros !

P O M P É E.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
 Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme ;
 Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

J U L I E.

Octave , es-tu content ? tu tiens entre tes mains ,
 Et Julie , et Pompée , et le sort des humains.
 Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent ?
 Le faible les répand , les tyrans les méprisent.
 Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir ,
 Qui serait inutile et le ferait rougir.
 Je ne te parle plus du vainqueur de Pharale.
 Si ton père a du sien pleuré la mort fatale ,
 Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
 N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
 Tes édits l'ont proscrit , arrache-lui la vie ;
 Mais commence par moi , commence par Julie :
 Tandis que je vivrai , tes jours sont en danger.
 Va , ne me laisse point un héros à venger.
 Toi qui m'osas aimer , apprends à me connaître ;
 Tyran , tu vois sa femme ; elle est digne de l'être.

O C T A V E.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

A N T O I N E.

Son supplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point ; César a pardonné,
Mais César bienfaisant est mort assassiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps, et j'honorai son père.
Il s'arma noblement pour le Sénat romain :
Je ne connais son fils que pour un assassin.

P O M P É E.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes ;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats :
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits ; et je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands, arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaïsser ! vous ! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

A N T O I N E.

Vous voyez sa fureur ; elle nous justifie.
Assurez votre empire, assurez votre vie.

J U L I E.

Barbares !

O C T A V E .

Je connais son courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

A N T O I N E .

Sa mort depuis long-temps fut par nous préparée ;
Elle est trop légitime , elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait , c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

O C T A V E .

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre ?

A N T O I N E .

Prononcez , j'y souscris.

P O M P É E .

Je suis prêt à l'entendre ,
A le subir.

O C T A V E , *après un long silence.*

Je suis le maître de son fort ;
Si je n'étais que juge , il irait à la mort :
Je suis fils de César ; j'ai son exemple à suivre.
C'est à moi d'en donner Je pardonne ; il doit vivre.
Antoine , imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proscriptions ;
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne . . .

A N T O I N E .

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine ,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner ,
Séduire les Romains , pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;
 L'amour est plus terrible, a plus de violence.
 A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
 Il me combat encore, et je veux le dompter.
 Commençons l'un et l'autre un empire plus juste.
 Que l'on oublie Octave, et qu'on chérisse Auguste. (ee)
 Soyez jaloux de moi; mais pour mieux effacer
 Jusqu'aux traces du fang qu'il nous fallut verser.
 Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
 Des proscrits échappés à nos ordres funestes;
 Par les cris des humains laissons-nous défarmer;
 Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer! (ff)

(à Julie.)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
 Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(à Pompée.)

Sois pour ou contre nous, brave ou fubis nos lois,
 Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
 Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
 Ou généreux amis, ou nobles adverfaires.
 Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
 Ne fois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
 Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
 Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
 Ne versons plus de fang qu'au milieu des hafards;
 Je m'en remets aux dieux, ils font pour les Céfars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous? est-il vrai?

170 LE TRIUMVIRAT. ACTE V.

P O M P É E.

Tu m'étonnes !

En vain tu deviens grand , en vain tu me pardonnes ;
Rome , l'Etat , mon nom , nous rendent ennemis.
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée , et comme eux immortelle.
Rome par toi fourmise à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits , mais pour la délivrer :
Va , je la dois servir , mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.

(a) *En cette île funeste.*

CETTE île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie ; mais je crois qu'on peut très-bien supposer, surtout en poésie, que l'île et la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui ; et surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans *Pline* peut avoir diminué l'une et l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans et par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, et le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très-diminué.

(b) *Il épouse Octavie.*

Il est bon d'observer qu'*Antoine* n'épousa *Octavie* que long-temps après ; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'*Octave*. Il ne répudia point *Octavie*, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de *Cléopâtre*, et elle mourut de chagrin et de colère.

(c) *Octave vous aime.*

Les historiens disent que *Fulvie* fit les avances à *Octave*, et qu'il ne la trouva pas assez belle ; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre *Fulvie*.

*Quod f. . . . Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti f. . . .
Aut f. . . . aut pugnemus, ait ! quid quod mihi vitâ
Carior est ipsâ mentula, signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'*Octave* s'était dégoûté de *Fulvie*, ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. *Octave* et *Fulvie* étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables ; et cependant *Auguste* affecta depuis des mœurs sévères.

(d) *Passer Antoine même en ses emportemens.*

Il est très-vrai qu'*Auguste* fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. *Suétone* nous en apprend quelques-unes. Ce même *Sextus Pompée*, dont nous parlerons, lui reprocha des faiblesses infames, *effematum infectatus est*. *Antoine*, avant le Triumvirat, déclara que *César*, grand-oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum*. *Lucius* lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste*, conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges, non inieris Testullam, aut Terentillam, aut Ruffillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julie*, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* et de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la Vie de *Caligula*. On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui *Horace* disait :

*Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.*

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Appulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane *Cithéris*, qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. *Cicéron* lui reproche encore un pareil voyage fait aux

dépens des peuples avec une baladine nommée *Hyppias* et des farceurs. C'était un soldat grossier qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienfaisance ; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les Philippiques de *Cicéron*. *Sed jam supra et flagitia omittam, sunt quædam quæ honeste non possum dicere*, &c. Phil. II. Voilà *Cicéron* qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'*Antoine* a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent ignorer. *Antoine* et *Octave*, le grand *César* et *Sylla* furent atteints de ce vice ; mais on ne le reprocha jamais aux *Scipions*, aux *Metellus*, aux *Catons*, aux *Brutus*, aux *Cicérons* ; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes ; et il faut avouer que *Virgile* et *Horace* ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à *Auguste*, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas faisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands dieux, et qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

*An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

*Non fu se santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona ;
L'aver, avuto in poisa buon gusto,
La proscriptione iniqua gli perdona, &c.*

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la république.

(e) *Mes deux tyrans en secret se détestent.*

Non-seulement *Octave* et *Antoine* se haïssaient et se craignaient l'un et l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de *Modène*,

mais *Octave* avait voulu assassiner *Antoine* ; et quand ils confèrent ensemble dans l'île de Réno , ils commencèrent par se fouiller réciproquement , se soupçonnant également l'un et l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de *César* ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes , soit quand ils furent ennemis , soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels , grands Dieux , livrez-vous l'univers !

Le monde fut ravagé , depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne , par deux scélérats sans pudeur , sans loi , sans honneur , sans probité , fourbes , ingrats , sanguinaires , qui , dans une république bien policée , auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur , et ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville , elles nous dégoûteraient ; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose , et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'*Auguste* sont encore cités avec admiration , parce que Rome goûta sous lui l'abondance , les plaisirs et la paix. Il régna avec gloire , mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le Sénat complimentait les empereurs à leur avènement , que leur souhaitait-il ? d'être plus heureux qu'*Auguste* , meilleurs que *Trajan* ; *felicior Augusto , melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'*Auguste* n'avait été qu'heureux , mais que *Trajan* avait été bon. En effet , comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés ? *Clementiam non voco* , dit Sénèque , *lassam crudelitatem*.

(f) *Lucius César a des amis secrets.*

Ce *Lucius César* avait épousé une tante d'*Antoine* , et *Antoine* le profcrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme , qui s'appelait *Julie*. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre et les privilèges de la poésie à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette *Julie* était aussi connue qu'*Antoine* et *Octave* , elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(g) *L'infame avarice , &c.*

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces , qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très-probable que le sang de *Sextus Pompée* , de *Cicéron* et des principaux

proscrits , fut mis à un prix plus haut , puisque *Popilius Lænas* , assassin de *Cicéron* , reçut la valeur de deux cents mille francs pour sa récompense.

Au reste , le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassinaient des citoyens , fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits , deux mille chevaliers , plus de cent négocians , tous pères de famille. Mais les vengeances particulières , et la fureur de la déprédation , firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : et qui osait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions , de la part même des triumvirs , qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits , afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de *César* ne souillaient leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans *Antoine* et dans *Octave* , ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entre eux.

Antoine dépouilla l'Orient , et *Auguste* força les Romains et tous les peuples d'Occident soumis à Rome , de donner le quart de leurs revenus , indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains , depuis le triomphe de *Paul Emile* jusqu'à la mort de *César* , n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés et pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves , ou d'*Octave* ou d'*Antoine*.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. *Octave* , immédiatement avant la guerre de *Pérouse* , donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes , pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. *César* son père n'en avait point usé ainsi ; et même , quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre , on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si , lorsque les Bourguignons , et après eux les Francs , vinrent dans la Gaule , ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que *Clovis* et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux , et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude ; mais enfin , ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers , de barbares et de vainqueurs ; mais *Octave* dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines , sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie , et que les brigandages

des Francs et des Bourguignons sont d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans *Cicéron*, dans *Atticus*, dans *Lucrèce*, dans *Memmius*, et dans les esprits de tant d'autres dignes romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. *Antoine*, *Octave* et leurs suivants ne furent pas méchants à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du temps de la ligue, les *Montagne*, le *Charron*, les de *Thou*, les *Hospital*, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(h) *Mon génie était né pour les guerres civiles.*

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'*Antoine* dans sa ruine; elle cabala avec *Auguste* et contre *Auguste*; elle fut l'ennemie mortelle de *Cicéron*; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(i) *Lépide; est un fantôme. . .*

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir après la bataille de *Philippes*: il demeura pontife, comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneur. *Octave* et lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(k) *L'Orient est à vous.*

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île du *Réno*. Ce ne fut qu'après la bataille de *Philippes* qu'*Octave* se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'*Antoine*, et de la prospérité d'*Auguste*. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de *Maroc*, la maison d'*Autriche*, les rois de *France*, d'*Angleterre*, d'*Espagne*, de *Naples*, de *Sardaigne*, les républiques de *Venise*, de *Suisse* et de *Hollande*? et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis *Romulus* jusqu'à *César*.

(l) *Et je n'ai que des rois.*

On remarque en effet qu'avant la bataille d'*Actium*, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'*Antoine*; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul *Agrippa* qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux *Auguste* de la valeur d'*Antoine*. Ce

maître

maître de l'Asie faisait peu de cas des rois qui le servaient ; il fit fouetter le roi de Judée *Antigone*, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'*Antigone* se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. *Antoine* avait donné le pays de Jericho à *Cléopâtre*, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

(m) Craignez-vous un augure ?

Auguste feignit toujours d'être superstitieux ; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de *Suétone*, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. *Octave* ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne et du poisson ; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petiteffes, qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant !

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers ?

(n) Sacrifier Pompée.

Ce *Sextus Pompeius*, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand *Pompée*. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions ; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les pros crits, le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'*Antoine*. Son frère *Cneius* avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement ; et *Auguste*, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vicillesse la plus honorée.

(o) César en fit autant.

Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle *Cromwell* se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la rose blanche et ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence ; et les rapines les plus odieuses servirent toujours

à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de *Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de *Borgia*, fils du pape *Alexandre VI*, en usait ainsi dans le temps qu'il affaînait tous les seigneurs de la Romagne; et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(p) *Vers l'humaine équité quelque faible retour.*

Il faut avouer qu'*Auguste* eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire; et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'*Actium* il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Cesarion*, fils de *César* et de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'*Egypte*.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On fait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque*, et ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, et *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute la vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement *Auguste* lui eût accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait

des héritiers ; et il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie , *Auguste* ne pardonna que malgré lui , vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie* , qui avait pris sur lui un grand ascendant , et qui lui persuada que le pardon lui ferait plus utile que le châtement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le *Cinna* de *Corneille* , que *Livie* lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits ; une tragédie n'est pas une histoire. On reprochait à *Corneille* d'avoir avili son héros , en donnant à *Livie* tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce , qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de *Sénèque*.

Je crois bien qu'*Auguste* a pu pardonner quelquefois par politique , et affecter de la grandeur d'ame ; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas ; et sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre , je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout , un trait de clémence est toujours grand au théâtre , et surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut , dit-on , sur la scène être plus grand que nature.

(9) *Le sphynx est son emblème , &c.*

Il est vrai qu'*Auguste* porta long-temps au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par là qu'il était impénétrable. *Plin*e le naturaliste rapporte que lorsqu'il fut seul maître de la république , les applications odieuses , trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphynx , le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet ; et il y substitua la tête d'*Alexandre* : mais il me semble que cette tête d'*Alexandre* devait lui attirer des railleries encore plus fortes , et que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'*Alexandre* et de lui n'était pas à son avantage. Celui qui par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier , qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. Voyez les remarques suivantes.

(1) *J'ai vu périr Caton.*

Je propose quelques réflexions sur la vie et sur la mort de *Caton*. Il ne commanda jamais d'armée , il ne fut que simple préteur , et cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des *Césars* , des *Pompée* , des *Brutus* , des *Cicéron* et des *Scipions* même ; c'est que tous

ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme stoïcien rigide qu'on révere *Caton* malgré soi ; tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues, tant la philosophie stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés. Il est certain que *Caton* fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il est presque le seul romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de *Sylla*, l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que *Sylla* leur avait laissées sur le trésor public ; mais il les accusa de concussion et d'homicide, et les fit condamner à mort ; donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapfa, que *César* avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur ; il les trouve intimidés ; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle ; il se rejoint à l'Être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de *la Motte* un couplet contre *Caton* :

*Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme plîât ;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.*

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. *Caton* n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon ; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de *la Motte* sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres plus méprisables ont jugé *Caton* par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore ; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes

de Rome , de l'héroïsme et du stoïcisme , puisqu'il était romain , héros et stoïcien.

(s) *Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.*

Je ne fais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que *Métellus Scipion* qui fit la guerre contre *César* en Afrique, conjointement avec le roi *Juba*. Il perdit la grande bataille de *Tapfa* ; et voulant ensuite traverser la mer d'Afrique , la flotte de *César* coula son vaisseau à fond. *Scipion* périt dans les flots et non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(t) *Cicéron, tu n'es plus, &c.*

Je remarquerai sur le meurtre de *Cicéron* , qu'il fut assassiné par un tribun militaire, nommé *Popilius Lænas*, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'*Antoine* deux cents mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de *Cicéron* , qu'il lui apporta dans le forum. *Antoine* les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivans ont vu des assassins , mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude , ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de *Valstein* , du maréchal d'*Ancre* , du duc de *Guise le balafré* , du duc de *Parme Farnèse* , bâtard du pape *Paul III* , et de tant d'autres , étaient à la vérité des gentilshommes , ce qui rend leur attentat encore plus infame ; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent : ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres ; et cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir , et peut donner de l'argent , trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut : mais des bourreaux gentilshommes , c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie ; je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de *l'Esprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort et le mobile de la chevalerie , il aurait eu raison ; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie , après les assassinats à prix fait du maréchal d'*Ancre* et du duc de *Guise* , et après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux et archers , après tant d'autres infamies de tous les genres , cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de *Sylla* , de *Marius* et des triumvirs. Les massacres d'Irlande , la Saint - Barthelemi , les Vêpres Siciliennes , les assassinats des ducs d'*Orléans* et de *Bourgogne* , le faux monnoyage , tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à *Cicéron*. Quoique nous ayons ses ouvrages, *Saint-Evremond* est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'Etat et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que *Middleton* nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps et le meilleur philosophe. Ses *Tusculanes* et son *Traité de la nature des dieux*, si bien traduits par l'abbé d'*Olivet*, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel effort, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. *Cicéron* disait tout ce qu'il voulait ; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses offices ; et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre ; car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que *Cicéron* ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune *Octave*, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de *Marc-Antoine*. On ne vit en lui ni la fermeté de *Brutus*, ni la circonspection d'*Atticus* ; il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand *Pompée* que celle de dire des bons mots. Il courtoisa ensuite *César* ; il devait, après avoir prononcé les *Philippiques*, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de *Cicéron*.

(u) *Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.*

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune *Ptolomée*, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner *Pompée*, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer, s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de *Pharsale*, *César* dépêcha des émissaires secrets à *Rhodes*, pour empêcher qu'on ne reçût *Pompée*. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'*Egypte* ; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que *César* prit cette précaution nécessaire, et que les *Egyptiens* allèrent plus loin qu'il ne voulait ; ils crurent s'affurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de *Pompée*. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant, mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort ; il ne punit point *Septime*, tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'en suite il fit tuer *Achillas*, ce fut dans la guerre d'*Alexandrie*, et pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que si *César* n'ordonna pas la mort de *Pompée*, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à *Septime* est une preuve bien forte contre *César*. Il aurait pardonné à *Pompée*, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains ; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas ; et une

preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous les biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de *Pompée*; *Antoine* l'acheta, et les enfans de *Pompée* n'eurent aucun héritage.

(x) *Un fils de Cépias.*

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'*Auguste* était *Cépias*. Cet *Octavianus Cépias* fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'*Auguste* n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de *Veletri*, et qui épousa la sœur aînée de *César*, soit qu'alors la famille des *Césars* fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à *Auguste* que son bifaïeul avait été un petit marchand, un changeur à *Veletri*. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. *Antoine* osa appeler *Octave* du nom de *Spartacus* dans un de ses édits, en faisant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième *Philippique* de *Cicéron*, *quem Spartacum in edictis appellat*, &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe ; et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir *Auguste*, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

(y) *Par ma main.*

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans *Fulvie* ; c'était une femme extrême en ses fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'*Antoine*. *Cicéron* rapporte dans sa troisième *Philippique* que *Fulvie* étant à *Brindes* avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes ; et les fit tous égorger. *Fulvie* y était présente ; son visage était tout couvert de leur sang : *Os uxoris sanguine respersum constabat*. Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à *Cicéron* après sa mort, et de l'avoir percée de son aiguille de tête.

(z) *Ils ont trahi Lépide.*

Cette réflexion de *Fulvie* est très-convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité. Car après la bataille de *Modène* qu'*Antoine* avait perdue, il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de *Lépide*,

plus de la moitié des légions passa de son côté. *Lépidé* fut obligé de s'unir avec lui, et cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(aa) *On a vu Marius entraîner sur ses pas
Les mêmes assassins payés pour son trépas.*

Non-seulement ceux de *Minturne*, qui avaient ordre de tuer *Marius*, se déclarèrent en sa faveur; mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(bb) *Brutus et Cassius
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.*

Il est constant que *Brutus* et *Cassius* n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction de *César*. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. *Brutus* harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsqu'*Antoine* eut montré aux Romains le corps de *César* sanglant, le peuple animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de *Brutus* et de *Cassius*. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé *Cinna*, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de *Brutus*, de *Cassius* et de leurs associés, fut foudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de *Parme Farnèse*, bâtard du pape *Paul III*; telle fut la conspiration même des *Pazzi*, qui n'étaient point sûrs des *Florentins* en assassinant les *Médicis*, et qui se confièrent à la fortune.

(cc) *Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.*

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. *Lucius Terentius*, voulant tuer le père du grand *Pompée*, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à *Maximien Hercule*, quand il voulut se venger de *Constantin* son gendre. Vous voyez aussi dans la

tragédie de Venceslas , que *Ladislas* assassine son propre frère , quand il croit assassiner le duc son rival.

(*dd*) *Casca fit à César la première blessure.*

L'auteur se trompe ici. *Casca* n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable ; mais enfin c'était un sénateur , et on ne devait pas le traiter d'homme obscur , à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire , ce qui me semble un peu forcé.

(*ee*) *et qu'on chérisse Auguste.*

C'est de bonne heure qu'*Octave* prend ici le nom d'*Auguste*. *Suetone* nous dit qu'*Octave* ne fut surnommé *Auguste* , par un décret du Sénat , qu'après la bataille d'*Actium*. On balança si on lui donnerait le titre d'*Augustus* ou de *Romulus*. Celui d'*Augustus* fut préféré ; il signifie vénérable , et même quelque chose de plus , qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaissant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'*Octave* avait déjà osé s'arroger le surnom d'*Auguste* à son premier consulat , qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois , ou plutôt qu'*Agrippa* et les légions lui firent donner. Ce fut cet *Agrippa* qui fit sa fortune , mais *Octave* fut ensuite la conserver et l'accroître.

(*ff*) *Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.*

Il est constant que ce fut à la fin le but d'*Octave* , après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie , non-seulement sous lui , mais sous les successeurs : on regretta la république , mais on ne put la rétablir ; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat ; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats ; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces , ils assassinent le maître qui les paye , et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe , si amoureuse de la liberté , fut gouvernée comme Alger ; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople , où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très - rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis *Néron*. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares , elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poëte attribue à *Sextus Pompée* et à *Fulvie* est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit , sûrs de perdre la vie en se vengeant ; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les

soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de *Cinna*. *Fulvie* est criminelle, mais le jeune *Pompée* ne l'est pas. Il est proscrié, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran et le ravisseur : *Auguste* fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'*Octave* éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'*Octave*; le poète lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à *Antoine* est peu de chose, quoiqu'assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce, il y est sans passion; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'*Octave*. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat*; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, et que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis *Sylla* jusqu'à la bataille d'*Actium*, et sur leur bassesse, après qu'*Auguste* les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que *Caligula* désigna consul un cheval de son écurie; que *Domitien* consulta les sénateurs sur la fauce d'un turbot; et il est certain que le Sénat romain rendit en faveur de *Pallas*, affranchi de *Claude*, un décret qu'à peine on eût porté du temps de la république en faveur de *Paul Emil* et des *Scipions*.

Fin des Notes.

V A R I A N T E S

D U T R I U M V I R A T .

(1) **I**MITATION de ces vers où *Juvenal* dit de *Domitien* :

*Sed perit, postquam cerdonibus esse timendus
Cæperat; hoc nocuit lamiarum cæde madenti.*

(2) Au lieu de la scène entre *Auguste* et *Antoine*, il y avait dans le premier acte cette scène entre *Antoine* et *Fulvie*.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

Antoine parle bas à un tribun : il aperçoit Fulvie, et se détourne.

A N T O I N E .

Ah! c'est elle. . . .

F U L V I E .

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.

Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque pour cimenter votre grandeur suprême
Je consens au divorce, et m'immole moi-même;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour?

A N T O I N E .

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

F U L V I E .

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.
Eh bien, si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.

Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain ?

A N T O I N E.

Que me demandez-vous ? que faut-il ?

F U L V I E.

Etre humain ,

Etre éclairé du moins, favoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelque indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte, et qu'il faut expier.
Je demande en un mot la grâce de Pompée.

A N T O I N E.

Vous ! de quel intérêt votre ame est occupée !
Qui vous rejoint à lui ? pourquoi sauver ses jours ?

F U L V I E.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours ?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre ?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du fang, je n'eus point de refus ;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus !
Cette grâce à vous-même est utile peut-être.

A N T O I N E.

Madame, il n'est plus temps ; je n'en suis plus le maître.
Son trépas importait à notre sûreté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

F U L V I E.

C'est assez, et ce trait manquait à votre outrage ;
Voilà ce que des cieus m'annonçait le préface,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels !
C'est donc là de César cet ami magnanime !
Allez, vous n'imitiez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni ;
Et si César vivait, il vous aurait puni.
Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous sépare :
C'est moi qui répudie un assassin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir ;
Et les nœuds des forfaits cessent de nous unir.

A N T O I N E.

Je pardonne au courroux ; et le droit de vous plaindre
Doit vous être laissé quand il n'est plus à craindre.
Ce n'est pas à Fulvie à me rien reprocher ;
De nos sévérités on la vit approcher ;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'est emportée à quelque violence ;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenser
Des justes châtimens qu'on la vit exercer.

F U L V I E.

Il est vrai , j'ai trop loin porté votre vengeance ;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompense.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me suis avilie :
Vous en étonnez-vous ? je vous étais unie ;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous , toujours égal en vos atrocités ,
Vous , assassin tranquille , et bourreau sans colère ,
Vous vous livrez sans peine à votre caractère.
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs , imitez mes remords.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

O C T A V E , A N T O I N E.

A N T O I N E.

AINSI Pompée échappe à la mort qui le fuit !

O C T A V E.

Antoine , croyez-moi , c'est en vain qu'il la fuit :
Si mon père a du sien triomphé dans Pharfale ,
J'attends contre le fils une fortune égale ;
Et ce nom de César , dont je suis honoré ,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré ;

Mon intérêt s'y joint.

A N T O I N E .

Qu'il périsse ou qu'il vive,
Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.
Marchons au capitolé : il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs souverains.
Mais avant de partir, lorsque tout nous seconde,
Il est temps de signer le partage du monde.

O C T A V E .

Je suis prêt : mes desseins ont prévenu vos vœux,
Je consens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie.
L'Orient est à vous.

A N T O I N E .

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

O C T A V E .

Par des sermens sacrés que notre foi s'engage ;
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

A N T O I N E .

Des sermens entre nous ? nos armes, nos soldats,
Nos communs intérêts, le destin des combats,
Ce font-là nos sermens. Le frère d'Octavie
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs ?
Les sermens font-ils faits pour les usurpateurs ?
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en soldat ; je ne puis vous céder
Que vous affectez trop l'art de diffimuler.
César dans ses traités invoquait la victoire ;
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

O C T A V E .

A votre audace altière il faut souvent céder ;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet associé, triumvir inutile,
Qui reste sans armée et bientôt sans asile ?

A N T O I N E .

Qu'il abdique.

O C T A V E .

Il le doit.

A N T O I N E .

On n'en a plus besoin.

De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin :
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.

.
.

O C T A V E .

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

A N T O I N E .

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure ?

O C T A V E .

Et ne craignez-vous pas

De révolter la terre à force d'attentats ?

A N T O I N E .

C'est le dernier arrêt, le dernier sacrifice
Qu'aux manes de César devait notre justice.

O C T A V E .

Je n'en veux qu'à Pompée ; et je vous avertis
Qu'il nous suffit du sang de nos grands ennemis :
Le reste est une foule impuissante, éperdue,
Qui sur elle en tremblant voit la mort suspendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche assez une rage inhumaine ;
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

A N T O I N E .

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave ! un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, crain de venger un père !
Vous trahissez son sang pour flatter le vulgaire !
Sur sa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis ?

N'avez-vous pas déjà , par un zèle intrépide ,
 Sur nos plus chers parens vengé ce parricide ?
 A qui prétendez-vous accorder un pardon ,
 Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?
 Cicéron fut nommé père de la patrie ,
 Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie ;
 Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré ,
 Rome où nous commandons a-t-elle murmuré ?
 Elle a gémi tout bas et gardé le silence.
 Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance ,
 Inspireront peut-être à quelques nations
 Une éternelle horreur de nos proscriptions ;
 Laissons-les en tracer d'effroyables images ,
 Et contre nos deux noms révolter les deux âges.
 Affains de leur maître et de leur bienfaiteur ,
 C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.
 Ce sont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse ;
 Seuls ils sont criminels , et nous faisons justice.
 Ceux qui les ont aidés , ceux qui les ont servis ,
 Qui les ont approuvés , feront tous poursuivis.
 De vingt mille guerriers péris dans nos batailles
 D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles ,
 Sur leurs corps étendus , victimes du trépas ,
 Nous volons , sans pâlir , à de nouveaux combats ;
 Et de la trahison cent malheureux complices
 Seraient au grand César de trop chers sacrifices !

O C T A V E.

Sans doute on doit punir ; mais ne comparez pas
 Le danger honorable et les assassinats.
 César est satisfait ; ce héros magnanime
 N'aurait jamais puni le crime par le crime.
 Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort ;
 Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
 Je vois que trop de sang peut fouiller la vengeance ;
 Je ferais plus son fils en suivant sa clémence :
 Quiconque veut la gloire avec l'autorité ,
 Ne doit verser le sang que par nécessité.
 Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles ?
 Je ne puis approuver des meurtres inutiles.

C'est

C'est aux Chefs, c'est aux Grands, aux Brutus, aux Catons,
 Aux enfans de Pompée, à ceux des Scipions,
 C'est à de tels proscrits que la mort se destine.
 Notre sécurité dépend de leur ruine.
 Epargnons un ramas de citoyens sans nom
 Qui feront subjugués par l'espoir du pardon ;
 C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage :
 Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.
 D'un œil d'indifférence

Il y avait dans ce même acte une scène entre *Auguste*
 et *Fulvie*, qui a été retranchée.

F U L V I E .

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
 Ne craignent point de moi de reproches honteux ;
 Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.
 Mon cœur, indifférent aux maux qui le remplissent,
 N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.
 Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
 C'est de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
 Ne me réduisez point à cette ignominie
 De parer le triomphe et le char d'Octavie ;
 Allez : régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
 Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.
 Au capitolé assis, partagez votre proie,
 De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie,
 Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
 Les jeux et les plaisirs à vos assassinats.
 Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,
 Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
 Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui ;
 C'est tout ce qui me reste et me flatte aujourd'hui.
 Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
 D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes ;
 C'est l'unique faveur que je viens demander :
 Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder ?

O C T A V E .

De votre fort toujours vous ferez la maîtresse ;
 Je partage avec vous la douleur qui vous presse.

Je fais qu'Antoine et moi , forcés de vous trahir ,
 Devant vous déformais nous n'avons qu'à rougir ;
 Que nous sommes ingrats , qu'il est de votre gloire
 D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
 Mais quels que soient les lieux que vous ayez choisis ,
 Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
 C'est ce qu'exige Antoine , et la seule prière
 Que ma triste amitié se hafarde à vous faire.

(3) Dans le premier manuscrit , *Julie* ne se trouve point avec *Pompée*, au commencement de cet acte; ils ne paraissent point ensemble devant *Octave* ; mais *Pompée* paraît seul devant les deux triumvirs , qui ont ensuite la scène suivante entre eux.

A N T O I N E .

Dans quel chagrin votre ame est-elle enfevelie ?
 Que craignez-vous ?

O C T A V E .

Mon cœur , et les pleurs de Julie.

A N T O I N E .

Des pleurs vous toucheraient ?

O C T A V E .

Son trouble , son effroi ,

Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.
 J'ai frémi de la voir , j'ai frémi de l'entendre ,
 Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.
 Fulvie en prendra soin : ces bords ensanglantés
 Effarouchent ses yeux encore épouvantés.
 Mais il faut dès demain que cette fugitive
 Connaisse ses devoirs , m'obéisse et me suive.
 Je dois répondre d'elle ; elle est de ma maison.

A N T O I N E .

Vous êtes éperdu. . . .

O C T A V E .

J'en ai trop de raison.

A N T O I N E .

Vous l'aimez trop , Octave.

O C T A V E .

Il est vrai : ma jeunesse

Des plaisirs passagers connut la folle ivresse ;
 J'ai cherché comme vous , au sein des voluptés ,
 L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés .
 Plus endurci que moi , vous bravez l'amertume
 De ce remords secret dont l'horreur me consume .
 Vous ne connaissez pas ces tourmens douloureux
 D'un esprit entraîné par de contraires vœux ,
 Qui fait le mal qu'il hait , et fuit le bien qu'il aime ,
 Qui cherche à se tromper , et qui se hait lui-même .
 Je passai du carnage à ces égaremens
 Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens .
 J'ai cru qu'en terminant la discorde civile ,
 J'aurais près de Julie un destin plus tranquille :
 Je suis encor trompé ; l'amour , l'ambition ,
 L'espoir , le repentir , tout n'est qu'illusion .

A N T O I N E .

Peut-être que Julie en ces lieux amenée ,
 Venait entre vos mains mettre sa destinée .

O C T A V E .

Non , je ne le puis croire .

A N T O I N E .

Il n'appartient qu'à vous

De régler ses destins , de choisir son époux .
 Elle a pu dans ces jours de vengeance et d'alarmes
 Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes ;
 Vous en ferez instruit .

O C T A V E .

Quoi ! dans ses jeunes ans ,

S'arracher sans scrupule au sein de ses parens !
 Vous avez les soupçons dont mon ame est frappée .

A N T O I N E .

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée .

O C T A V E .

C'est mon rival en tout . Ce redoutable nom
 Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison .
 En vain notre puissance à Rome est établie ,
 Il soulève la terre , il règne sur Julie ;

Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et surtout nos fureurs
Ont corrompu les lois, les esprits et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraie et tout est légitime :
Notre fatal empire est le siècle du crime.

A N T O I N E.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours ;
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

O C T A V E.

N'en foyez point surpris, si vous savez que j'aime.

A N T O I N E.

Rien ne m'a subjugué. Peut-être quelque jour
Comme César et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laisse avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et consternée :
Vous pouvez aisément adoucir ses douleurs ;
Gardez-vous de laisser trop d'empire à ses pleurs.
Aimez puisqu'il le faut, mais en maître du monde.

(4)

O C T A V E.

Votre reproche est juste, et c'est un trait de flamme
Qui sort de votre bouche, et pénètre mon ame.
Vous pouvez tout sur moi : j'atteste à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'est par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire et moi, tout est entre vos mains :
Son bonheur et le mien sur votre hymen se fonde.
Disposez de la foi d'un des maîtres du monde.
César du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom aussi grand que le sien.

J U L I E.

Je rends grâce au ciel, si sa voix vous inspire,
Si le fils de César mérite son empire,

Si vous lui ressemblez, si vous n'ajoutez pas
 Le crime de tromper à tous vos attentats.
 Soyez juste en effet, c'est peu de le paraître ;
 Pour un César alors je puis vous reconnaître.
 Vous êtes de mon sang, et du sang des héros :
 Allez à l'univers accorder le repos ;
 Mais sachez que ma foi n'en peut être le gage.
 Ne devez qu'à vous-même un si grand avantage ;
 Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur ;
 En la mettant à prix vous en fouillez l'honneur,
 Vous en avilissez le caractère auguste.
 Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste ?
 J'en rougirais pour vous.

O C T A V E.

Eh bien, je vous entends :

Je fais de vos refus les motifs insultans ;
 Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,
 Que pour voir impuni le rival qui m'offense.
 Le ciel vous a trompée ; il vous met dans mes mains
 Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.
 Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race !
 Son sang va me payer sa honte et son audace ;
 Il ne peut échapper à mon juste courroux !
 Et Pompée. . . .

J U L I E.

Ah ! cruel, quel nom prononcez-vous ?

Pompée est loin de moi. . . . Qui vous dit que je l'aime ?

O C T A V E.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême :
 Lui seul à cet excès a pu vous égarer.
 C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer ;
 Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.
 J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre ;
 Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.
 Vous l'aimez : c'est à vous qu'il devra son trépas.

J U L I E à part.

O Pompée !

O C T A V E.

Oubliez le nom d'un téméraire

Que je dois immoler aux manes de mon père,

A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux ;
Et demain foyez prête à partir avec nous.

- (5) Il est juste envers vous : ou vous veniez vous-même
Vous soumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous osiez chercher au milieu des hasards
L'ennemi de mon règne et du nom des Césars ;
Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir
La majesté d'un nom que je dois soutenir.
Je comblerai de bien votre infidèle père ;
J'imiterai le mien (sans prétendre à vous plaire) ;
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans sa témérité foit assez criminel
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

- (6) Vers de *Racine* dans ses cantiques sacrés.

S C E N E I I.

- (7) L'ORDRE des scènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre *Fulvie* et ses confidens, l'auteur avait placé les scènes suivantes : ensuite *Fulvie* et *Pompée* restaient seuls.

J U L I E.

Fulvie !

Soutenez mon courage et ma force affaiblie !
Pompée, absent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée est un augure affreux !
Que fait-il ? où va-t-il ? vous connaissez ma crainte :
Elle est juste ; et l'horreur qui dans vos yeux est peinte,
Ce front pâle et glacé redoublent mon effroi.

F U L V I E.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre :
Par-tout on nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Veillez-y, cher Aufide ; allez : de mes suivans
Choisissez les plus prompts et les plus vigilans ;

Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

A U F I D E.

Dans leur camp retirés Antoine et son complice
Ont fait tout préparer pour un départ soudain.
Demain du capitolé ils prendront le chemin ;
Ils vous y conduiront.

F U L V I E.

Leur marche triomphante
N'est pas encor bien sûre et peut être fanglante.
(*Aufide fort.*)

J U L I E.

Que dites-vous ?

F U L V I E.

J'espère. . .

J U L I E.

En quels dieux ? en quels bras ?

F U L V I E.

J'espère en la vengeance.

J U L I E.

Elle ne fuffit pas.

Si je perds mon époux , que me fert la vengeance ?
Il diffimule en vain fon augufte naiffance ;
Sa préfence trahit un nom fi glorieux ,
Sa grandeur mal cachée éclate dans fes yeux.
Le perfide Agrippa , Ventidius peut-être ,
L'auront vu dans l'Asie , et vont le reconnaître.
Ah ! périffe avec moi le déteftable jour
Où l'un des triumvirs épris d'un vain amour ,
Des vrais Céfars en moi voyant l'unique refte ,
Ofa me deftiner un rang que je détefte !
Tout eft funefte en lui : fa trifte paffion
Tient de la cruauté de fa profcRIPTION.
Sur les autels d'hymen portant fes barbaries ,
Il y vient allumer le flambeau des furies.
Le fang des nations commence d'y couler ;
Et c'eft Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprifée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorifée ,

Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur ;
 La haine des tyrans est pour nous un bonheur.
 Mais plaire pour servir, ramper sous un barbare
 Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare ,
 Et recevoir de lui pour présent nuptial
 Le sang de mon amant versé par son rival !
 Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée
 Qui , frappant dans la nuit cette infame contrée ,
 Et se perdant en vain dans ces rochers affreux
 Epargnait nos tyrans , et dut tomber sur eux !

F U L V I E .

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
 N'accomplira jamais cet hymen homicide.

J U L I E .

Je le fais comme vous ; ma mort l'empêchera.

F U L V I E .

Et la fièvre peut-être ici la prévendra.

J U L I E .

De quel espoir trompeur êtes-vous animée ?
 Avez-vous un parti , des amis , une armée ?
 Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés ,
 L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés :
 Le puissant foule aux pieds le faible qui menace ,
 Et rit , en l'écrasant , de sa débile audace .
 Tout tombe , tout gémit ; qui peut vous seconder ?

F U L V I E .

Croyez du moins Pompée , et laissez-vous guider.

S C E N E I I I .

J U L I E , F U L V I E , P O M P É E .

J U L I E .

HÉROS né d'un héros , vous qu'une juste crainte
 Me défend de nommer dans cette horrible enceinte ,
 Où portez-vous vos pas égarés , incertains ,
 Quel trouble vous agite ? et quels sont vos desseins ?
 Regagnez ces rochers et ces retraites sombres
 Où la nuit va porter ses favorables ombres .

Demain les trois tyrans , aux premiers traits du jour ,
Partent avec la mort de ce fatal séjour :
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre,
Ne vous exposez point , demain vous ferez libre.

P O M P É E .

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

J U L I E .

Il le faut.

P O M P É E .

O Julie !

J U L I E .

Eh bien ?

P O M P É E .

Quoi ! le barbare

Vous enlève à mes bras ! ce monstre nous sépare !
Fulvie , écoutez-moi . . .

F U L V I E .

Calmez-vous.

P O M P É E .

Ah ! grands Dieux !

Eloignez-la de moi , sauvez-la de ces lieux.

J U L I E .

Que crains-tu , n'as-tu pas ce fer et ton courage ?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage ?
Eh ! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour ?
Frappe , &c.

P O M P É E .

Ah ! qu'un autre fang . . .

J U L I E .

Frappe , au nom de l'amour !

Frappe , au nom de l'hymen , au nom de la patrie !

P O M P É E .

Au nom de tous les trois , accordez-moi , Julie ,
Ce que j'ai demandé , ce que j'attends de vous ,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez , évoquez les manes de mon père :
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère ;

Il faut une main pure, ainsi que votre encens.

J U L I E.

Que serviront mes vœux et mes cris impuissans !
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre ?
Du fer des assassins il n'a pu se défendre ;
Le Phare est encor teint de son sang précieux.

F U L V I E.

Il n'était qu'homme alors ; il est auprès des dieux.
De Pharos et du Phare ils ont puni le crime :
Songez que César même est tombé sa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

J U L I E.

Puisse Octave à son tour subir la même mort !

P O M P É E.

Julie! . . . Il la mérite.

J U L I E.

Ah! s'il était possible! . . .

Mais si vous paraîsez, la vôtre est infallible.

F U L V I E à *Julie*.

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez ;
Bientôt les yeux jaloux feront défabufés.
On le croit un soldat qui dans ces temps des crimes
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

P O M P É E.

Levez au ciel les mains : la mienne se prépare
A vous tirer au moins de celles du barbare.

J U L I E.

Cruel ! pouvez-vous bien vous exposer sans moi ?

P O M P É E.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi :
Faites ce que je veux.

J U L I E.

A vous je m'abandonne :

Mais qu'allez-vous tenter ?

P O M P É E.

Ce que mon père ordonne.

J U L I E.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas !
 Mais foyez sûr au moins qu'on ne me verra pas ,
 Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre ,
 Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
 Les Romains apprendront que nous étions tous deux
 Dignes de vivre ensemble , ou de mourir pour eux.

(8) F U L V I E.
 Vengeons fur des méchans le monde qu'on opprime.

P O M P É E.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime ;
 C'est servir son pays ; j'y suis déterminé. . . .

(9) Peut-être il est encor des yeux trop vigilans
 Qui pour sa fureté sont ouverts en tout temps.
 Mes esclaves par-tout ont une libre entrée ;
 On ne craint rien de moi.

P O M P É E.

Sa perte est assurée ;
 Mon sang fera mêlé dans les flots de son sang.

(à *Aufide.*)

Quel mot a-t-on donné ?

A U F I D E.

Seigneur , de rang en rang
 La parole a couru : c'est *Pompée* et *Pharsale*.

P O M P É E.

Elle coûtera cher , elle sera fatale ;
 Et le nom de Pompée est un arrêt du sort
 Qui du fils de César a prononcé la mort.
 Mais je tremble pour vous , je tremble pour Julie ;
 Antoine vengera le frère d'Octavie.

(10) Cet acte cinquième commençait par la scène suivante , entre *Octave* et *Antoine* : on amenait ensuite successivement *Fulvie* avec *Julie* et *Pompée*.

O C T A V E.

Ainsi donc cette nuit l'implacable *Fulvie*
 Allait nous arracher l'empire avec la vie ?

A N T O I N E .

Du fer qu'elle portait légèrement blessé ,
 Je vois avec mépris son courroux insensé.
 Dans son emportement sa main mal assurée
 N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée.
 Son esprit, étonné de ce nouveau forfait ,
 Laisait son bras sans force et son crime imparfait.
 Aisément à mes yeux défarmée et saisie,
 Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

O C T A V E .

Il le faut avouer : de si grands attentats
 Sont dignes de nos jours et ne m'étonnent pas.

A N T O I N E .

Mais quel est le romain qui jusque dans nos tentes
 A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes ?

O C T A V E .

D'Icile à mes côtés on a percé le sein ,

 Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.
 Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
 Persecute mes nuits et grave dans mon cœur
 Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
 Je vois des morts, du sang, des tourmens qu'on apprête ;
 Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête.
 On m'abreuve du sang des Romains expirans :
 Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.
 Mon ame succombait d'épouvante frappée ,
 J'entendais une voix qui me criait : *Pompée !*
 Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil ;
 Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
 Je m'arme, je m'écrie ; on saisit le perfide ,
 On n'aperçoit en lui qu'un africain timide ,
 Un malheureux sans force, interdit, défarmé,
 De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
 Nous découvrirait assez qu'un si lâche coupable
 D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
 Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
 Et pour oser tromper il a trop de terreur.

L'indomptable Fulvie a-t-elle en sa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper ?

A N T O I N E.

L'assassin tel qu'il soit ne nous peut échapper.

O C T A V E.

Est-ce quelque proscriit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées ;
Et dans l'égarement se vengeant au hasard
Venait porter la mort aux lieux dont elle part ?

A N T O I N E.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire ;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

O C T A V E.

Mais il est à Fulvie.

A N T O I N E.

Une femme en fureur

Sans doute, a contre nous trouvé plus d'un vengeur ;
Elle a pu le choisir dans une foule obscure.
Cafca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons point à des destins tranquilles,
Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissans, aux conspirations ;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions ;
Il est semé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne font pas moins propices ;
Notre empire absolu n'est pas moins cimenté :
On ne peut le chérir, mais il est redouté.
La terreur est la base où le pouvoir se fonde ;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

O C T A V E.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux !
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi ! dans le même jour où Julie expirante
Par le fort est jetée en cette ile sanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit !

Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès se feront enhardies !
Julie aime Pompée, et par ce coup fanglant
Elle a voulu venger le sang de son amant.
Dans l'école du meurtre elle s'est introduite ;
Elle en a profité ; je vois qu'elle m'imité.

A N T O I N E.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

O C T A V E.

Je suis assez instruit, et trop pour mon repos !
Je me vois détesté : que favoir davantage ?
On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

(11) J U L I E.

Je ne m'en défends plus : oui, je suivais sa trace,
Oui, j'attachais mon sort à sa noble disgrâce.
J'ai préféré Pompée, abandonné des dieux,
A César fortuné, puissant, victorieux.
Que me reprochez-vous ? cent peuples en alarmes
Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes ;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi :
Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.
Oui, mon cœur est à lui ; laissez-lui son partage ;
Respectez ses malheurs, respectez son courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros si féconde
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
Voilà mon crime, Octave ; osez-vous m'en punir ?
Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir ?
Quand César a pleuré sur la cendre du père,
Portez-vous sur le fils une main fanguinaire ?
Il l'honora dans Rome, et surtout aux combats.

.
.

Fin des Variantes.

LES
SCYTHES,
TRAGÉDIE.

Représentée, pour la première fois, le 16
mars 1767.

EPITRE

E P I T R E

D E D I C A T O I R E.

IL y avait autrefois en Perse un bon vieillard qui cultivait son jardin , car il faut finir par là ; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs ; et paulùm silvæ super his erat ; et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis , mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase , couvertes de neiges éternelles ; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture , comme on faisait par passe-temps à Babylone , ville qui tire son nom de Babil ; mais il avait défriché des terres incultes , et triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous Artaxerxès , plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire ; et il fit une tragédie en vers persans , qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase ; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement , ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone , c'est-à-dire , une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui , et qui lui imputaient les plus grandes platitudes et les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse ; et il les laissait aboyer , et grifsonner , et calomnier ; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase , où il cultivait son jardin.

Mais , comme dit le poète persan Horace : *Principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avait à la

cour d'*Artaxerxès* un principal fatrape, et son nom était *Elochivis* (*), comme qui dirait habile, généreux et plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie. Non-seulement le grand fatrape *Elochivis* versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchises dont il avait joui du temps de *Cyrus*; et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation surtout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que *Nalrisp*, ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce fatrape avait l'ame aussi grande que *Giafar* le barmécide, et *Aboulcasem*; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par *Mir Kond*, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi, appelé l'*oreiller*, *Elochivis* en donnait souvent du sien; et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que dom *Calmet* évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques ce qui ne valait pas trois aspres, et Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand fatrape *Nalrisp* joignait aussi au goût le plus sûr, et à l'esprit le plus naturel, l'équité et la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis, et son commerce était enchanteur; de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient et

(*) L'auteur désignait par cette anagramme M. le duc de *Choiseuil*, et par *Nalrisp* M. le duc de *Praslin*.

aimaient ces deux fatrapes ; ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face ; *recalcitrabant undique tuti* : c'était la coutume autrefois , mais c'était une mauvaise coutume , qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres babyloniens daignassent lire sa tragédie persane , intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire , et même de l'intérêt ; et que pour peu qu'on corrigêât seulement trois cents vers à chaque acte , la pièce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon homme , qui leur était bien respectueusement dévoué , et qui avait le cœur bon , quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style , qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone , et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

P R E F A C E

DE L'ÉDITION DE PARIS.

ON fait que chez des nations polies et ingénieuses, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'épigrammes, d'odes, d'épigrammes ; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse par des nouveautés passagères des chefs-d'œuvre immortels dont il est raffiné.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de *Scudéri* et de *Bois-Robert*, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne sont que des fables infipides, sans mœurs et sans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux,

on traite des passions usées et des événemens communs. *Omnia jam vulgata*. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée , pour une mère dont on immole le fils , pour un héros aimable en danger , pour une grande passion malheureuse ; mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures , les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campistron* est triste ; le lecteur dit : Je connaissais tout cela , et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours , et que bientôt il fera impossible de trouver , un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie , le contraste des Mahométans et des Chrétiens , celui des Américains et des Espagnols , celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hafarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes et des anciens Persans , qui , peut-être , est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs , des laboureurs avec des princes , et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette

invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple, on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursofflée; car qui doit l'être? Le boursofflé, l'ampoulé ne convient pas même à *César*. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes; tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : *J'entends, c'est Arlequin sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si

l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposans.

La tragédie des Scythes est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène ? deux vieillards auprès de leurs cabanes , des bergers , des laboureurs. De qui parle-t-on ? d'une fille qui prend soin de la vieilleffe de son père , et qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle ? un pâtre , qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseyaient sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité !

Ceux qui se connaissent en déclamation et en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils , et l'autre pour son gendre , dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort ; un père affaibli par l'âge et par la crainte , qui chancelle , qui tombe sur un siège de mousse , qui se relève avec peine , qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes , qu'on vole au secours de son fils ; un ami éperdu qui partage ses douleurs et sa faiblesse , qui l'aide d'une main tremblante à se relever ; ce même père qui , dans ces momens de faiblesse et

d'angoisse, apprend que son fils est tué, et qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé : ce sont-là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont M. le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est-là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant mademoiselle *Clairon* jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée ? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile et sans vie ? qui aurait osé, comme M. le Kain, sortir les bras ensanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice qui représentait *Sémiramis* se traînait mourante sur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtresses appelèrent d'abord *des postures*, et ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C'est-là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. *Garrick*, qui a effrayé et attendri

parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe, qui, à l'exemple d'*Aristote*, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés, qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste* et de *Tanocrède*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon! teknon! Oikteiré ten tekousan.* Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas
pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut

effrayer la nature , mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil , et dans un vain jeu de théâtre , un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux , sans doute , savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes , avec des solécismes ou avec des vers froids et durs , pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil , l'action , le pittoresque , font un grand effet sans doute ; mais ne mettons jamais le bizarre et le gigantesque à la place de la nature , et le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur , car alors au lieu de tragédies , on aurait la *rareté* , la *curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple , mais très-difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre , parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs , presque tous les rôles étant principaux , il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a

plusieurs tragédies dans ce cas , telles que Brutus, Rome sauvée, la Mort de César, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre , faute d'avoir des écoles de déclamation , comme il y en eut chez les Grecs et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action , ils craignent de contribuer à former un grand tableau , ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose , de méconnaître le rythme et l'harmonie , a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur , n'osant donc pas donner les Scythes au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique , en observant toujours toutefois les bienséances , sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées , et surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des Scythes s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

P R E F A C E

Des Editeurs qui nous ont précédés immédiatement.

L'ÉDITION que nous donnons de la tragédie des Scythes est la plus ample et la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney et sur celui de M. le marquis de *Langallerie*. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société, pour exercer les talens de quelques personnes de mérite, qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui jusqu'à présent n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire, qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce; et la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans

peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux font dans le même cas ; enfin , de huit éditions qui ont paru , la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un temps, soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisième scène du premier acte :

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affeux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces États dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat, par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état

d'en juger ; mais furement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses , et du despotisme de leurs rois , avec les monarchies et les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris dans l'Orphelin de la Chine des vers de *Gengis-Kan* , que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On fait que ce fut bien pis à Mahomet , et ce qu'il fallut de peines, de temps et de soins pour rétablir sur la scène française cette tragédie unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Eglise ait eus jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler , c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots , surtout dans des pièces simples , lesquelles exigent un style naturel , et bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre *Racine* essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle Reine , et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Arzace , entrerons-nous ? . . . Et pourquoi donc partir ?

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
 Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?
 On fait qu'elle est charmante , et de si belles mains...
 Cet amour est ardent , il le faut confesser.
 Encore un coup , allons , il n'y faut plus penser.
 Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
 Si Titus est jaloux , Titus est amoureux.
 Adieu , ne quittez point ma princesse , ma reine.
 Eh quoi , Seigneur , vous n'êtes point parti ! (*)

Remettez-vous , Madame , et rentrez en vous-même ;
 Car enfin , ma Princesse , il faut nous séparer.
 Dites , parlez... Hélas ! que vous me déchirez !
 Pourquoi suis-je empereur ? pourquoi suis-je amoureux ?
 Allons , Rome en dira ce qu'elle voudra dire.
 Quoi ! Seigneur.... Je ne fais , Paulin , ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent , le plus exact , le plus harmonieux de nos poètes ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences , ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences , étaient liées à des beautés réelles , à des sentimens vrais et délicats , que ce grand

(*) C'est *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus* : *Visé* , qui était dans le parterre , cria : *Qu'il parle*.

homme

homme favait feul exprimer. Auffi , quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer Bérénice , elle a toujours été représentée avec de grands applaudiffemens ; elle a fait verfer des larmes ; mais la nature accorde prefque auffi rarement les talens néceffaires pour bien déclamer , qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les efprits juftes et défintéreffés les jugent dans le cabinet , mais les acteurs feuls les font réuffir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de Bérénice ; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un fujet dont aucun de fes rivaux , quel qu'il pût être , n'aurait pu tirer deux ou trois fcènes ; que dis-je ? une feule qui eût pu contenter la délicatelfe de la cour de *Louis XIV.*

Ce qui fait bien connaître le cœur humain , c'est que perfonne n'écrivit contre la Bérénice de *Corneille* qu'on jouait en même temps , et que cent critiques fe déchaînaient contre la Bérénice de *Racine*. Quelle en était la raifon ? c'est qu'on fentait dans le fond de fon cœur la fupériorité de ce ftyle naturel , auquel perfonne ne pouvait atteindre ; on fentait que rien n'est plus aifé que de coudre enfemble des fcènes ampoulées , et rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine, tant critiqué, tant poursuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le temps seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans de ce que peuvent la malignité et le préjugé. Adélaïde du Guesclin fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, et elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un temps, aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'est celui de la satire grossière qu'on méprise, même en s'en amusant quelques momens; c'est cette critique acharnée et mercenaire d'ignorans qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du salon, sans avoir su dessiner, qui s'élèvent contre la musique de *Rameau* sans savoir solfier : misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.

P E R S O N N A G E S.

HERMODAN, père d'*Indatire*, habitant d'un canton scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

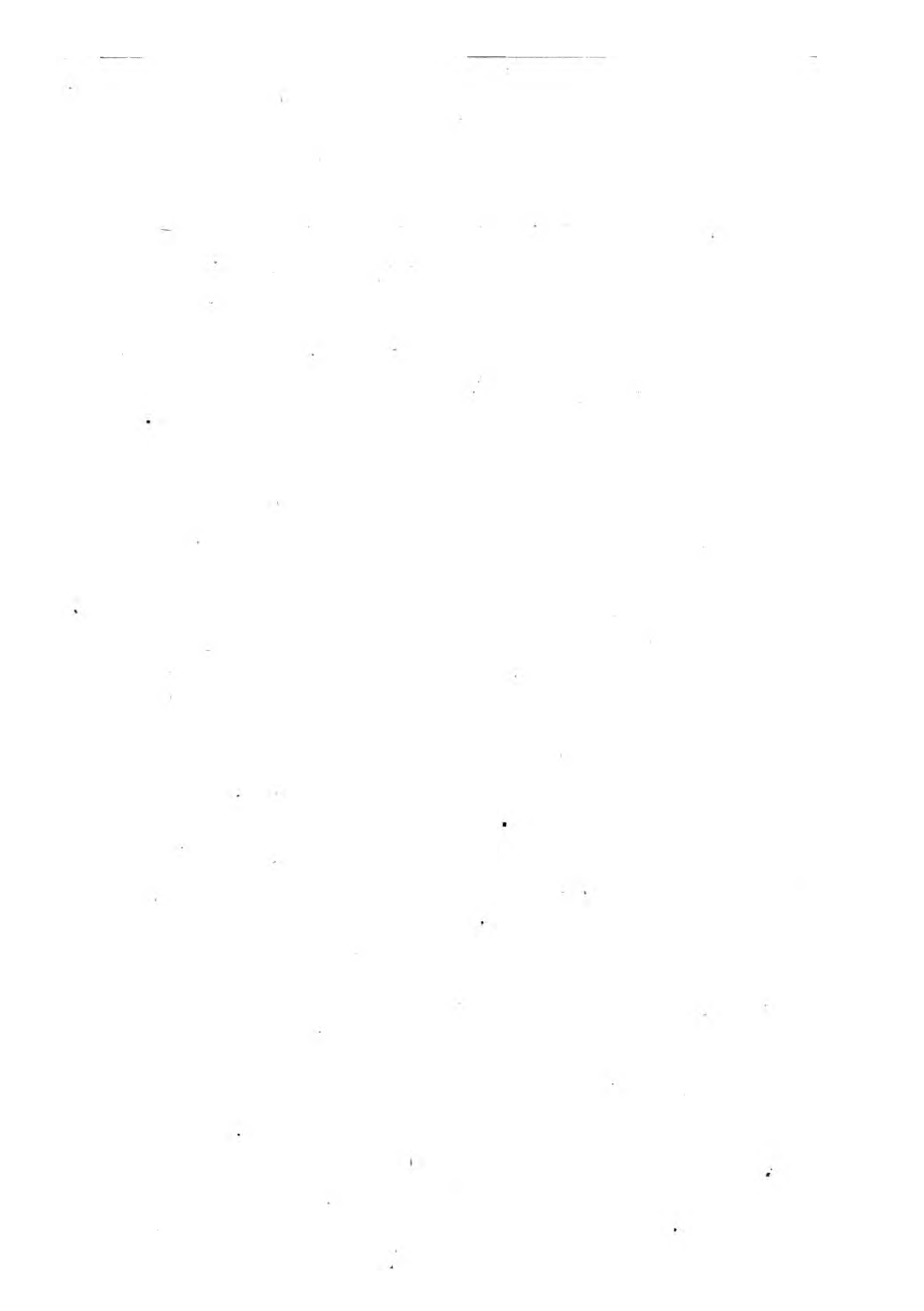
SOZAME, ancien général perfan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de *Sozame*.

SULMA, compagne d'*Obéide*.

HIRCAN, officier d'*Athamare*.

Scythes et Perfans.





.....non; demeurez, ne vous détournez pas .
De vos regards, du moins, honorez mon trépas .

Les Scythes acte 3. Scene 2.

J. M. Moreau le j^e unv.

1783

Simonet Sculp.

LES
SCYTHES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes et des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE et deux Scythes,
couverts de peaux de tigres ou de lions.

HERMODAN.

INDATIRE, mon fils, quelle est donc cette audace ?
Qui sont ces étrangers ? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asiles,
Avec rapidité se sont joints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers affauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,

Instruite à défier le péril et la mort.
 Elle marche aux Perfans, elle avance ; et d'abord,
 Sur un courfier superbe à nos yeux se présente
 Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante.
 L'or et les diamans brillent sur ses habits ;
 Son turban disparaît sous les feux des rubis ;
 Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
 Nous le saluons tous en lui faisant connaître
 Que ce titre de maître, aux Perfans si sacré,
 Dans l'antique Scythie est un titre ignoré :
Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux ? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous insulter ?
 Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
 Que des Etats perfans visitant la frontière,
 Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
 Pour ses antiques mœurs et pour sa liberté.
 Nous avons avec joie entendu ce langage.
 Mais j'observais pourtant je ne fais quel nuage,
 L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
 Et les sombres chagrins répandus sur son front.
 Nous offrons cependant à sa troupe brillante
 Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
 Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
 La nature indulgente a semé sous nos pas ;
 Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
 Ornaments des guerriers, et nos seules parures.
 Ils présentent alors à nos regards surpris
 Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure et sans prix,
 Instrumens de mollesse, où sous l'or et la soie
 Des inutiles arts tout l'effort se déploie.

Nous avons rejeté ces présens corrupteurs ,
 Trop étrangers pour nous , trop peu faits pour nos mœurs ,
 Superbes ennemis de la simple nature :
 L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure ;
 Et recevant enfin des dons moins dangereux ,
 Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
 Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines ,
 Sur nos lacs , en nos bois , au bord de nos fontaines ,
 Les habitans des airs , de la terre et des eaux.
 Contens de notre accueil , ils nous traitent d'égaux ;
 Enfin , nous nous jurons une amitié sincère.
 Ce jour , n'en doutez point , nous est un jour prospère.
 Ils pourront voir nos jeux et nos solennités ,
 Les charmes d'Obéide et mes félicités.

H E R M O D A N.

Ainsi donc , mon cher fils , jusqu'en notre contrée
 La Perse est triomphante ; Obéide adorée ,
 Par un charme invincible , a subjugué tes sens !
 Cet objet , tu le fais , naquit chez les Persans.

I N D A T I R E.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

H E R M O D A N.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître ;
 Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
 La liberté , la paix que nous donnent les dieux ,
 Malgré notre amitié , j'ignore quel orage
 Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
 Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
 Que d'une cour ingrate il était exilé.
 Il est persécuté : la vertu malheureuse
 Devient plus respectable , et m'est plus précieuse.

Je vois avec plaisir que du sein des honneurs
 Il s'est soumis sans peine à nos lois , à nos mœurs ,
 Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure
 Peut rarement changer le pli de la nature.

I N D A T I R E .

Son adorable fille est encore au-dessus.
 De son sexe et du nôtre elle unit les vertus ;
 Courageuse et modeste , elle est belle et l'ignore ;
 Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.
 Son ame est noble au moins ; car elle est sans orgueil ,
 Simple dans ses discours , affable en son accueil.
 Sans avilissement à tout elle s'abaisse ,
 D'un père infortuné soulage la vicilleffe,
 Le console , le sert , et craint d'apercevoir
 Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
 On la voit supporter la fatigue obstinée ,
 Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.
 Elle brille surtout dans nos champêtres jeux ,
 Nobles amusemens d'un peuple belliqueux.
 Elle est de nos beautés l'amour et le modèle ;
 Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

H E R M O D A N .

Oui , je la crois , mon fils , digne de tant d'amour.
 Mais d'où vient que son père admis dans ce séjour ,
 Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes ,
 Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites ,
 Notre ami , notre frère en nos cœurs adopté ,
 Jamais de son destin n'a rien manifesté ?
 Sur son rang , sur les siens , pourquoi se taire encore ?
 Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
 Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
 Au sang d'un étranger qui craint d'être connu ?

I N D A T I R E.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide ;
Il m'aime , il est enfin le père d'Obéide.

H E R M O D A N.

Que je lui parle au moins.

S C E N E I I.

HERMODAN , INDATIRE , SOZAME.

INDATIRE, *allant à Sozame.*

O vieillard généreux !

O cher concitoyen de nos pères heureux !
Les Persans en ce jour, venus dans la Scythie ,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.
J'en atteste les miens et le jour qui m'éclaire ;
Mon cœur se donne à toi comme il est à mon père ;
Je te sers comme lui. Quoi, tu verses des pleurs !

S O Z A M E.

J'en verse de tendresse ; et si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance , où mon bonheur se fonde ,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde ,
La cicatrice en reste ; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

I N D A T I R E.

J'ignore tes chagrins ; ta vertu m'est connue ;
Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue

234 L E S S C Y T H E S .

Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

H E R M O D A N .

A la tendre amitié tu peux tout découvrir ;
Tu le dois.

S O Z A M E .

O mon fils ! ô mon cher Indatire !

Ma fille est , je le fais , soumise à mon empire ;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen , je l'ai déjà pressé ;
Je ne la gêne point sous la loi paternelle ;
Son choix ou son refus , tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui , pour former ce lien ,
Traite son digne sang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta sage contrée
Préside à l'union que j'ai tant désirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer :
Va , ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va , cher et noble espoir de ma triste famille ,
Mon fils , obtiens ses vœux ; je te réponds des miens.

I N D A T I R E .

J'embrasse tes genoux , et je revole aux siens.

S C E N E I I I .

H E R M O D A N , S O Z A M E .

S O Z A M E .

AM I , reposons-nous sur ce siège sauvage ,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse et le feuillage ;
La nature nous l'offre ; et je hais dès long-temps
Ceux que l'art a tissés dans les palais des grands.

H E R M O D A N.

Tu fus donc grand en Perse?

S O Z A M E.

Il est vrai.

H E R M O D A N.

Ton silence

M'a privé trop long-temps de cette confidence.
 Je ne hais point les grands ; j'en ai vu quelquefois
 Qu'un désir curieux attira dans nos bois :
 J'aimai de ces persans les mœurs nobles et fières.
 Je fais que les humains sont nés égaux et frères ;
 Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
 Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter ;
 Et la simplicité de notre république
 N'est point une leçon pour l'Etat monarchique.
 Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?
 Crois-moi, tu t'abusais.

S O Z A M E.

Si je t'ai tant caché

Mes honneurs , mes chagrins, ma chute, ma misère ,
 La source de mes maux , pardonne au cœur d'un père.
 J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
 Et j'ai craint que le crime , et la honte d'autrui ,
 Ne rejaillit sur elle et ne flétrît sa gloire.
 Apprends d'elle et de moi la malheureuse histoire.

H E R M O D A N. (*ils s'assoyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, et parle.

S O Z A M E.

Apprends que sous Cyrus
 Je portais la terreur aux peuples éperdus.

236 L E S S C Y T H E S .

Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjuguait l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

H E R M O D A N .

Il est bien malheureux ;

Il fut libre.

S O Z A M E .

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir...
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses
M'orna de dignités, me combla de richesses ;
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis, de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher ; en maître despotique,
Ce soutien de mon âge, et mon espoir unique.
Athamare est son nom ; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

H E R M O D A N.

As-tu par son trépas repouffé cet outrage ?

S O Z A M E.

J'ofai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en fes emportemens.
De fa mère en ce temps les dieux l'avaient privée ;
Par moi feul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtifans de l'infame Smerdis ,
Monftres par ma retraite à parler enhardis ,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires ,
L'art de calomnier en paraiffant fincères ;
Ils feignaient de me plaindre en ofant m'accufer ,
Et me cachaient la main qui favait m'écraser.
C'est un crime en Médie , ainfi qu'à Babylone ,
D'ofier parler en homme à l'héritier du trône. . . .

H E R M O D A N.

O de la fervitude effets aviliffans !

Quoi ! la plainte eft un crime à la cour des Perfans !

S O Z A M E.

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire ,
S'il eft perfécuté, doit fouffrir et fe taire.

H E R M O D A N.

Comment recherches-tu cette baffe grandeur ?

S O Z A M E. (*les deux vieillards fe lèvent.*)

Ce fouvenir honteux foulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie ,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune et la vie ,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réuffit.
Smerdis profcrit ma tête; on partage, on ravit
Mes emplois et mes biens, le prix de mon fervice.
Ma fille en fait fans peine un noble facrifice ,

Ne voit plus que son père; et subissant son sort
 Accompagne ma fuite et s'expose à la mort.
 Nous partons, nous marchons de montagne en abyme;
 Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
 Bientôt dans vos forêts grâce au ciel parvenu,
 J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
 J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
 Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
 Dans les camps, dans les cours, à la fuite des rois,
 Loin des feuls citoyens gouvernés par les lois.
 Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,
 Du faste des grandeurs autrefois entourée,
 Dans le secret du cœur pourrait entretenir
 De ses honneurs passés l'importun souvenir.
 J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,
 Combattent faiblement l'illusion fatale
 Dont le charme trompeur a fasciné toujours
 Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
 Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
 A rouvert un moment la source de mes larmes.

H E R M O D A N.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
 Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter:
 Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
 D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
 La franchise qui règne en notre heureux séjour,
 Fait mépriser les fers et l'orgueil de ta cour.

S O Z A M E.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
 Haïssait comme moi cette cour si perfide.
 Pourra-t-elle en effet penser, dans ses beaux ans,
 Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps?

Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présens, et mes douleurs passées;
Cache-les à ton fils; et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

H E R M O D A N.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, et surtout à mon fils;
Il s'en alarmerait.

S C E N E I V.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

I N D A T I R E.

OBÉIDE se donne,
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y soufcrit.

S O Z A M E.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

S C E N E V.

SOZAME , HERMODAN , INDATIRE , un Scythe.

L E S C Y T H E.

RESPECTABLES vieillards , sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

H E R M O D A N à Sozame.

O Ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

I N D A T I R E.

Lui , poursuivre Sozame ! il cesserait de vivre.

L E S C Y T H E.

Ce généreux persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent et guerrier ;
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde ,
Un illustre exilé , qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu qui , loin de ces naufrages ,
Rassasiés de trouble , et fatigués d'orages ,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier , mais sensible , mais tendre ;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN.

H E R M O D A N à *Sozame*.

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présens.
 Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
 Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.
 Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire ;
 Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
 Demande ici ton sang à sa rage échappé.
 D'un prince quelquefois le malheureux ministre
 Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

S O Z A M E.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
 Je suis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

I N D A T I R E à *Sozame*.

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
 Pût manquer seulement de respect à mon père.

L E S C Y T H E.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
 Si c'est un exilé, nous le protégerons.

I N D A T I R E.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
 Que nous fait d'un persan la joie ou la tristesse ?
 Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?
 Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
 Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
 Préparer cet autel redouté des parjures,
 Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(à *Sozame*.)

Viens présenter la main qui combattra pour toi,
 Cette main trop heureuse, à ta fille promise,
 Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
 D'enfvelir mes jours en ce désert sauvage.
 On ne me verra point, lassé d'un long effort,
 D'un père inébranlable attendre ici la mort,
 Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
 Essayer d'adoucir la loi qui le condamne ;
 Pour aller recueillir des débris dispersés
 Que tant d'avidés mains ont en foule amassés.
 Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
 Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée ;
 Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,
 Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
 J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
 Pour démentir jamais tant de persévérance.
 Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,
 Un esprit et des mœurs que je n'espérais pas.
 Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
 D'esclaves couronnés à toute heure entourée ;
 Tous ces grands de la Perse, à ma porte rampans,
 Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.

D'un peuple industrieux les talens mercenaires
 De mon goût dédaigneux ne font plus tributaires.
 J'ai pris un nouvel être ; et s'il m'en a coûté
 Pour subir le travail avec la pauvreté ,
 La gloire de me vaincre et d'imiter mon père ,
 En m'en donnant la force , est mon noble salaire.

S U L M A.

Votre rare vertu passe votre malheur :
 Dans votre abaissement je vois votre grandeur ;
 Je vous admire en tout ; mais le cœur est-il maître
 De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
 La nature a ses droits ; ses bienfaisantes mains
 Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
 On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;
 Mais quand on l'a perdue , alors elle est bien chère.

O B É I D E.

Le ciel m'en donne une autre , et je la dois chérir ,
 La supporter du moins , y languir , y mourir ;
 Telle est ma destinée. . . Hélas ! tu l'as suivie !
 Tu quittas tout pour moi , tu consoles ma vie ;
 Mais je serais barbare en t'osant proposer
 De porter ce fardeau qui commence à peser.
 Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée
 Tu trouveras peut-être une ame assez bien née ,
 Compatissante assez pour acquitter vers toi
 Ce que le sort m'enlève , et ce que je te doi.
 D'une pitié bien juste elle sera frappée ,
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
 Pars , ma chère Sulma ; revois , si tu le veux ,
 La superbe Ecbatane et ses peuples heureux :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.

S U L M A.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule; et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais, je vous l'avoûrai, ce n'est pas sans horreur
• Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

O B É I D E.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare;
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux:
Tout m'est indifférent.

S U L M A.

Ah! contrainte inutile!

Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

O B É I D E.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,
Ce cœur doit s'en punir: il se doit imposer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ose briser.

S U L M A.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

O B É I D E.

Je ne m'en ferai plus. Dieux ! je vous le promets.
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

S U L M A.

Qui, vous ?

O B É I D E.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire, et je fais trop l'entendre. (a)
Le fils de son ami doit être préféré.

S U L M A.

Votre choix est donc fait ?

O B É I D E.

Tu vois l'autel sacré (*)

Que préparent déjà mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

S U L M A.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir ?

S C E N E I I.

O B É I D E , S U L M A , I N D A T I R E .

I N D A T I R E .

CET autel me rappelle en ces forêts si chères ;
Tu conduis tous mes pas ; je devance nos pères.
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :

(*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, et attachent des festons aux arbres qui l'entourent.

L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
 Forme entre deux amans de sa main libre et pure.
 Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
 Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
 De cent bizarres lois la contrainte importune,
 Soumettent tristement l'amour à la fortune ;
 Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi ;
 D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
 On fait sa destinée. Une fille guerrière
 De son guerrier chéri court la noble carrière,
 Se plaît à partager ses travaux et son sort,
 L'accompagne aux combats, et fait venger sa mort.
 Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?
 La sincère Obéide aime-t-elle Indatire ?

O B É I D E.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
 Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;
 Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père ;
 Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

I N D A T I R E.

Non, tu sembles parler un langage étranger ;
 Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
 Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique ?
 Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
 Dans cette ville immense a pu te mettre au jour ?
 Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
 Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage,
 Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
 Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
 Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur ?

O B É I D E.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

I N D A T I R E.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les sermens
Dont nos cœurs et nos dieux font les sacrés garans ?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville ;
Il n'a pour ornement que des tiffus de fleurs,
Préfens de la nature, images de nos cœurs.

O B É I D E.

Va, je crois que des cieux le grand et juste maître
Préfère ce saint culte, et cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y font bien mal servis. (1)

I N D A T I R E.

Sais-tu que ces Perfans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos rians bocages ?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

O B É I D E.

Les Perfans! . . . que dis-tu? . . . les Perfans!

I N D A T I R E.

Tu frémis.

Quelle pâleur, ô Ciel! sur ton front répandue!
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

O B É I D E.

Ah, ma chère Sulma!

S U L M A.

Votre père et le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

I N D A T I R E.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

O B É I D E à *Sulma*.

Allons. . . je l'ai voulu.

S C E N E I I I.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME,
HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, et
des Scythes sans armes font un demi-cercle autour de
l'autel.*)

H E R M O D A N.

VOICI l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes fermens, où jurèrent nos pères.
(à *Obéide*.)

Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères :
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

S O Z A M E à *Obéide*.

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéide et Indatire mettent la main sur l'autel.*)

I N D A T I R E.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant ;

Et toujours plus épris , et toujours plus fidelle,
De vivre , de combattre et de mourir pour elle.

O B É I D E .

Je me soumets , grands Dieux , à vos augustes lois ;
Je jure d'être à lui . . . Ciel ! qu'est-ce que je vois ?

(ici Athamare et des Persans paraissent .)

S U L M A .

Ah ! Madame .

O B É I D E .

Je meurs , qu'on m'emporte .

I N D A T I R E .

Ah ! Sozame ,

Quelle terreur subite a donc frappé son ame ?

Compagnes d'Obéide , allons à son secours .

(les femmes scythes sortent avec Indatire .)

S C E N E I V .

SOZAME , HERMODAN , ATHAMARE ,
HIRCAN , Scythes .

A T H A M A R E .

SCYTHES , demeurez tous . . .

S O Z A M E .

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange et le plus effroyable .

A T H A M A R E .

Me reconnais-tu bien ?

S O Z A M E .

Quel fort impitoyable

T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix ?
 Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
 Ton indigne monarque avait proscrit ma tête ;
 Viens-tu la demander ? malheureux ! elle est prête ;
 Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
 Chez un peuple équitable et redouté des rois.
 Je demeure étonné de l'audace inouïe
 Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

A T H A M A R E.

Peuple juste , écoutez ; je m'en remets à vous :
 Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

H E R M O D A N.

Toi , neveu de Cyrus ! et tu viens chez les Scythes !

A T H A M A R E.

L'équité m'y conduit. . . Vainement tu t'irrites ,
 Infortuné Sozame , à l'aspect imprévu
 Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
 Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse
 Offensa ton honneur , accabla ta vieilleffe ;
 Un roi t'a dépouillé de tes biens , de ton rang ;
 Un jugement inique a poursuivi ton sang.
 Scythes , ce roi n'est plus ; et la première idée
 Dont après son trépas mon ame est possédée,
 Est de rendre justice à cet infortuné.
 Oui , Sozame , à tes pieds les dieux m'ont amené ,
 Pour expier ma faute , hélas ! trop pardonnable ;
 La fuite en fut terrible , inhumaine , exécration ;
 Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer :
 Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
 Je partage avec toi mes trésors , ma puissance ;
 Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;

C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;
 Tout le reste a subi les lois de Darius.
 Mais je suis assez grand , si ton cœur me pardonne :
 Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
 Nul monarque ayant moi sur le trône affermi
 N'a quitté ses Etats pour chercher un ami ;
 Je donne cet exemple , et ton maître te prie ;
 Entends sa voix , entends la voix de ta patrie ;
 Cède aux vœux de ton roi , qui vient te rappeler ,
 Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

H E R M O D A N.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

S O Z A M E.

Tu ne me féduis point , généreux Athamare.
 Si le repentir seul avait pu t'amener ,
 Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
 Tu fais quel est mon cœur , il n'est point inflexible ;
 Mais je lis dans le tien ; je le connais sensible.
 Je vois trop les chagrins dont il est défolé ;
 Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
 Il n'est plus temps ; adieu. Les champs de la Scythie
 Me verront achever ma languissante vie.
 Instruit bien chèrement , trop fier et trop blessé
 Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé ,
 Je mourrai libre ici. . . Je me tais ; rends-moi grâce
 De ne pas révéler ta dangereuse audace.
 Ami , courons chercher et ma fille et ton fils.

H E R M O D A N.

Viens , redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

S C E N E V.

A T H A M A R E , H I R C A N .

A T H A M A R E .

JE demeure immobile. O Ciel ! ô destinée !
 O passion fatale à me perdre obstinée !
 Il n'est plus temps, dit-il : il a pu sans pitié
 Voir son roi repentant , son maître humilié.
 Ami , quand nous percions cette horde assemblée ,
 J'ai vu près de l'autel une femme voilée ,
 Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
 Quel est donc cet autel de guirlandes paré ?
 Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
 Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée ?
 Ciel ! quel temps je prenais ! à cet aspect d'horreur
 Mes remords douloureux se changent en fureur.
 Grands Dieux , s'il était vrai !

H I R C A N .

Dans les lieux où vous êtes ,
 Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrettes :
 Respectez , croyez-moi , les modestes foyers
 D'agrestes habitans , mais de vaillans guerriers ,
 Qui , sans ambition , comme sans avarice ,
 Observateurs zélés de l'exacte justice ,
 Ont mis leur seule gloire en leur égalité ,
 De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
 N'allez point alarmer leur noble indépendance ;
 Ils savent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
 Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

A T H A M A R E.

Tu t'abuses, ami ; je les connais assez ;
 J'en ai vu dans nos camps , j'en ai vu dans nos villes ,
 De ces scythes altiers , à nos ordres dociles ,
 Qui briguaient , en vantant leurs stériles climats ,
 L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

H I R C A N.

Mais , souverains chez eux.

A T H A M A R E.

Ah ! c'est trop contredire

Le dépit qui me ronge , et l'amour qui m'inspire :
 Ma passion m'emporte et ne raisonne pas.
 Si j'eusse été prudent , serais-je en leurs Etats ?
 Au bout de l'univers Obéide m'entraîne ;
 Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne ,
 Pour l'enchaîner moi-même au fort qui me poursuit ,
 Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit ,
 Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
 Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;
 Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur ,
 Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

H I R C A N.

Mais si vous écoutiez.

A T H A M A R E.

Non je n'écoute qu'elle.

H I R C A N.

Attendez.

A T H A M A R E.

Que j'attende ! et que de la cruelle ,
 Quelque rival indigne , à mes yeux possesseur ,
 Insulte mon amour , outrage mon honneur !

Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître!
 Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
 Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
 Entre un scythe et son maître a-t-elle à balancer?
 Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse
 Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

H I R C A N.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté?

A T H A M A R E.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
 Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père,
 S'il méprise mes pleurs . . . qu'il craigne ma colère.
 Je fais qu'un prince est homme, et qu'il peut s'égarer;
 Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
 Reconnaissant sa faute et s'oubliant soi-même,
 Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême;
 Quand il répare tout, il faut se souvenir
 Que s'il demande grâce, il la doit obtenir.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

QUOI! c'était Obéide! Ah! j'ai tout pressenti;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti:
C'était elle, grands Dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, Seigneur;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un scythe me l'a dit, un scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?

De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire ?
Son époux, me dis-tu ?

H I R C A N.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'espérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Afile malheureux dont son père a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

A T H A M A R E.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite ;
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel est tombée éperdue ?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Perfans le fastueux orgueil.
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes ;
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,

Sa

Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
 Cette foule de maux qui font tous mon ouvrage.
 Elle aura rassemblé ces objets de terreur ;
 Elle imite son père, et je lui fais horreur.

H I R C A N.

Un tel faïffement, ce trouble involontaire,
 Pourraient-ils annoncer la haine et la colère ?
 Les soupirs, croyez-moi, font la voix des douleurs ;
 Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

A T H A M A R E.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise
 D'une ombre de pitié s'était au moins éprise,
 Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
 Un tumulte secret faiblement élevé ! . . .
 Si l'on me pardonnait ! tu me flattes peut-être.
 Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
 Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel sera mon sort ?
 Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !
 Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
 Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie ?

H I R C A N.

Elle l'aime, sans doute.

A T H A M A R E.

Ah ! pour me secourir
 C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
 Elle aime sa patrie . . . elle épouse Indatire ! . . .
 Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire,
 Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
 C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

H I R C A N.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
 Là votre voix décide, elle absout ou condamne.

Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

A T H A M A R E.

Eh bien, j'y périrai.

H I R C A N.

Quelle fatale ivresse!

Age des passions! trop aveugle jeunesse!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés!

A T H A M A R E.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?
(*Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe
de guerriers.*)

Que veut le fer en main cette troupe rustique?

H I R C A N.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les apprête;
Indatire y préside; il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclu de ces solennités;
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Perfans condamner la licence.

A T H A M A R E.

Grands Dieux! vous me voulez conduire en sa présence.
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

H I R C A N.

Oui, Seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est elle; je la vois. Tâche de défarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer. . . .
Des chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquille et satisfaite.
Et moi. . . .

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NON, demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards du moins honorez mon trépas:
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse;
C'en est trop. . . . Laisse-moi, fatal persécuteur;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un seul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare?
Dans l'état où je suis, que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés:
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.

Frappe, mais entends-moi. Tu fais déjà peut-être
 Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître ;
 Que Smerdis et ma femme , en un même tombeau ,
 De mon fatal hymen ont éteint le flambeau ;
 Qu'Ecbatane est à moi . . . Non, pardonne, Obéide ;
 Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perfide,
 Et la superbe Egypte , et les bords indiens,
 Seraient à tes genoux , s'ils pouvaient être aux miens.
 Mais mon trône et ma vie, et toute la nature,
 Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
 Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,
 Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté :
 Que la pitié du moins le défarme et le touche.
 Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
 O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
 Image de nos dieux , ne fais-tu que punir ?
 Ils savent pardonner (2). Va , ta bonté doit plaindre
 Ton criminel amant , que tu vois sans le craindre.

O B É I D E.

Que m'as-tu dit , cruel ? et pourquoi de si loin
 Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
 Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
 Et chercher un pardon . . . qui serait inutile ?
 Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
 Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois.
 Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
 Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
 Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
 Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
 Sous la loi de l'hymen Obéide respire ,
 Prends pitié de mon sort . . . et respecte Indatire.

A T H A M A R E.

Un scythe ! un vil mortel !

O B É I D E.

Pourquoi méprifes-tu

Un homme, un citoyen . . . qui te passe en vertu ?

A T H A M A R E.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.

Tu m'aurais des vertus aplani la carrière ;

Ton amant deviendrait le premier des humains.

Mon sort dépend de toi ; mon ame est dans tes mains ;

Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable ;

L'amour au monde entier la rendrait respectable.

O B É I D E.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens ,
Athamare !

A T H A M A R E.

Obéide ! il en est encor temps.

De moi, de mes Etats, auguste souveraine,

Viens embellir cette ame esclave de la tienne,

Viens régner.

O B É I D E.

Puiffes-tu loin de mes tristes yeux

Voir ton règne honoré de la faveur des dieux !

A T H A M A R E.

Je n'en veux point sans toi.

O B É I D E.

Ne vois plus que ta gloire.

A T H A M A R E.

Elle était de t'aimer.

O B É I D E.

Périffe la mémoire

De mes malheurs passés, de tes cruels amours !

A T H A M A R E.

Obéide à la haine a consacré ses jours !

O B É I D E.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause ;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

A T H A M A R E.

Je t'en viens arracher.

O B É I D E.

Rien ne rompra mes fers ;

Je me les fuis donnés.

A T H A M A R E.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un scythe s'honore.

O B É I D E.

J'ai fait ferment au ciel.

A T H A M A R E.

Il ne le reçoit pas ;

C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

O B É I D E.

Ah! . . . c'est pour mon malheur. . . .

A T H A M A R E.

Obtiendrais-tu d'un père

Qu'il laisât libre au moins une fille si chère ;
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui. . . .

O B É I D E.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère :

Il est fait ; mon honneur ne peut le démentir ,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

A T H A M A R E .

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

O B É I D E .

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir ,
De m'aimer , d'attendrir un cœur au désespoir.
Destrueteur malheureux d'une triste famille ,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient ; sors.

A T H A M A R E .

Je ne puis.

O B É I D E .

Sors ; ne l'irrite pas.

A T H A M A R E .

Non , tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

O B É I D E .

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste ,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

A T H A M A R E .

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis. . . Dieux puissans qui voyez mon offense ,
Secondez mon amour et guidez ma vengeance.

SCÈNE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

EH quoi! notre ennemi nous poursuivra toujours!
 Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
 Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
 Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père.... il vous respecte.... il ne me verra plus,
 Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le fais.

SOZAME.

Ton suffrage,
 Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins.... j'ai cru que sans fierté
 Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose
 Par un de ces Perfans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
 De briser tes liens, de le fuivre avec toi,

D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

O B É I D E.

Comment recevez-vous cette offre ?

S O Z A M E.

Avec horreur.

Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains et simples sans bassesse ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité ;
Et surtout, de leurs lois vengeurs impitoyables ,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

O B É I D E.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader ;
Pour la première fois, pourquoi m'intimider ?
Vous savez si du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices ;
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir ainsi que ma misère.
Allez vous n'avez point de reproche à me faire.

S O Z A M E.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur ;
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

O B É I D E .

C'est ce que je prétends , Seigneur ; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux !

S O Z A M E .

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête ,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

S C E N E I V .

O B É I D E , S U L M A .

S U L M A .

QUELLE fête cruelle ! ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour ?

O B É I D E .

Ah Dieux !

S U L M A .

Votre pays , la cour qui vous vit naître ,
Un prince généreux qui vous plaifait peut-être ,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié ?

O B É I D E .

Mon destin l'a voulu . . . j'ai tout sacrifié.

S U L M A .

Haïriez-vous toujours la cour et la patrie ?

O B É I D E .

Malheureuse ! . . . jamais je ne l'ai tant chérie.

S U L M A .

Ouvrez-moi votre cœur ; je le mérite.

O B É I D E.

Hélas!

Tu n'y découvriras que d'horribles combats ;
 Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
 Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
 Il en est de plus grands dont le poison cruel,
 Préparé par nos mains , porte un coup plus mortel.
 Mais lorsque dans l'exil , à mon âge , on rassemble ,
 Après un sort si beau , tant de malheurs ensemble ,
 Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir ,
 Un cœur , un faible cœur les peut-il soutenir ?

S U L M A.

Ecbatane.... un grand prince....

O B É I D E.

Ah! fatal Athamare!

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?
 Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
 Ce trait long-temps caché qui me faisait mourir ?
 Pourquoi , renouvelant ma honte et ton injure ,
 De tes funestes mains déchirer ma blessure ?

S U L M A.

Madame, c'en est trop, c'est trop vous immoler
 A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
 A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
 Dont un père exilé chargea votre misère.
 Hélas! contre les rois son trop juste courroux
 Ne fera donc jamais retombé que sur vous !
 Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime ?
 Soyez sa protectrice , et non pas sa victime.
 Athamare est vaillant ; et de braves soldats
 Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.

Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître ?

O B É I D E.

Non.

S U L M A.

C'est en ses Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien ?
M'en croirez-vous ? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour ;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

O B É I D E.

Non, ce parti serait injuste et dangereux ;
Il coûterait du sang ; le succès est douteux ;
Mon père expirerait de douleur et de rage...
Enfin l'hymen est fait... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

S U L M A.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois ;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu méprisable...
Que vous restera-t-il ? hélas !

ACTE TROISIEME. 269

O B É I D E.

Le désespoir.

S U L M A.

Dans cet état affreux que faire?

O B É I D E.

Mon devoir.

L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A T H A M A R E , H I R C A N.

A T H A M A R E.

PENSES-TU qu'Indatire osera me parler?

H I R C A N.

Il l'osera, Seigneur.

A T H A M A R E.

Qu'il vienne . . . il doit trembler.

H I R C A N.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte.
 Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte
 Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
 Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
 Et d'un trône si saint le droit inviolable,
 Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
 Qu'on verrait, si le fort l'envoyait parmi nous,
 A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux;
 Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
 Braver impunément un prince et sa puissance?

A T H A M A R E.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
 Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
 Ma honte est de la perdre; et ma gloire éternelle
 Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
 Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
 Ait senti comme moi le prix de sa beauté?

ACTE QUATRIÈME. 271

Un scythe aveuglement fuit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
L'amour, la jalousie et ses emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

H I R C A N.

L'univers vous dément; le ciel fait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses dessins,
Le fond de l'homme reste, il est par-tout le même :
Persan, scythe, indien, tout défend ce qu'il aime.

A T H A M A R E.

Je le défendrai donc, je saurai le garder.

H I R C A N.

Vous hafardez beaucoup.

A T H A M A R E.

Et que puis-je hafarder ?

Ma vie ? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache :
Mon nom ? quoi qu'il arrive, il restera sans tache :
Mes amis ? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrete
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

H I R C A N.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

A T H A M A R E.

Ils vaincraient avec moi. . . . Qui tourne ici ses pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde se retire,
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès ;
Mais qu'on soit prêt à tout.

S C E N E I I.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HABITANT des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton fort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche et plus grand, et plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

INDAIRE.

Qui borne les désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés ;
Mais la gloire , Indaire ?

INDAIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes ;
On ne la trouve point dans le fond des déserts ;
Tu l'obtiens près de moi , tu l'as si tu me fers ;
Elle est sous mes drapeaux ; viens avec moi t'y rendre.

INDAIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre ?

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux ,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux ,
Vaut mieux que de ramper dans une république ,
Ingrate en tous les temps , et souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai parmi mes guerriers des scythes comme toi.

INDAIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes scythes ,
Voisins de ton pays sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter ,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompt leur justice ;
Ils n'ont su que servir ; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit , l'art affreux de la guerre :
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.

Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
 Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers ;
 Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie :
 Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
 Nous ferons, si tu veux, tes dignes alliés ;
 Mais on n'a point d'amis, alors qu'ils sont payés.
 Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
 Egal à toi, sans doute, et non moins respectable.

A T H A M A R E.

Elève ta patrie, et cherche à la vanter ;
 C'est le recours du faible, on peut le supporter.
 Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,
 Ne daigne pas ici lutter contre la tienne. . . .
 Te crois-tu juste au moins ?

I N D A T I R E.

Oui, je puis m'en flatter.

A T H A M A R E.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

I N D A T I R E.

A toi ?

A T H A M A R E.

Rends à son maître une de ses fujettes,
 Qu'un indigne destin traîne dans ces retraites,
 Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
 Et que sans injustice on ne peut m'enlever.
 Rends sur l'heure Obéide.

I N D A T I R E.

A ta superbe audace,
 A tes discours altiers, à cet air de menace,

Je veux bien opposer la modération,
 Que l'univers estime en notre nation.
 Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
 Elle était ta fujette? oses-tu bien prétendre
 Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
 Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats?
 Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave?
 La nature qui parle, et que ta fierté brave,
 Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
 Comme les vils troupeaux mugiffans sous nos mains?
 Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
 Qu'il rampe, j'y consens: il est libre en Scythie.
 Au moment qu'Obéide honora de ses pas
 Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
 La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
 L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
 Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
 Ces biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
 De la belle Obéide ont été le partage.

A T H A M A R E.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
 A l'univers entier oserait disputer,
 Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
 Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
 Et dont avec fureur mon ame est possédée;
 Son amour; c'est le bien qui doit m'appartenir;
 A moi seul était dû l'honneur de la servir.
 Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
 Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire,
 Avant que les destins eussent pu t'accorder
 L'heureuse liberté d'oser la regarder.

Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

I N D A T I R E.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
 Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
 Sa libre volonté m'a choisi pour époux ;
 Ma probité lui plut ; elle l'a préférée
 Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée ;
 Et tu viens de la tienne ici redemander
 Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !
 O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
 Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence,
 Fuis ; cesse de troubler, si loin de tes Etats,
 Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
 Tu n'es pas prince ici.

A T H A M A R E.

Ce sacré caractère

M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
 Si j'avais dit un mot, ardens à me servir,
 Mes foldats à mes pieds auraient pu te punir.
 Je descends jusqu'à toi ; ma dignité t'outrage,
 Je la dépose ici, je n'ai que mon courage ;
 C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
 Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
 Cède Obéide ou meurs, ou m'arrache la vie.

I N D A T I R E.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ;
 Ton accueil nous flattait ; notre simplicité
 N'écoutait que les droits de l'hospitalité ;
 Et tu veux me forcer dans la même journée
 De fouiller par ta mort un si saint hymenée ?

ACTE QUATRIEME. 277

A T H A M A R E.

Meurs, te dis-je, ou me tue. . . . On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche. . . .

I N D A T I R E.

Ah! c'en est trop. . . . fuis-moi.

A T H A M A R E.

Je te fais cet honneur.

(il sort.)

S C E N E I I I.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN à Indatire qui est près de sortir.

V I E N S, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.
Viens, le festin t'attend. (b)

I N D A T I R E.

Bientôt je vous suivrai;
Allez. . . . O cher objet! je te mériterai.

(il sort.)

S C E N E I V.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

S O Z A M E.

P O U R Q U O I ne pas nous suivre? il diffère!

H E R M O D A N.

Ah! Sozame
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame!

S 3

As-tu vu sur son front des signes de fureur ?

S O Z A M E.

Quel en ferait l'objet ?

H E R M O D A N.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père.
Si mes yeux par les ans ne font point affaiblis,
J'ai cru voir ce perfan qui menaçait mon fils.

S O Z A M E.

Tu me fais frissonner . . . avançons ; Athamare
Est capable de tout.

H E R M O D A N.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés ; et mes sens éperdus
Trahissent mon courage, et ne me servent plus . . .
(il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)
Mon fils ne revient point . . . j'entends un bruit horrible.

(au scythe qui est auprès de lui.)

Je succombe . . . Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combattans.

L E S C Y T H E.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

S O Z A M E à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

H E R M O D A N, *se relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper ; oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

AUX armes!

Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez!
Où la trouver?

HERMODAN, *effrayé en chancelant*.

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ses gardes*.

Obéissez,

De sa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidelle perfan, mon fils fera venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.

Dans ce deffein , Sozame , il nous quittait fans doute.

A T H A M A R E .

Indatire ? ton fils ?

H E R M O D A N .

Oui , lui-même.

A T H A M A R E .

Il m'en coûte

D'affliger ta vieilleffe et de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de fervir ma valeur.

H E R M O D A N .

Que dis-tu ?

A T H A M A R E à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le fpectacle d'un fils mourant dans la pouffière ;
Fermez-lui ce paffage.

H E R M O D A N .

Achève tes fureurs ,

Achève. . . N'ofes-tu ? Quoi ! tu gémis ! . . . je meurs.
Mon fils eft mort , ami ! . . .

(il tombe fur le banc de gazon .)

A T H A M A R E .

Toi , père d'Obéide ,
Auteur de tous mes maux , dont l'âpreté rigide ,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé ,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé ,
Il faut dans ce moment la conduire et me fuivre.

S O Z A M E .

Moi ! ma fille !

ACTE QUATRIÈME. 281

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre.

Attends mon ordre ici.

(à ses soldats.)

Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, *se courbant vers Hermodan.*

TOUS mes malheurs, ami, sont retombés sur toi...
Espère en la vengeance.... il revient.... il soupire....
Hermodan!

HERMODAN *se relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y feront, ma douleur te le jure :
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos scythes sont armés. ... Dieux, punissez les crimes!
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

S C E N E V I I.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

S O Z A M E.

O ma fille ! est-ce vous ?

H E R M O D A N.

Chère Obéide . . . hélas !

O B É I D E.

Je tombe à vos genoux.

Dans l'horreur du combat avec peine échappée
 A la pointe des dards , au tranchant de l'épée,
 Aux fanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
 Je viens de ces momens augmenter les horreurs.

(à Hermodan.)

Ton fils vient d'expirer ; j'en suis la cause unique.
 De mes calamités l'artifan tyrannique
 Nous a tous immolés à ses transports jaloux ;
 Mon malheureux amant a tué mon époux,
 Sous vos yeux , sous les miens , et dans la place même
 Où , pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
 Pour d'indignes appas toujours persécutés,
 Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
 On s'acharne , on combat sur le corps d'Indatire,
 On se dispute encor ses membres qu'on déchire.
 Les Scythes , les Persans , l'un par l'autre égorgés,
 Sont vainqueurs et vaincus , et tous meurent vengés.

(à tous deux.)

Où voulez-vous aller , et sans force et sans armes ?
 On aurait peu d'égards à votre âge , à vos larmes.

J'ignore du combat quel fera le desfin ;
 Mais je mets sans trembler mon fort en votre main.
 Si le scythe sur moi veut assouvir sa rage,
 Il le peut , je l'attends , je demeure en otage.

H E R M O D A N.

Ah ! j'ai perdu mon fils , tu me restes du moins.
 Tu me tiens lieu de tout.

S O Z A M E.

Ce jour veut d'autres soins.

Armons-nous , de notre âge oublions la faiblesse.
 Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
 Le courage demeure , et c'est dans un combat
 Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

H E R M O D A N.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

S C E N E V I I I.

SOZAME , HERMODAN , OBÉIDE , le
 Scythe qui a déjà paru.

L E S C Y T H E.

ENFIN nous l'emportons.

H E R M O D A N.

Déités immortelles !

Mon fils ferait vengé ! n'est-ce point une erreur ?

L E S C Y T H E.

Le ciel nous rend justice , et le scythe est vainqueur.
 Tout l'art que les persans ont mis dans le carnage ,
 Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;

Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu.
 Sur nos frères mourans nous avons combattu.
 La moitié des perfans à la mort est livrée,
 L'autre qui se retire est par-tout entourée
 Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
 Où bientôt, sans retour, ils seront affaillis.

HERMODAN.

Dé mon malheureux fils le meurtrier barbare
 Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?

Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber sa main,
 Epuisé, sans secours, enveloppé soudain,
 Il est couvert de fang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu... Puissances souveraines,
 Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ferons vengés tous;
 Nos lois, nos justes lois seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!... Quelles sont ces lois?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME, *à part.*

O comble de douleur et de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

Mais enfin les Perfans ne sont pas tous détruits.
 On verrait Ecbatane en secourant son maître,
 Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

ACTE QUATRIÈME. 285

HERMODAN.

Necrains rien.. Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

O B É I D E.

Mon père! . . .

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.

Manes de mon cher fils! que ton ombre en jouisse!
Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère et le feras toujours,
Qui de ta piété filiale et sincère
N'as jamais altéré le sacré caractère,
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(*il sort.*)

O B É I D E.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

S O Z A M E.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux?

O B É I D E.

Je n'ose le prévoir . . . je détourne les yeux.

S O Z A M E.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

O B É I D E.

Ah! laissez-moi mourir, Seigneur, sans vous entendre.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe
de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel
couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un scythe met
un glaive sur l'autel.*)

OBÉIDE, *entre Sozame et Hermodan.*

VOUS vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?
Quel est cet appareil terrible et solennel ?

SOZAME.

Ma fille . . . il faut parler . . . voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hymenée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils . . . mon fort suivait son fort ;
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de son époux une femme chérie

Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
 En présence des dieux, le sang du meurtrier;
 Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
 Que du glaive sacré qui punit les offenses
 Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
 Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

O B É I D E.

Moi vous venger?.. sur qui?.. de quel sang?.. ah mon père!

H E R M O D A N.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

U N S C Y T H E.

C'est ta gloire et la nôtre.

S O Z A M E.

Il me faut révéler

Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
 Mais le danger les fuit; les Persans sont à craindre;
 Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre. (c)

L E S C Y T H E.

Ces persans, que du moins nous croyons égaux,
 Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

H E R M O D A N.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
 Le sang d'un époux crie; et ton délit l'offense.

O B É I D E.

Je dois donc vous parler. . . . Peuple, écoutez ma voix;
 Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
 Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
 Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères;
 Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;
 Et que si mon époux est tombé sous sa main,
 Son rival opposa sans aucun avantage
 Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;

Que de deux combattans d'une égale valeur,
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples, qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance ;
Commandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

L E S C Y T H E.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
Tremble.

O B É I D E.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et si je vous refuse?

H E R M O D A N.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse ;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

L E S C Y T H E.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

H E R M O D A N.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

L E S C Y T H E.

Crains d'oser rejeter un droit si légitime.

O B É I D E, *après quelques pas et un long silence.*

Je l'accepte.

S O Z A M E.

Ah, grands Dieux !

L E S C Y T H E.

Devant les immortels

En fais-tu le ferment?

O B É I D E.

Je le jure, cruels,

Je

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance ,
 Sois-en sûr, tu l'auras mais que de ma présence
 On ait soin de tenir le captif écarté,
 Jusqu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.
 Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père ;
 Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ses compagnons.*
 Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
 Se déclare soumise aux lois de mon pays ;
 Et ma douleur profonde est un peu soulagée ,
 Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
 Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglans
 Je vous rappellerai quand il en sera temps.

SCÈNE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

EH bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
 Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
 Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;
 De son monarque ingrat j'aurais percé le sein ;
 Il le méritait trop. Ma vengeance lassée
 Contre les malheureux ne peut être exercée ;

Tous mes ressentimens font changés en regrets.

O B É I D E.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

S O Z A M E.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire,
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel:
J'abhorre tes fermens.

O B É I D E.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible. . . et qu'il me faut porter,
Parlez. . . sur son tombeau voulez-vous habiter ?

S O Z A M E.

J'y veux mourir.

O B É I D E.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, diez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
Descendront du Taurus à pas précipités.
Les grossiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

S O Z A M E.

On en parle déjà; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

O B É I D E.

Achevez donc, Seigneur, de les persuader:
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander;

Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
 Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
 Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
 Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

S O Z A M E.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre;
 Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.
 De quoi t'auront servi ta prière et mes soins ?
 Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
 Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
 Ce sang de tant de rois, que ta main va répandre,
 Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révééré,
 Qui, coupable envers nous, n'en est pas moins sacré.

O B É I D E.

Il l'est... mais je suis scythe... et le fus pour vous plaire.
 Le climat quelquefois change le caractère.

S O Z A M E.

Ma fille!

O B É I D E.

C'est assez, Seigneur, j'ai tout prévu ;
 J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.
 Une invincible loi me tient sous son empire.
 La victime est promise au père d'Indatire ;
 Je tiendrai ma parole.... allez ; il vous attend.
 Qu'il me garde la sienne.... il fera trop content.

S O Z A M E.

Tu me glaces d'horreur.

O B É I D E.

Allez, je la partage. (*d*)

Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage ;
 Laissez-moi m'affermir, mais surtout obtenez
 Un traité nécessaire à ces infortunés.

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois . . . le reste est dans la main des dieux.

S O Z A M E.

Ils ne préfagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux mon courage est vaincu.
Quoi qu'il puisse arriver , ton père a trop vécu.

S C E N E I I I.

O B É I D E *seule.*

AH ! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire et m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'estime , au reproche ;
Je fus esclave assez . . . ma liberté s'approche.

S C E N E I V.

O B É I D E , S U L M A.

O B É I D E.

E N F I N je te revois.

S U L M A.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé ,
Lorsque, disparaissant à mon œil défolé ,

Vous avez traversé cette foule fanglante !
 Vous affrontiez la mort de tous côtés présente ;
 Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
 Quel jour ! quel hymenée ! et quel sort rigoureux !

O B É I D E.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

S U L M A.

Ciel ! on m'aurait dit vrai ! . . . quoi ! votre main coupable
 Immolerait l'amant que vous avez aimé,
 Pour satisfaire un peuple à sa perte animé !

O B É I D E.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,
 A ces brutes humains pétris de barbarie,
 A ces âmes de fer, et dont la dureté
 Passa long-temps chez nous pour noble fermeté ;
 Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
 Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
 Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
 Croit dans le sang humain se baigner par devoir ! . . .

J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
 Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
 Mais généreux, sensible, et si prompt à sortir
 De ses iniquités par un beau repentir !
 Qui ? moi ! complaire au Scythe ! . . . O nations ! ô terre !
 O rois qu'il outragea, Dieux, maîtres du tonnerre !
 Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
 Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer !
 Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
 Allumant la discorde et la guerre intestine,
 Acharnant les époux, les pères, les enfans,
 L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirans,

Sous des monceaux de morts avec eux disparaître !
 Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître !
 Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
 Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
 Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
 Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage !
 Où vais-je m'emporter ? vains regrets ! vains éclats !
 Les imprécations ne nous secourent pas.
 C'est moi, qui suis esclave, et qui suis asservie
 Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

S U L M A.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
 De servir d'instrument à leur férocité.

O B É I D E.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,
 Athamare expirait d'une mort plus terrible.

S U L M A.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

O B É I D E.

Il m'a parlé toujours ; et s'il faut aujourd'hui
 Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
 La hauteur de l'abyme où je suis descendue,
 J'adorais Athamare avant de le revoir.
 Il ne vient que pour moi plein d'amour et d'espoir ;
 Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème,
 Il met tout à mes pieds ; et tandis que moi-même
 J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux fiens,
 Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
 Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
 Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

S U L M A.

C'est un crime si grand que ces Scythes cruels
Qui du fang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

O B É I D E.

Non, ils la porteraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient sanglante, et leur glaive sacré
De son fang par mes coups épuiserait ses veines.

S U L M A.

Se peut-il?

O B É I D E.

Telles sont leurs ames inhumaines,
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé;
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé:
Sa vengeance est sans borne.

S U L M A.

Et ce malheureux père
Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

O B É I D E.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

S U L M A.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
Je vous hairais trop si vous obéissiez.

296 L E S S C Y T H E S .

Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

O B É I D E .

Sulma!...

S U L M A .

Vous frémissez.

O B É I D E .

Il faut qu'il s'accomplisse.

S C E N E V et dernière.

OBÉIDE , SULMA , SOZAME , HERMODAN ,
Scythes armés , rangés au fond , en demi-cercle , près de
l'autel.

S O Z A M E .

MA fille , hélas ! du moins nos perfans assiégés
Des pièges de la mort feront tous dégagés.

H E R M O D A N .

Des manes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.

(à Obéide.)

De ce peuple , crois-moi , l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

U N S C Y T H E .

Et la loi des fermens est une loi suprême,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B É I D E .

C'est assez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les perfans le sang sera sacré ,

Sitôt que cette main remplira vos vengeances ?

HERMODAN.

Tous feront épargnés. Les célestes puissances
N'ont jamais vu de scythe ofer trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(*On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui
et Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéide !

Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé :
On y verra ton nom, c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Grâces aux immortels, tous mes vœux font remplis ;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains en m'immolant que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté ;
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

S U L M A.

Ah, Madame! . . .

O B É I D E.

O Scythes inhumains!

Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
 Athamare est mon prince; il est plus . . . je l'adore,
 Je l'aimai seul au monde . . . et ce moment encore
 Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
 L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

A T H A M A R E.

Je meurs heureux.

O B É I D E.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
 Dans un sang criminel doit laver son injure. . . .
(levant le glaive entre elle et Athamare.)
 Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens. . . .
 Il l'est. . . . fauvez ses jours . . . l'amour finit les miens.
(elle se frappe.)

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.

(elle tombe à mi-corps sur l'autel.)

H E R M O D A N.

Obéide!

S O Z A M E.

O mon sang!

A T H A M A R E.

La force m'abandonne,
 Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
 Chère Obéide!

(il veut saisir le fer.)

L E S C Y T H E.

Arrête, et respecte la loi.

ACTE CINQUIÈME. 299

Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(*Athamare tombe sur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.

Auteur infortuné des maux de ma famille,

Enfvelis du moins le père avec la fille.

Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au fort,

Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort. . . .

Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.

Scythes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E S S C Y T H E S.

- (a) **M**ON père veut un gendre :
Il ne commande point, mais je fais trop l'entendre.
- (b) Appui de ma vieilleffe,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon allégresse.
Tout est prêt, on t'attend.
- (c) S O Z A M E.
Je vous l'ai déclaré ;
Je révère un usage antique et consacré.
Mais il est dangereux : les Persans font à craindre ;
A se venger sur vous vous allez les contraindre.
- (d) O B É I D E.
C'est assez : Seigneur, j'ai tout prévu,
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.
S O Z A M E.
Tu me glaces d'horreur.

N O T E S.

- (1) J A M A I S le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
La Fontaine. Philém. et Baucis.
- (2) Grands Dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable !
Corneille, dans Cinna.

Fin des Notes.

LES GUEBRES
O U
LA TOLERANCE,
TRAGEDIE.

Non représentée.

P R E F A C E

DES EDITEURS DE LA PREMIERE EDITION.

LE poëme dramatique , intitulé les Guèbres , était originairement une tragédie chrétienne , mais après les tragédies de Saint-Genest , de Polyeucte , de Théodore , de Gabinie et de tant d'autres , l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté , et que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la religion chrétienne de la mettre trop souvent sur un théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques magistrats éclairés qu'il substitua les Parfis ou Guèbres aux Chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention , on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un seul Dieu ; qu'ils furent persécutés comme les chrétiens depuis *Dioclétien* , et qu'ils ont dû dire à peu près pour leur défense tout ce que les chrétiens disaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit *Constantin* à son avènement , lorsqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte , jusque-là presque toujours défendu ou à peine toléré.

M^r..... en composant cet ouvrage n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle , le respect pour les lois , l'obéissance des sujets aux

fouverains, l'équité et l'indulgence des souverains pour leurs sujets.

Si les prêtres des faux dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et son frère qui en est le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence et la justice de *César* en font des sujets fidèles et attachés pour jamais à sa personne.

Enfin, la morale la plus pure et la félicité publique font l'objet et le résultat de cette pièce. C'est ainsi qu'en jugèrent des hommes d'Etat, élevés à des postes considérables; et c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'auteur de ne la point exposer au théâtre, et de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales et plus dignes des regards du public, soit de *M. du Belloy*, soit de *M. le Mierre*, ou de quelques autres auteurs célèbres. L'auteur de la *Tolérance* n'osa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il sentait supérieurs aux siens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contre eux; et il supprima même

son

son ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux gens de lettres ; car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement et le goût du public. Nous n'entendons pas seulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés, qui ont fait une étude approfondie de la littérature, *qui vitam excoluere per artes* ; ce sont eux que le grand *Virgile* place dans les champs Elysées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les âmes plus honnêtes et plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poésie que l'esprit de dissertation et de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

A l'occasion de la tragédie des Guèbres.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des Guèbres, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, et dont le seul mérite soit d'arracher, avec le secours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a pas cherché de vains applaudissemens, qu'on a si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer, autant qu'il est en lui, le respect pour les lois, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance, c'est ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, et dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère.

Enfin , un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature , et la simplicité du style qui leur convient , ont paru devoir faire plus d'impression , et mieux concourir au but proposé , que des princes amoureux et des princesses passionnées ; les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains , et qui font de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce ; mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur , ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie ; et c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien* , dont les prédécesseurs avaient long - temps persécuté une secte perfane , et même notre religion chrétienne , accorda enfin aux chrétiens et aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant et sage *Dioclétien* se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première chose que fit *Constantin* , après avoir vaincu *Maxence* , fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience , porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha , comme on fait , l'auteur de la mettre sur le théâtre ; il donna la pièce sous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre

des Chrétiens, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le Saint-Genest de *Rotrou*, le Saint-Polyeucte et la Sainte-Théodore vierge et martyre de *Pierre Corneille*, le Saint-Alexis de *Des Fontaines*, la Sainte-Gabini de *Brueys*, et plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de *Marcelle* dans la tragédie de Saint-Genest, jouée en 1647, long-temps après Polyeucte :

O ridicule erreur de vanter la puissance
 D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
 D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
 Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
 Un ramas d'ignorans et d'hommes inutiles,
 De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
 Des femmes, des enfans, dont la crédulité
 S'est forgée à plaisir une divinité;
 Des gens qui dépourvus des biens de la fortune,
 Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
 Sous le nom des chrétiens font gloire du trépas
 Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de *Saint-Genest* :

Si mépriser leurs dieux, c'est leur être rebelle,
 Croyez qu'avec raison je leur suis infidelle,

Et que loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre
Seront puissans au ciel, comme on les croit en terre ;
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un dieu dont la créance y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux , ces opprobres des villes ,
Ces femmes , ces enfans et ces gens inutiles ,
Les sectateurs enfin de ce crucifié ,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de Saint-Polyeucte le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés et briser les statues des dieux, dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Polyeucte* est injuste et téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur ; de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans et des femmes ! Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* est insensée et coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un païen a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison , les bienséances , la nature et le christianisme même. Les conversions subites de *Pauline* et même du lâche *Félix* ont trouvé des censeurs qui , en admirant les belles scènes de

cette pièce, se font révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se foutenir surtout (et c'est-là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et auguste, souvent sublime; c'est-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine*, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des censeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers : (*)

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine* que, si l'on en croit l'historien du *Théâtre français*, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle de Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *Siècle de*

(*) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, tome V, page 138.

Louis XIV dit, à l'article *Racine* : *L'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, et la mort les sépare.*

Enfin, ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours *Alcibiade*, pour qui

La fille d'un grand roi

Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le *Comte d'Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elisabeth*, amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge de soixante et huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer et de pleurer ?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie* il n'en était pas question ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point

parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à peu-près comme des bourgeois de la rue Saint-Denis jugent des campagnes des maréchaux de *Turenne* et de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées et patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit français, soit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de déposer son empereur *Henri IV*, de le persécuter jusqu'à la mort, et de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec milord *Cornsburi* au sortir d'une représentation d'*Athalie*.

Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance! la trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, et qu'il lui donnera cet or! la

faire ensuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-chevaux sans forme de procès ! une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encore si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand'mère de près de cent ans ; le jeune *Foas* est son petit-fils, son unique héritier ; elle n'a plus de parens ; son intérêt est de l'élever et de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Foas* chez elle pour s'en défaire ; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce) lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion :

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
 Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
 Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas,
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
 Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !

Je suis très-content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ; je m'intéressais vivement à *Athalie*, je disais d'après vous-même : *Je pleure, hélas ! de la pauvre Athalie si méchamment mise à mort par Joad.*

Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très-imprudemment contre la reine? pourquoi la trahit-il? pourquoi l'égorge-t-il? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit *Joas*; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître?

Ce n'est pas tout, il veut qu'on extermine ses concitoyens, qu'on se baigne dans leur sang sans horreur; il dit à ses prêtres:

Frappez, et Tyriens et même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boucherie? c'est que les uns adorent DIEU sous le nom phénicien d'*Adonai*, les autres sous le nom chaldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parens, comme il l'ordonne? Quoi! parce que *Racine* est janséniste, il veut qu'on fasse une Saint-Barthelemi des hérétiques.

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat et les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre fait être inspirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* et *Cromwell*. Ils disent que l'un et l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'assassiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'assassiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui

assassine la reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette pièce ; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de spectres.

Non, croyez-moi, me répliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous ; c'est que tout s'y passe en longs discours ; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs ; c'est que *Josabeth* et *Mathan* sont des personnages peu agissants ; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action et d'événemens variés : les autres nations nous blâment ; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification, elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacim en long habit de lin*, et le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées et fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas* ; elle n'en a nulle envie ; elle veut l'élever comme son

propre fils. Il faut avouer que le grand-prêtre, par ses manœuvres et par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'affurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je fers, vous servirez le vôtre ;
Ce sont deux puissans dieux.

Le petit juif lui répond :

Il faut craindre le mien,
Lui seul est dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan* ? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de *Racine* dans *Athalie* ; et je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie* ; c'est pour Madame de *Maintenon* et

pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas* : ils raisonnent , mais les Français sentent ; il faut plaire à la nation ; et quiconque n'a point avec le temps de réputation chez soi , n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévint bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée , quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable ; que la présence de cet enfant et les discours touchans de *Joad* , qui lui sert de père , arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit - fils , son unique héritier ; je fais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle , qu'il doit lui servir de fauve-garde contre ses ennemis , que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre ; mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux ; il la déguise , il inspire de l'horreur pour *Athalie* , qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits - fils , quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le spectateur est alarmé et attendri. Un vrai poëte , tel que *Racine* , est , si je l'ose dire , comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées et nos passions.

Tel fut à peu-près l'entretien que j'eus autrefois

avec milord *Cornsburi*, l'un des meilleurs esprits qu'ait produits la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des Guèbres, que je suis bien loin de comparer à l'Athalie pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser, celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme on fait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'*Israël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui fait un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont DIEU honora son peuple juif sous les descendants de *David*; *Achab* puni, les chiens qui lèchent son sang suivant la prédiction d'*Elie*, et suivant le psaume LXVII : *Les chiens lécheront leur sang. . . .*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cents cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils sont de faux prophètes, en faisant consumer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel; et il fait égorger les quatre cents cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'Athalie, dès la première scène. Le pontife *Joad* lui-même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce, depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des Guèbres ne peut être appuyée par ces discours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers , pleins d'honneur et de générosité , veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges , point d'oracle , point d'ordre des dieux ; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure et si touchante , qu'elle a trouvé grâce devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages et vertueuses , on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport si on lui entendait dire :

Je pense en citoyen , j'agis en empereur ,
Je hais le fanatique et le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers : tout y conspire à rendre les mœurs plus douces , les peuples plus sages , les souverains plus compatissans , la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts , et plus encore de la saine morale , cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu , dit-on , qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes , à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder dans un siècle tel que le nôtre des allusions si fausses et si ridicules. S'il y a peu de génie

dans ce siècle , il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le Tartuffe de *Molière* : il ne prévalut pas ; prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites *le Tellier* et *Doucin*, qu'*Arzame* est une religieuse de Port-royal, que les *Guèbres* sont des jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque temps des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens, pour je ne fais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, et qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'Etat. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé *du Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII*.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée et les
inquisiteurs

inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monumens à la gloire des ministres d'Espagne et de Portugal, qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition ; eh bien , bénissez donc tous les parlemens de France, qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse , étrangère , inique ; dernier effort de la tyrannie , et opprobre du genre-humain. Vous cherchez des allusions , adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance , et qui ne sont point persécuteurs.

Ces pontifes divins , justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez , si vous voulez , une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix , et ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce , vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du temps présent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à

quelques habitans des Gaules, du dix-huitième siècle de notre ère vulgaire, s'ils oublieraient que les Provinces-unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre sa puissance, l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa grandeur, sa nouvelle population, sa force; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par *Sévère* dans *Polyeucte* :

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans les Guèbres ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'Etat est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle par-tout où la pièce a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des Guèbres n'entend point et ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, et qui adorent la Divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un

code criminel, fondé sur une loi si sage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus absurdes délations devenir des convictions, une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine et humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir foulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême (*), une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse et des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant et cruel: l'absurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* et le curé *Urbain Grandier*; c'est l'absurdité sans doute qui fut l'origine de la *Saint-Barthélemi*. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce; les bœufs et les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes? commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

(*) *Claude Guillon* exécuté en 1629, le 25 juillet, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

AVERTISSEMENT

DES NOUVEAUX EDITEURS.

LA tragédie des Guèbres fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme ; et nous voyons dans le manuscrit du véritable auteur que son intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. *Desmahis* , l'un de ses plus aimables élèves ; et voici comme il terminait le discours qu'on vient de lire :

„ Le résultat de ce discours est qu'il faut
„ de la tolérance dans les beaux arts comme
„ dans la société : aussi ce jeune *Desmahis* était
„ le plus tolérant de tous les hommes. Il ne
„ haïssait que les pédans insolens , qui font la
„ pire espèce du genre-humain , soit qu'ils
„ parlent en persécuteurs , comme l'ont été les
„ jésuites , soit qu'ils outragent des citoyens dans
„ des gazettes ecclésiastiques ou profanes pour
„ avoir du pain. S'il était inexorable pour ces
„ ames lâches et perverses , il était très-indulgent
„ pour les ouvrages de génie. Il n'en est aucun
„ de parfait , disait-il , pas même le *Tartuffe* , qui
„ approche tant de la perfection. Il y a des
„ morceaux parfaits , c'est tout ce qu'on peut
„ attendre de la faiblesse humaine.

„ C'est dommage qu'il soit mort si jeune ,
„ ainsi que *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré* ; ils

A V E R T I S S E M E N T. 325

» auraient peut-être un peu servi à débarbouiller
» ce siècle

» Je donne donc en pur don les Guèbres de
» M. *Desmahis* à un libraire qui les donnera
» au public pour de l'argent.

» Je n'excuse ni la singularité de cette pièce,
» ni ses défauts.

» Si les Guèbres ennuient mon cher lecteur,
» et m'ennuient moi-même quand je les relirai,
» ce qui m'est arrivé en cent occasions, je leur
» dirai :

» Enfant posthume et misérable
» De mon cher petit *Desmahis*,
» Tombez dans la foule innombrable
» De ces impertinens écrits,
» Dont l'énormité nous accable,
» Tant en province qu'à Paris.
» C'est un destin bien déplorable ;
» Mais c'est celui des beaux esprits
» De notre siècle incomparable. »

P E R S O N N A G E S.

IRADAN, tribun militaire, commandant
dans le château d'Apamée.

CESENE, son frère et son lieutenant.

ARZEMON, parfis ou guèbre, agriculteur,
retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

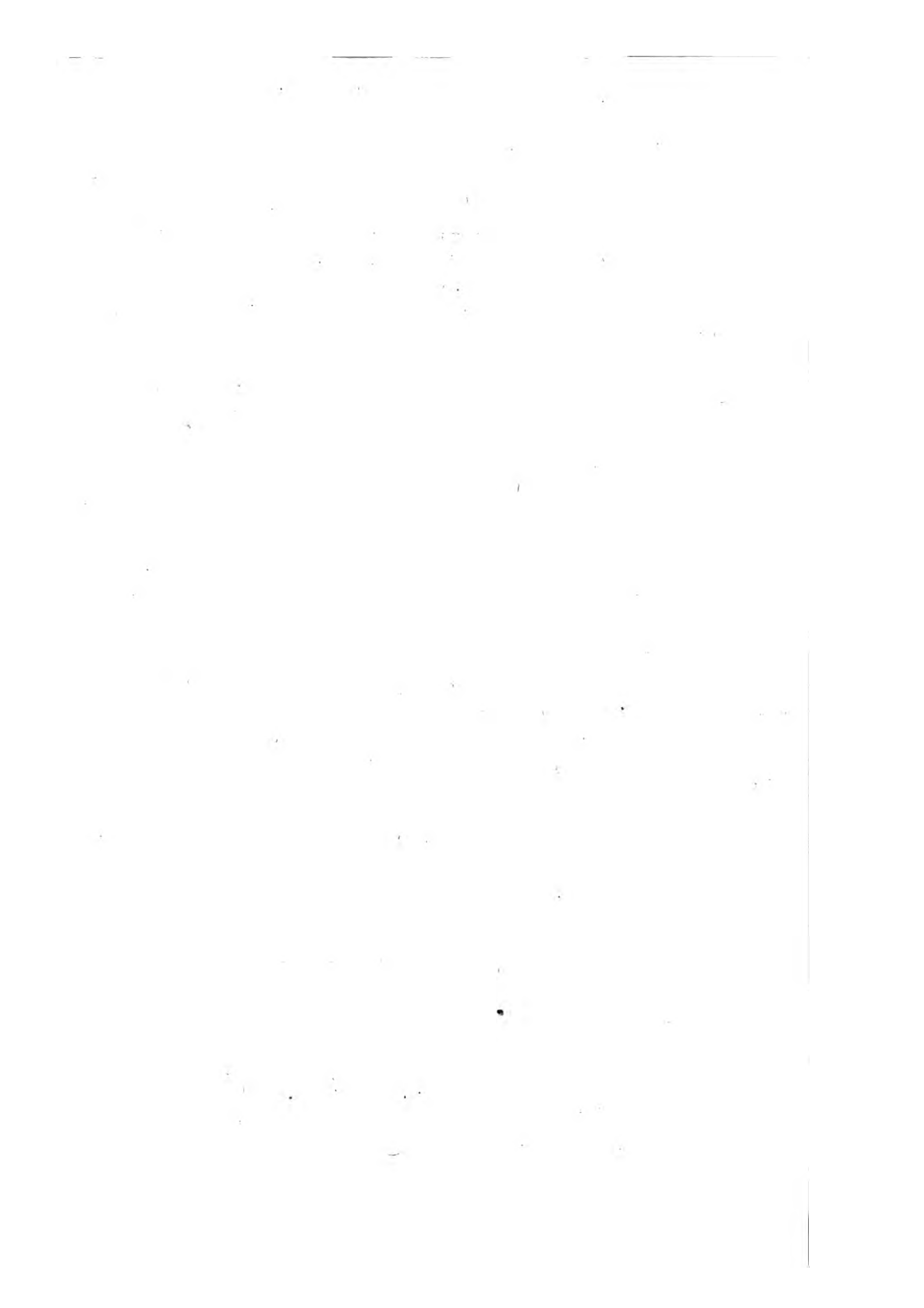
MEGATISE, guèbre, soldat de la garnison.

PRETRES de Pluton.

L'EMPEREUR et ses officiers.

Soldats.

*La scène est dans le château d'Apamée, sur l'Oronte,
en Syrie.*





.....Vengeance, entends ma voix!
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

Les Grecs acte 3^e. Scène 2^e.

J. M. Moreau le j^eun.

1785.

Criere Sculp.

LES GUEBRES
OU
LA TOLERANCE,
TRAGEDIE.
ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
IRADAN, CESENE.

CESENE.

JE suis las de fervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet avilissement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hafards
Prodigué votre sang dans les camps des Césars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne et lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre sous vos lois, suivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Distent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raison s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier fatellite.

I R A D A N .

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés ;
 Moins violent que vous , je les ai dévorés.
 Mais que faire ? et qui suis-je ? un soldat de fortune
 Né citoyen romain , mais de race commune,
 Sans soutiens , sans patrons qui daignent m'appuyer ;
 Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
 Des prêtres de Pluton , dans les murs d'Apamée ,
 L'autorité fatale est trop bien confirmée.
 Plus l'abus est antique , et plus il est sacré ;
 Par nos derniers Césars on l'a vu révééré.
 De l'empire persan l'Oronte nous sépare ;
 Gallien veut punir la nation barbare
 Chez qui Valérien , victime des revers ,
 Chargé d'ans et d'affronts expira dans les fers.
 Venger la mort d'un père est toujours légitime.
 Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
 Il redoute , ou du moins il feint de redouter
 Que ce peuple inconstant , prompt à se révolter ,
 N'embrasse aveuglément cette secte étrangère ,
 A nos lois , à nos dieux , à notre Etat contraire.
 Il dit que la Syrie a porté dans son sein
 De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim ;
 Que la paix de l'empire en peut être troublée ,
 Et des Césars un jour la puissance ébranlée :
 C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

C E S E N E .

Il se trompe ; un sujet gouverné par l'honneur
 Distingue en tous les temps l'Etat et sa croyance.
 Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
 Mon cœur est à mes dieux , mon bras à l'empereur.
 Eh quoi ; si des Persans vous embrassiez l'erreur ,

Aux fermens d'un tribun feriez-vous moins fidèle ?
 Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
 Que César à son gré se venge des Perfans ;
 Mais pourquoi parmi nous punir des innocens ?
 Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
 Que partage avec vous un Sénat fanguinaire ?

I R A D A N.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
 Une loi de terreur et des juges d'enfer.
 Je fais qu'au capitolé on a plus d'indulgence,
 Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence ;
 Dans ce Sénat sanglant les tribuns ont leur voix.
 J'ai souvent amolli la dureté des lois ;
 Mais ces juges altiers contestent à ma place
 Le droit de pardonner, le droit de faire grâce.

C E S E N E.

Ah ! laissons cette place et ces hommes pervers.
 Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
 Du travail de mes mains, chez un peuple sauvage,
 Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

I R A D A N.

Cent fois dans les chagrins dont je me sens presser,
 A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;
 Et, foulant à mes pieds la crainte et l'espérance,
 Vivre dans la retraite et dans l'indépendance.
 Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs :
 Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.
 Hélas ! vous savez trop qu'en nos courses premières
 On nous vit des Perfans habiter les frontières.
 Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux,
 Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux.

Ce nœud faint, par lui-même, est par nos lois impie;
 C'est un crime d'Etat que la mort seule expie :
 Et contre les Perfans César envenimé
 Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

C E S E N E.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
 Avons-nous combattu sous les aigles romaines?
 Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier,
 Il détruit sa patrie et son propre foyer,
 Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
 Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !
 Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
 Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
 Qui fait si dans Emesse, abandonnée aux flammes,
 Nous n'avons pas frappé nos enfans et nos femmes ?
 Nous étions commandés pour la destruction.
 Le feu confuma tout. Je vis notre maison,
 Nos foyers enterrés dans la perte commune.
 Je ne regrette point une faible fortune ;
 Mais nos femmes, hélas ! nos enfans au berceau,
 Ma fille, votre fils sans vie et sans tombeau !
 César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?
 C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables ;
 C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,
 Quand César alluma cet horrible bûcher ;
 C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires
 Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

I R A D A N.

Je pense comme vous, et vous me connaissez ;
 Mes remords par le temps ne sont point effacés.
 Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre.
 Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre ;

J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver ;
 Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
 Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous consume
 Que des nuits de douleur, et des jours d'amertume.

C E S E N E.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
 Dans ce fatal service, empoisonner le cours ?
 Rejetez un fardeau que ma gloire déteste ;
 Demandez à César un emploi moins funeste :
 On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

I R A D A N.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
 Percerai-je jamais cette foule empressée,
 D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
 Ces flots de courtifans, ce monde de flatteurs
 Que la fortune attache aux pas des empereurs,
 Et qui laissent languir la valeur ignorée,
 Loin des palais des grands honteuse et retirée ?

C E S E N E.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter ;
 S'il est digne du trône il doit nous écouter.

S C E N E I I.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

I R A D A N.

SOLDAT, que me veux-tu ?

M E G A T I S E.

Des prêtres d'Apamée
 Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,

Veut qu'on ouvre à l'infant, et prétend vous parler.

I R A D A N .

Quellev ictime encor leur faut-il immoler ?

M E G A T I S E .

Ah tyrans !

C E S E N E .

C'en est trop, mon frère, je vous quitte :
 Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
 Je n'ai point de séance au tribunal de fang
 Où montent les tribuns par les droits de leur rang :
 Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
 De votre ministère exercez la puissance,
 Tempérez de vos lois les décrets rigoureux ;
 Et, si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

S C E N E I I I .

IRADAN, le GRAND-PRETRE de Pluton et ses
 suivans ; MEGATISE, Soldats.

I R A D A N .

MINISTRES de nos dieux, quel sujet vous attire ?

L E G R A N D - P R E T R E .

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
 Les ordres de César.

I R A D A N .

Je les respecte tous ;
 Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

L E G R A N D - P R E T R E .

Nous venons condamner une fille coupable ,
 Qui, des mages perfans disciple abominable ,

Au pied du mont Liban par un culte odieux
 Invoquait le soleil et blasphémait nos dieux.
 Envers eux criminelle, envers César lui-même,
 Elle ose mépriser notre juste anathème.
 Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
 Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

I R A D A N.

Quoi ! la mort !

L E S E C O N D P R E T R E.

Elle est juste, et notre loi l'exige.

I R A D A N.

Mais ses sévérités. . .

L E G R A N D - P R E T R E.

Elle mourra, vous dis-je ;

On va dans ce moment la remettre en vos mains :
 Remplissez de César les ordres souverains.

I R A D A N.

Une fille ! un enfant !

L E S E C O N D P R E T R E.

Ni le sexe, ni l'âge

Ne peut fléchir les dieux que l'infidelle outrage.

I R A D A N.

Cette rigueur est grande ; il faut l'entendre au moins.

L E G R A N D - P R E T R E.

Nous sommes à la fois et juges et témoins.
 Un profane guerrier ne devrait point paraître
 Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre ;
 L'honneur du sacerdoce en est trop irrité.
 Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
 C'est offenser des dieux la loi terrible et sainte ;
 Elle exige de vous le respect et la crainte.

334 L E S G U E B R E S .

Nous seuls devons juger , pardonner ou punir ;
Et César vous dira comme il faut obéir.

I R A D A N .

Nous sommes les soldats , nous servons notre maître ;
Il peut tout.

L E G R A N D - P R E T R E .

Oui , sur vous.

I R A D A N .

Sur vous aussi peut-être.

L E G R A N D - P R E T R E .

Nos maîtres font les dieux.

I R A D A N .

Servez-les aux autels.

L E G R A N D - P R E T R E .

Nous les servons ici contre les criminels.

I R A D A N .

Je fais quels sont vos droits , mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins , justement respectés ,
Ont condamné l'orgueil et plus les cruautés ;
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander ,
N'espérez pas me nuire et me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des lois arbitraires :
Montez au tribunal , et siégez avec moi.
Vous , Soldats , conduisez , mais au nom de la loi ,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
Ne l'intimidez point , respectez sa jeunesse ,

Son sexe, sa disgrâce ; et dans notre rigueur
Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(*il monte au tribunal.*)

Puisque César le veut , Pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRETR E.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

S C E N E I V.

Les Personnages précédens , A R Z A M E.

(*Irada n est placé entre le premier et le second pontife.*)

I R A D A N.

A P P R O C H E Z - V O U S , ma fille , et reprenez vos sens.

LE GRAND-PRETR E.

Vous avez à nos yeux , par un impur encens ,
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages ,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages ;
A nos préceptes saints vous avez résisté :
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETR E.

Elle ne répond point ; son maintien , son silence
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

I R A D A N.

Prêtres , votre langage a trop de dureté ,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
Si le juge est sévère , il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis , je fais comme on s'explique...
Ma fille , est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique et saint qui règne en nos climats ?

A R Z A M E.

Oui, Seigneur, il est vrai.

L E G R A N D - P R E T R E.

C'en est assez.

L E S E C O N D P R E T R E.

Son crime

Est dans sa propre bouche ; elle en fera victime.

I R A D A N.

Non, ce n'est point assez ; et si la loi punit
 Les sujets fyriens qu'un mage pervertit,
 On borne la rigueur à bannir des frontières
 Les perfans ennemis du culte de nos pères.
 Sans doute elle est perfane : on peut de ce séjour
 L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
 Osez sans vous troubler dire où vous êtes née,
 Quelle est votre famille et votre destinée.

A R Z A M E.

Je rends grâce, Seigneur, à tant d'humanité,
 Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
 Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie :
 Je ne puis vous tromper, ces lieux font ma patrie.

I R A D A N.

O vertu trop sincère ! ô fatale candeur !
 Eh bien, Prêtres des dieux ! faut-il que votre cœur
 Ne soit point amolli du malheur qui la presse,
 De sa simplicité, de sa tendre jeunesse ?

L E G R A N D - P R E T R E.

Notre loi nous défend une fausse pitié.
 Au soleil à nos yeux elle a sacrifié.

Il a vu son erreur , il verra son supplice.

A R Z A M E.

Avant de me juger , connaissez la justice.
 Votre esprit contre nous est en vain prévenu ;
 Vous punissez mon culte , il vous est inconnu.
 Sachez que ce soleil qui répand la lumière ,
 Ni vos divinités de la nature entière ,
 Que vous imaginez résider dans les airs ,
 Dans les vents , dans les flots , sur la terre , aux enfers ,
 Ne sont point les objets que mon culte envisage ;
 Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage ,
 C'est au Dieu qui le fit , au Dieu son seul auteur ,
 Qui punit le méchant et le persécuteur ;
 Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
 Sur le front du soleil il traça son image ,
 Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
 Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
 Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.
 Zoroastre , embrasé des flammes d'un saint zèle ,
 Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissez ,
 Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez ,
 Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
 Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle ;
 Il veut qu'on soit soumis aux lois de ses parens ,
 Fidelle envers ses rois , même envers ses tyrans ,
 Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;
 Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence ;
 Qu'on garde la justice , et qu'on soit indulgent ;
 Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent.
 De la haine à ce cœur il défendit l'entrée ;
 Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.

Ce font-là les devoirs qui nous font imposés....
Prêtres, voilà mon Dieu; frappez, si vous l'osez.

I R A D A N.

Vous ne l'oserez point : sa candeur et son âge,
Sa naïve éloquence et surtout son courage,
Adouciron en vous cette âpre austérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible :
Je cède à cet empire, et mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
A ses illusions si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger ; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop émouffé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

L E G R A N D - P R E T R E.

Et moi je la condamne.

Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

L E S E C O N D P R E T R E.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite ;
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

A R Z A M E.

Qui ? moi ! j'exposerais mon père à vos fureurs ?
Moi, pour vous obéir, je ferais parricide ?
Plus votre ordre est injuste, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ses parens ?

J'ai parlé , j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre :
Ne m'interrogez plus ; je n'ai rien à répondre.

L E G R A N D - P R E T R E .

On vous y forcera. . . . Garde de nos prisons ,
Tribun , c'est en vos mains que nous la remettons ;
C'est au nom de César ; et vous répondrez d'elle.
Je veux bien préfumer que vous ferez fidelle
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

S C E N E V.

I R A D A N , A R Z A M E .

I R A D A N .

TO U T au nom de César, et tout au nom des dieux !
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables.
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables ! . . .
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir ;
Ma place est rigoureuse, et mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un soldat vous absout et veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les soutient ; leur ordre sanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

A R Z A M E .

Mon cœur est plus sensible à votre humanité
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

I R A D A N .

Vous pourriez défarmer leur barbare injustice,

Abjurer votre culte , implorer l'empereur ;
J'ose vous en prier.

A R Z A M E .

Je ne le puis , Seigneur.

I R A D A N .

Vous me faites frémir ; et j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre.
Pour des préjugés vains , aux nôtres opposés ,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

A R Z A M E .

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres ,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un supplice affreux ,
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux !
Pardonnez cette plainte , elle est trop excusable ;
Je n'en saurai pas moins , d'un front inaltérable ,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer ,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

I R A D A N .

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes ,
Vous , si jeune et si faible ! et je verse des larmes ;
Je pleure , et d'un œil sec vous voyez le trépas !
Non , malheureuse enfant , vous ne périrez pas.
Je veux , malgré vous-même , obtenir votre grâce ;
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parens :
Qui font-ils ?

A R Z A M E .

Des mortels inconnus aux tyrans ,
Sans dignités , sans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes ,

Fidelles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

I R A D A N.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur ;
Apprenez-moi leur nom.

A R Z A M E.

J'ai gardé le silence ,
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parens leur fussent décelés ;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez.
Mon père est Arzémon ; ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit sa destinée :
A peine je l'ai vue ; et tout ce qu'on m'a dit ,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit :
Le ciel permet encor que le mien s'en souviene.
Elle mouillait de pleurs et sa couche et la mienne.
Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion ;
Je n'en connus point d'autre ; elle est simple , elle est pure ;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

I R A D A N.

O Ciel ! ô Dieu qui l'écoutez ,
Sur cette ame si belle étendez vos bontés ! . . .
Mais parlez , votre père est-il dans Apamée ?

A R Z A M E.

Non , Seigneur , de César il a suivi l'armée ;
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins ,
Qu'avec lui quelquefois j'arrofai de mes mains.
Nos mœurs , vous le voyez , sont simples et rustiques.

I R A D A N.

Reste de l'âge d'or et des vertus antiques ,

Que n'ai-je ainfi vécu ! que tout ce que j'entends
 Porte au fond de mon cœur des traits intéreffans !
 Vivez, ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
 J'en atteste cet afre et fa lumière pure ;
 Lui par qui je vous vois et que vous révèrez ;
 S'il est facré pour vous , vos jours font plus facrés ;
 Et je perdrai ma place avant qu'en fa furie
 La main du fanatisme attente à votre vie. . . .
 Vous la fuivrez , Soldats , mais c'est pour observer
 Si ces prêtres cruels oferaiement l'enlever.
 Contre leurs attentats vous prendrez fa défense.
 Il est beau de mourir pour fauver l'innocence ;
 Allez.

A R Z A M E.

Ah ! c'en est trop ; mes jours infortunés
 Méritent-ils, Seigneur, les foins que vous prenez ?
 Modérez ces bontés d'un fauveur et d'un père.

S C E N E VI.

I R A D A N *feul.*

JE m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
 Me rendront trop coupable aux yeux du fouverain !
 Je crains mes foldats même , et ce terrible frein ,
 Ce frein que l'impofiture a fu mettre au courage ,
 Cet antique refpect prodigué d'âge en âge
 A nos perfécuteurs , aux tyrans des efprits.
 Je verrai ces guerriers d'épouvante furpris ;
 Ils fe croiront fouillés du plus énorme crime ,
 S'ils ofent refufer le fang de la victime.

O superstition ! que tu me fais trembler !
 Ministres de Pluton qui voulez l'immoler,
 Puissances des enfers , et comme eux inflexibles ,
 Non , ce n'est pas pour moi que vous ferez terribles.
 Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
 Entrepren' sa défense , et m'en fait un devoir ;
 Il étonne mon ame , il l'excite , il la presse.
 Mon indignation redouble ma tendresse.
 Vous adorez les dieux de l'inhumanité ;
 Et je fers contre vous le dieu de la bonté.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

I R A D A N , C E S E N E.

C E S E N E.

C E que vous m'apprenez de sa simple innocence,
 De sa grandeur modeste et de sa patience,
 Me fait de respect, et redouble l'horreur
 Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
 Quelle injustice, ô Ciel! et quelles lois sinistres!
 Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
 Numa, qui leur donna des préceptes si saints,
 Les avait-il créés pour frapper les humains?
 Alors ils consolait la nature affligée.
 Que les temps sont divers! que la terre est changée!...
 Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
 Qui fait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

I R A D A N.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
 Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère.
 Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
 Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
 Du prétoire émané contre les réfractaires,
 Tant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
 Que mes soldats tremblans, et vaincus par ces lois,
 Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.
 Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du Tartare
 Avancent fièrement; et d'une main barbare

Ils faïssent soudain la fille d'Arzémon ,
 Cette enfant si sublime , *Arzame* ; (c'est son nom.)
 Ils la traînaient déjà : quelques foldats en larmes
 Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
 Je m'élançe sur eux , je l'arrache à leurs mains :
 Tremblez , hommes de sang , arrêtez , inhumains ,
 Tremblez : elle est romaine , en ces lieux elle est née ,
 Je la prends pour épouse. O Dieux de l'hymenée !
 Dieux de ces sacrés nœuds , Dieux clémens que je fers ,
 Je triomphe avec vous des monstres des enfers !
 Armez et protégez la main que je lui donne !
 Ma cohorte à ces mots se lève et m'environne ,
 Leur courage renaît. Les tyrans confondus
 Me remettent leur proie et restent éperdus.
 Vous savez , ai-je dit , que nos lois souveraines
 Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes ;
 Que nul n'ose porter sa téméraire main
 Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain ;
 Je le suis ; respectez ce nom cher à la terre.
 Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :
 Mais bientôt revenus de leur stupidité ,
 Reprenant leur audace et leur atrocité ,
 Leur bouche ose crier à la fraude , au parjure !
 Cet hymen , disent-ils , n'est qu'un jeu d'imposture ,
 Une offense à César , une insulte aux autels ;
 Je n'en ai point tissé les liens solennels ,
 Ce n'est qu'un artifice indigne et punissable. . . .
 Je vais donc le former cet hymen respectable.
 Vous l'approuvez , mon frère , et je n'en doute pas :
 Il sauve l'innocence , il arrache au trépas
 Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi-même ,
 Qu'ils protègent par moi , qu'ils ordonnent que j'aime ,

Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la Divinité.

C E S E N E.

Qui? moi! si je l'approuve! ah, mon ami, mon frère,
Je sens que cet hymen est juste et nécessaire.
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accomplissez pas vos desseins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?
Ses grâces, sa vertu, son péril l'anoblissent.
Dégagez vos sermens, pressez ce nœud sacré;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire,
La magnanimité forme ces sacrés nœuds;
Ils consolent la terre; ils sont bénis des cieux;
Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

I R A D A N.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud solennel,
Les témoins, le festin, les présens et l'autel.
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même,
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des suivans.)

Qu'on la fasse venir. . . . Mon frère, demeurez,
Digne et premier témoin de mes sermens sacrés.
La voici.

C E S E N E.

Son aspect déjà vous justifie.

S C E N E I I.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

I R A D A N.

ARZAME, c'est à vous que mon cœur sacrifie ;
 Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
 Repoussait loin de vous la persécution.
 Contre vos ennemis l'équité se soulève :
 Elle a tout commencé ; l'amour parle et l'achève.
 Je suis prêt de former en présence des dieux ,
 En présence du vôtre , un nœud si précieux ,
 Un nœud qui fait ma gloire , et qui vous est utile ,
 Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asile ;
 Qui vous peut en secret donner la liberté
 D'exercer votre culte avec sécurité.
 Il n'en faut point douter , l'éternelle Puissance ,
 Qui voit tout , qui fait tout , a fait cette alliance.
 Elle vous a portée aux écueils de la mort ,
 Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
 Sa main , qu'elle étendait pour sauver votre vie ,
 Tiffut en même temps ce saint nœud qui nous lie.
 Je vous présente un frère ; il va tout préparer
 Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

A R Z A M E.

A votre frère , à vous , pour tant de bienfiance ,
 Hélas ! j'offre mon trouble et ma reconnaissance.
 Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
 Ses rayons les plus purs et les plus lumineux !
 Goûtez en vous aimant un fort toujours prospère.
 Mais , ô mon bienfaiteur ! ô mon maître ! ô mon père !

348 L E S G U E B R E S .

Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix ,
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

C E S E N E .

Je me retire , Arzame , et mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère , heureux de son bonheur ,
Je partage le vôtre , et vois en vous ma sœur.

A R Z A M E .

Que vais-je devenir !

S C E N E I I I .

I R A D A N , A R Z A M E .

I R A D A N .

BELLE et modeste Arzame ,
Versez en liberté vos secrets dans mon ame ;
Ils sont à moi , parlez , tout est commun pour nous.

A R Z A M E .

Mon père ! en frémissant je tombe à vos genoux.

I R A D A N .

Ne craignez rien , parlez à l'époux qui vous aime.

A R Z A M E .

J'atteste ce soleil , image de Dieu même ,
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

I R A D A N .

Ah ! que me dites-vous , et quelle défiance !
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense ;

Ces tyrans confondus fauront nous respecter.

A R Z A M E.

Juste Dieu, que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble, une ardeur si touchante !

I R A D A N.

Je m'honore moi-même, et ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

A R Z A M E.

C'en est trop . . . bornez-vous, Seigneur, à la pitié ;
Mais daignez m'affurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

I R A D A N.

Je vous le jure.

A R Z A M E.

Eh bien . . .

I R A D A N.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui soupire.

A R Z A M E.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons ;
Elle peut être horrible aux autres nations :
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère :
Ce qu'ici l'on proscriit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs et divins,
Qui font un sacrilège aux regards des Romains.
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère ;
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.

La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
 En se réunissant, n'est jamais altérée :
 Telle est ma loi.

I R A D A N.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

A R Z A M E.

Je l'avais bien prévu votre cœur en frémit.

I R A D A N.

Vous avez donc un frère?

A R Z A M E.

Oui, Seigneur, et je l'aime.

Mon père à son retour dut nous unir lui-même.
 Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
 De nos Guèbres chéris et chez vous condamnés.
 Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
 Indigne des bienfaits jetés sur ma misère;
 Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés
 Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
 Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
 Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
 Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
 Aux homicides bras levés pour le frapper.

I R A D A N.

Je demeure immobile, et mon ame éperdue
 Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
 De cet affreux secret je suis trop offensé :
 Mon cœur le gardera mais ce cœur est percé.
 Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.
 Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère.
 Dans l'indignation dont je suis pénétré,
 Malgré tout mon courroux, mon honneur vous fait gré

De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
 Votre esprit est trompé , mais votre ame est sincère.
 Je suis épouvanté , confus , humilié ;
 Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié :
 Je ne vous aime plus , mais je vous fers encore.

A R Z A M E.

Il faut bien , je le vois , que votre cœur m'abhorre.
 Tout ce que je demande à ce juste courroux ,
 Puisque je dois mourir , c'est de mourir par vous ,
 Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
 Le père , le héros , par qui je fus aimée ,
 En me privant du jour , de ce jour que je hais ,
 En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits ,
 Rendra ma mort plus douce ; et ma bouche expirante
 Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

I R A D A N.

Allez , n'espérez pas , dans votre aveuglement ,
 Arracher de mon ame un tel consentement.
 Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable ,
 Mon cœur s'attache à vous toute ingrate et coupable :
 Vos nœuds me font horreur ; et dans mon désespoir
 Je ne puis vous haïr , vous quitter , ni vous voir.

A R Z A M E.

Et moi , Seigneur , et moi , plus que vous confondue ,
 Je ne puis m'arracher d'une si chère vue ,
 Et je crois voir en vous un père courroucé
 Qui me console encor quand il est offensé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

MON frère, tout est prêt, les autels vous demandent;
 Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent.
 Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
 Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
 Grossièrement parés, et plus ornés par elle,
 Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels défaits nouveaux!
 Sur votre front glacé l'horreur est répandue!
 Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CESENE.

O Ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel!
 Combien je chérissais cet heureux ministère!
 Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

A R Z A M E.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

C E S E N E.

Que dites-vous ?

I R A D A N.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
 Renonçons pour jamais à ce poste funeste ,
 A ce rang avili qu'avec vous je déteste ,
 A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé ;
 Trop basse ambition dont j'étais occupé.
 Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre ;
 De nos enfans , mon frère , allons pleurer la cendre.
 Nos femmes , nos enfans nous ont été ravis :
 Vous pleurez votre fille , et je pleure mon fils.
 Tout est fini pour nous : sans espoir sur la terre ,
 Que pouvons-nous prétendre à la cour , à la guerre ?
 Quittons tout , et fuyons. Mon esprit aveuglé
 Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé ;
 Ils sont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
 Fuyons , dis-je , à jamais , et du monde et d'Arzame.

C E S E N E.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble et quels desseins !
 Vous laisseriez Arzame à ses vils affassins ,
 A ses bourreaux ? qui ? vous !

I R A D A N.

Arrêtez : peut-on croire
 D'un soldat , de son frère , une action si noire !
 Ce que j'ai commencé , je le veux achever :
 Je ne la verrai plus ; mais je dois la sauver.
 Mes sermens , ma pitié , mon honneur , tout m'engage ;
 Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage :
 Vous m'offensez.

A R Z A M E .

O Ciel ! ô frères généreux !

Dans quel faïssement vous me jetez tous deux !
 Hélas ! vous disputez pour une malheureuse.
 Laissez-moi terminer ma destinée affreuse :
 Vous en voulez trop faire , et trop sacrifier ;
 Vos bontés vont trop loin , mon sang doit les payer.

S C E N E V .

Les Personnages précédens , les P R E T R E S de Pluton,
 Soldats.

L E G R A N D - P R E T R E .

EST-CE ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses ,
 Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses ,
 Qu'on ose se jouer avec impunité
 Du pouvoir souverain par vous-même attesté ?
 Voilà donc cet hymen et ce nœud si propice
 Qui devait de César enchaîner la justice ;
 Ce citoyen romain qui pensait nous tromper !
 La victime à nos mains ne doit plus échapper.
 Déjà César instruit connaît votre imposture :
 Nous venons en son nom réparer son injure.
 Soldats qu'il a trompés , qu'on enlève soudain
 Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
 Saïffiez-la.

A R Z A M E .

Mon père !

I R A D A N *aux Soldats.*

Ingrats !

A C T E S E C O N D. 355

C E S E N E.

Troupe insolente!...

Arrêtez . . . devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

L E G R A N D - P R E T R E.

Ne le redoutez pas.

I R A D A N.

Tremblez, vils affaffins;
Vous n'êtes plus foldats quand vous servez ces prêtres.

L E G R A N D - P R E T R E.

Les dieux, César et nous, Soldats, voilà vos maîtres.

C E S E N E.

Fuyez, vous dis-je.

I R A D A N.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

C E S E N E.

Ne craignez rien.

A R Z A M E, *en se retirant.*

Je meurs.

L E G R A N D - P R E T R E.

Frémissez, infidelles:

César vient, il fait tout, il punit les rebelles.
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans,
Qui deviez devant moi, le front dans la pouffière,
Abaïsser en tremblant votre insolence altièrè,
Qui parlez de pitié, de justice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix;
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appelez la foudre, et c'est moi qui la lance.

S C E N E V I.

I R A D A N , C E S E N E.

C E S E N E.

U N tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

I R A D A N.

Ils nous perdront fans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

C E S E N E.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

I R A D A N.

Qu'elle est juſte, mon frère, et qu'elle est impuiſſante!
Ils ont pour les défendre et pour nous accabler,
Céſar qu'ils ont ſéduit, les dieux qu'ils font parler.

C E S E N E.

Oui, mais ſauvons Arzame.

I R A D A N.

Ecoutez : Apamée

Touche aux Etats perfans; la ville eſt déſarmée;
Les ſoldats de ce fort ne font point contre moi;
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conſeillé, plus juſte, à ſon devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu;
Dites que par leurs mains je conſens qu'elle meure,
Que je livre ſa tête avant qu'il ſoit une heure.

Trompons la cruauté qu'on ne peut défarmer.
 Enfin , promettez tout : je vais tout confirmer.
 Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières ,
 Je mets entre elle et moi d'éternelles barrières.
 A vos conseils rendu , je brise tous mes fers.
 Loin d'un service ingrat , caché dans des déserts ,
 Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

C E S E N E .

Allons , je promettrai ce cruel sacrifice ;
 Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
 Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
 Ce glaive , cette main que l'empereur emploie
 A servir ces bourreaux avides de leur proie !
 Oui , je vais leur parler.

S C E N E V I I .

IRADAN ; le jeune ARZEMON , *parcourant le fond de
 la scène d'un air inquiet et égaré.*

L E J E U N E A R Z E M O N .

O Mort ! ô Dieu vengeur !

Ils me l'ont enlevée , ils m'arrachent le cœur. . .
 Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

I R A D A N .

Cet inconnu m'alarme : est-il un satellite
 Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
 Pour observer ces lieux et pour nous épier ?

L E J E U N E A R Z E M O N .

Ah ! . . . la connaissez-vous ?

I R A D A N.

Ce malheureux s'égare.

Parle ; que cherches-tu ?

L E J E U N E A R Z E M O N .

La vertu la plus rare . . .

La vengeance, le fang, les ravisseurs cruels ,

Les tyrans révéérés des malheureux mortels . . .

Arzame ! chère Arzame ! . . . Ah ! donnez-moi des armes.

Que je meure vengé !

I R A D A N .

Son désespoir, ses larmes ,

Ses regards attendris, tout furieux qu'ils font ,

Les traits que la nature imprima sur son front ;

Tout me dit, c'est son frère.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Oui , je le fuis.

I R A D A N .

Arrête ,

Garde un profond silence, il y va de ta tête.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Je te l'apporte , frappe.

I R A D A N .

Enfans infortunés !

Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés ! . . .

Toi , le frère d'Arzame !

L E J E U N E A R Z E M O N .

Oui , ton regard sévère

Ne m'intimide pas.

I R A D A N .

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur et de pitié :

Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

I R A D A N.

O rigueurs tyranniques !

Ce font vos cruautés qui font les fanatiques. . . .
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort.
Je te protégerai : réfous-toi de me fuivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin ?

I R A D A N.

Tu peux la voir et vivre ;

Calme-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis. . . . Ah ! Seigneur, pardonnez
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence ?
Vos esclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée.
Vous la persécutez !

I R A D A N.

Va, ton ame est blessée

Par les illusions d'une fatale erreur ;
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur ;
Et sur elle et sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas ! dois-je y compter ? . . . daignez donc me la rendre,
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

I R A D A N.

Il attendrit mon cœur , mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un fort funeste !
Viens , jeune infortuné , je t'apprendrai le reste ;
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres preffans :
Mais ne me trompez pas.

I R A D A N.

O malheureux enfans !
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste !
De l'une j'admirais la fermeté modeste ,
Sa résignation , sa grâce , sa candeur ;
L'autre accroît ma pitié , même par sa fureur.
Un dieu veut les sauver , il les conduit sans doute ;
Ce dieu parle à mon cœur , il parle , et je l'écoute.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

JE marche dans ces lieux de surprise en surprise,
Quoi! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise!
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains!

MEGATISE.

Pardonne à ma faiblesse.

L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeuneffe,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel et vil! méprisable esclavage!
Tu pourrais être libre en suivant tes amis. (a)

MEGATISE.

Le pauvre n'est point libre; il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton fort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MEGATISE.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

L E J E U N E A R Z E M O N.

Que dis-tu ? le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support ?

M E G A T I S E.

Ah ! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promesse.
Je connais Iradan, je fais que dans Emesse,
Amant d'une perfane, il en avait un fils ;
Mais apprends que bientôt, défolant son pays,
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.
Oui, les chefs, les soldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encore et toujours chancelante !
L'autre est prête à tremper sa main vile et sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

L E J E U N E A R Z E M O N.

Cher ami, rendons grâce au fort qui nous protège ;
On ne commettra point ce meurtre sacrilège.
Iradan la soutient de son bras protecteur ;
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur ; il n'est plus de victime ;
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

M E G A T I S E.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.

Ma sœur ne le croit point capable d'imposture ;
En un mot nous partons. Je ne suis affligé
Que de partir sans toi , sans m'être encor vengé ,
Sans punir les tyrans.

M E G A T I S E.

Tu m'arraches des larmes.

Quelle erreur t'a séduit ? de quels funestes charmes ,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés !
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

M E G A T I S E.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

M E G A T I S E.

On te trahit ; dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non , il n'est pas possible : on n'est pas si cruel.

M E G A T I S E.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan , ce Césène , ce traître ,
Trafique de sa vie , et la vend au grand-prêtre.
J'ai vu , j'ai vu figner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs !... que m'as-tu dit ?

M E G A T I S E.

L'horrible vérité.

Hélas! elle est publique, et mon ami l'ignore!

LE JEUNE ARZEMON.

O monstres! ô forfaits!... mais non, je doute encore...

Ah! comment en douter! mes yeux n'ont-ils pas vu

Ce perfide Iradan devant moi confondu?

Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence,

Des regards inquiets que troublait ma présence,

Un air sombre et jaloux, plein d'un secret dépit,

Tout semblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,

Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Détestables humains! quoi! ce même Iradan!...

Si fier, si généreux!

MEGATISE.

N'est-il pas courtifan?

Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,

Ne se chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je sauver Arzame?

MEGATISE.

En ce séjour d'effroi,

Je t'offre mon épée, et ma vie est à toi.

Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,

De l'horrible bûcher la flamme est toute prête.

Chez ces prêtres sanglans nul ne peut aborder....

(l'arrêtant.)

Où cours-tu, malheureux?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander?

ACTE TROISIEME. 365.

MEGATISE.

Crains tes emportemens; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie!

MEGATISE.

Arrête; je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'est elle-même.

MEGATISE.

Hélas!

Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZEMON.

Ecoute, garde-toi d'oser lui faire entendre
L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre.
Non, je ne saurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCENE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHER époux! cher espoir de mon cœur,
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'est-là Mégatise!... en croirai-je mes yeux!
Un ignicole, un guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZEMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

M E G A T I S E.

Oui, j'en rougis de honte.

A R Z A M E.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte ?

M E G A T I S E.

Sans doute il le voudrait.

A R Z A M E.

Notre libérateur

Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

L E J E U N E A R Z E M O N.

Je vois . . . qu'il peut tromper.

A R Z A M E.

Tout est prêt pour la fuite :

De fidèles soldats marchent à notre fuite.

Mégatife en est-il ?

M E G A T I S E.

Je vous offre mon bras,

C'est tout ce que je puis . . . Je ne vous quitte pas.

A R Z A M E *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon fort dispose avec son frère.

L E J E U N E A R Z E M O N.

On le dit.

A R Z A M E.

Tu pâlis : quel trouble involontaire

Obscurcit tes regards de larmes inondés ?

L E J E U N E A R Z E M O N.

Quoi Césène, Iradan ! . . . De grâce, répondez :

Où sont-ils ? qu'ont-ils fait ?

ACTE TROISIEME. 367

ARZAME.

Ils sont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZEMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZEMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

Le jeune ARZEMON, *se jetant dans les bras de Mégatife.*

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci!

ARZAME.

Eh quoi, la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous;
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour sauver nos jours il hafarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même et qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur;

Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma sœur,
Pardonne; écoute au moins : Mégatife est fidelle;
Notre culte est le sien; je réponds de son zèle;
C'est un frère; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentimens secrets ce romain nous conserve.
Il paraissait troublé, tu t'en souviens: observe,

Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
 Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
 Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
 Des lois que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

A R Z A M E .

Cher frère! tendre amant, que peux-tu demander!

L E J E U N E A R Z E M O N .

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder.
 Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
 Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

A R Z A M E .

J'en verserai peut-être en osant t'obéir.

L E J E U N E A R Z E M O N .

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
 Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

A R Z A M E .

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;
 Tu ne la connais point. Un sentiment si bas
 Blesse le nœud d'hymen et ne l'affermir pas.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

A R Z A M E .

Tu le veux, je ne puis défobéir sans crime...
 J'avoûrai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
 M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Il t'aimait?

A R Z A M E .

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite

A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a fu les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repouffé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ses empressements j'ai mis ce frein sacré:
Ce secret à jamais devait être ignoré;
Tu me l'as arraché; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève : il a donc fu ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frère avec la sœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint?

ARZAME.

L'horreur.

Le jeune ARZEMON à *Mégatise*.

C'est assez, je vois tout : le barbare ! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hymenée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.

370 LES GUEBRES.

Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah, ma sœur!... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis et tu pleures!

LE JEUNE ARZEMON.

Qui? moi!... Ciel!... Iradan!...

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner

Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne... en ces moments... dans un lieu si barbare...

Parmi tant d'ennemis... aisément on s'égare....

Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.

Tu fors!... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami, veille sur elle.... ô tendresse! ô nature!

(avec fureur.)

Que vais-je faire? ah Dieu!... vengeance, entends ma voix!

(il embrasse sa sœur en pleurant.)

Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

(il sort.)

S C E N E I I I.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARRETE!... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il prépare?
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
Et dans quel temps, grand Dieu! qu'en peux-tu soupçonner?

MEGATISE.

Des malheurs

ARZAME.

Contre moi le fort veut s'obstiner;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MEGATISE.

Puisse le juste Ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage; il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MEGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots font à craindre;
César les favorise; ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister?
Etes-vous sûre enfin de sa persévérance?
On se lasse souvent de servir l'innocence;

Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur :
Je l'ai trop éprouvé.

A R Z A M E.

Si tel est mon malheur,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir... grand Dieu, quel bruit se fait entendre !
Quels mouvemens soudains, et quels horribles cris !

S C E N E I V.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats,
le jeune ARZEMON *enchaîné*.

C E S E N E.

Q U'ON le traîne à ma fuite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide ;
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

A R Z A M E.

O Ciel !

M E G A T I S E.

Malheureux !

ARZAME *tombe sur une banquette*.

Je me meurs !

C E S E N E.

Femme ingrate ! est-ce toi qui guidais ses fureurs ?

ARZAME, *se relevant*.

Comment ? que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

C E S E N E.

Le monstre !... quoi ? plonger une main fanguinaire

Dans le sein de son maître et de son bienfaiteur,
Frapper, assassiner votre libérateur!
A mes yeux, dans mes bras! un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

A R Z A M E.

Ciel! Iradan n'est plus!

C E S E N E.

Les dieux, les justes dieux
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

A R Z A M E.

Je respire un moment.

C E S E N E *aux soldats.*

Soldats qui me suivez,
Déployez les tourmens qui lui sont réservés. . . .
Parle avant d'expirer, nomme-moi ton complice.

(*montrant Mégatise.*)

Est-ce ta sœur ou lui? parle avant ton supplice. . . .
Tu ne me réponds rien. . . . quoi! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions, hélas! nos dieux, notre empereur;
Quand nos soins redoublés et l'art le plus pénible,
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible;
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,
Nous exposions nos jours et pour elle et pour toi;
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le salaire!

A R Z A M E.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

Le jeune ARZEMON à Césène.

A la fin je retrouve un reste de lumière. . . .
 La nuit s'est dissipée un jour affreux m'éclaire. . . .
 Avant de me punir, avant de te venger,
 Daigne répondre un mot : j'ose t'interroger. . . .
 Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître ?
 Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre ?

C E S E N E .

La livrer, malheureux ! il aurait fait couler
 Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Il suffit : je me jette à tes pieds que j'embrasse.
 A ton cher frère, à toi je demande une grâce,
 C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens
 Que la vengeance ajoute à la mort des méchants :
 Je les ai mérités : ton courroux légitime
 Ne saurait égaler mes remords et mon crime.

C E S E N E .

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains :
 Soyons justes, amis, et non pas inhumains.
 Sa mort doit me suffire.

A R Z A M E .

Eh bien, il la mérite ;
 Mais joignez-y sa sœur ; elle est déjà proscrire.
 La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,
 Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.
 Je suis sa sœur, sa femme, et cette mort m'est due.

M E G A T I S E .

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
 C'est moi qui dois mourir ; c'est moi qui l'ai porté,
 Par un avis trompeur, à tant de cruauté. . . .

Seigneur , je vous ai vu , dans ce séjour du crime ,
 Aux tyrans assemblés promettre la victime ;
 Je l'ai vu , je l'ai dit. Aurais-je dû penser
 Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
 Je suis guèbre et grossier , j'ai trop cru l'apparence ;
 Je l'ai trop bien instruit : il en a pris vengeance.
 La faute en est à vous , vous qui la protégez.
 Votre frère est vivant , pesez tout , et jugez.

C E S E N E .

Va , dans ce jour de sang , je juge que nous sommes
 Les plus infortunés de la race des hommes . . .

Va , fille trop fatale à ma triste maison ,
 Objet de tant d'horreur , de tant de trahison ;
 Je ne me repens point de t'avoir protégée.
 Le traître expirera ; mais mon ame affligée
 N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
 Mes pleurs coulent sur toi , mais ils coulent en vain.
 Tu mourras : aux tyrans rien ne peut te soustraire ;
 Mais je te pleure encore en punissant ton frère.

(aux soldats .)

Revolons près du mien , secondons les secours
 Qui raniment encor ses déplorables jours.

S C E N E V .

A R Z A M E seule.

DANS sa juste colère , il me plaint , il me pleure !
 Tu vas mourir , mon frère ; il est temps que je meure ,
 Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs ,
 Ou par mes propres mains , ou par tant de douleurs . .

O mort ! ô destinée ! ô Dieu de la lumière !
 Créateur incréé de la nature entière,
 Etre immense et parfait, seul être de bonté,
 As-tu fait les humains pour la calamité !

Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage !
 La nature est ta fille, et l'homme est ton image.
 Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
 Et créer le malheur, ainsi que les forfaits !
 Est-il ton ennemi ? Que sa puissance affreuse
 Arrache donc la vie à cette malheureuse.
 J'espère encore en toi, j'espère que la mort
 Ne pourra, malgré lui, détruire tout mon sort.
 Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître ;
 Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître.
 Cet être malfaisant qui corrompt ta loi
 Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
 Par lui persécutée, avec toi réunie,
 J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
 Il en est une heureuse, et je veux y courir :
 C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront ; toi , Mégatise !

MEGATISE.

Hélas !

Triste et cher Arzemon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.

Pour servir les Romains es-tu donc fans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices,
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices,
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans ;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où font mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême :
Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort ;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.

N'est-ce pas Iradan que , pendant son voyage ,
L'empereur a nommé pour garder ce passage ?

MEGATISE.

C'est lui-même , il est vrai ; mais crains de t'arrêter.
Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuserait une simple audience ?

MEGATISE, *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence ,
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois

Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage ,
Leur bassesse orgueilleuse et leur trompeur hommage ;
Mais oubliant pour nous leur sombre majesté ,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture ,
Doux présens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté ?

MEGATISE.

Quoi ! tu ne fais donc pas ce fatal homicide ,
Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je fais qu'ici tout m'intimide ,

Que l'inhumanité, la persécution
Menacent mes enfans et ma religion.

ACTE QUATRIÈME. 379

C'est ce que tu m'as dit, et c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan . . . son intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes soins obstinés
La foule des mourans et des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel discours effroyable! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, est expirant peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui!

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'affaffiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O soleil! ô mon Dieu! soutenez ma vieilleffe!
Qui? lui! ce malheureux, porter sa main traîtreffe
Sur qui? . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MEGATISE.

Vois quel temps tu prenais: rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence;
Il était bon, sensible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé? quel crime! . . . ah malheureux!

MEGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu ; j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux et voisins du trépas ,
Ce soleil dont mes yeux appesantis par l'âge ,
Aperçoivent à peine une infidelle image ,
Ces vains restes d'un fang déjà froid et glacé.
J'ai vécu , mon ami ; pour moi tout est passé :
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure ,
Respecte d'Iradan la triste et dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans , et que j'ai trop aimés ,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MEGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voie Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le fang que ton fils a versé.
Attends , qu'on fache au moins si , malgré sa blessure ,
Il reste assez de force encore à la nature

Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous alarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te défarment.

Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,

Et son frère est témoin de son dernier moment.

Cache-toi ; je viendrai te parler et t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as fu conduire,

Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,

Daigne abaïffer sur nous tes regards paternels !

S C E N E I I.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESENE,
MEGATISE.

CESENE.

MEGATISE, aide-nous, donne un siège à mon frère,

A peine il se soutient, mais il vit ; et j'espère

Que malgré sa blessure et son sang répandu,

Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN à Mégatise.

Donne, ne pleure point.

C E S E N E à *Mégatife*.

Veille sur cette porte,
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre et ne sorte.
(à *Iradan*.) (*Mégatife sort*.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

I R A D A N.

Ah! Césène, au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, et déjà le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé;
Ils se maintiennent tous; le faible est écrasé.
Ils sont maîtres des lois dont ils sont interprètes;
On n'écoute plus qu'eux; nos bouches sont muettes.
On leur donne le droit de juges souverains;
L'autorité réside en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grâce.

C E S E N E.

Eh, pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

I R A D A N.

Ah! qu'il vive.

C E S E N E.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne et les entraves;
Sous le nom de guerriers, nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.

César est arrivé : la tête de l'armée
 Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
 Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
 Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur;
 Et loin de te venger de leur troupe parjure,
 De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
 Avec eux malgré moi je dois me réunir.
 C'est ton lâche assassins que nous devons punir;
 Et puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
 Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
 Ta fureté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
 Il est guèbre, il suffit, César te punirait.

I R A D A N.

Je ne fais ; mais sa mort , en augmentant mes peines ,
 Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

S C E N E I I I.

I R A D A N , C E S E N E , A R Z A M E.

A R Z A M E , *se jetant aux genoux de Césène.*

DA N S ma honte , Seigneur , et dans mon désespoir ,
 J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
 Je le sens ; ma présence , à vos yeux téméraire ,
 Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
 L'audace de sa sœur est un crime de plus.

C E S E N E , *la relevant.*

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus ?

A R Z A M E.

Seigneur , on va traîner mon cher frère au supplice :
 Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez justice ;

Et vous me demandez ce que je veux! . . . La mort,
La mort, vous le savez.

C E S E N E.

Va , son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs , ils sont assez sensibles.
Eh bien , je veillerai sur tes jours innocens ;
C'est tout ce que je puis , compte sur mes sermens.

A R Z A M E.

Je vous les rends , Seigneur; je ne veux point de grâce :
Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur ;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis; votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, et si votre courage ,
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû ,
Ma main fera plus prompte, et mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?
Deux guèbres , après tout , vil rebut des humains ,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux romains ?

C E S E N E.

Oui , jeune infortunée , oui , je ne puis t'entendre ,
Sans qu'un dieu dans mon cœur , ardent à te défendre ,
Ne soulève mes sens et crie en ta faveur.

I R A D A N.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse et d'horreur.

SCENE

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

VIENT-ON nous demander le sang de ce coupable?

MEGATISE.

Rien encor n'a paru.

CESENE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans défarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MEGATISE.

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écartier tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande?

IRADAN.

Une grâce! qui? moi!

CESENE.

Que veut-il? qu'il attende;
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens:
Il faut que je vous venge; allons, il en est temps.

ARZAME.

Ciel! déjà!

C E S E N E.

Rejetez sa prière indiscrette.

I R A D A N.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette
 Me permettra peut-être encor de lui parler.
 Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
 Ne peut être sans doute ignoré de personne ;
 Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
 Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

M E G A T I S E.

Il me l'a dit du moins.

I R A D A N.

Qu'on le fasse venir.

S C E N E V.

Les Personnages précédens. (*Mégatise s'avance vers le
 vieil ARZEMON qu'on voit à la porte.*)

M E G A T I S E à Arzémon.

LA bonté d'Iradan se rend à ta prière.
 Avance... Le voici.

A R Z A M E.

Juste Ciel!... Ah, mon père!
 A mes derniers momens, quel dieu vient vous offrir!
 Voulez-vous qu'à vos yeux...

L E V I E I L A R Z E M O N.

Je veux vous secourir.

I R A D A N.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!
 Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.

J'aimai tes deux enfans , et dans ce jour d'horreurs ,
Va , je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui , Tribun , je l'avoue , ils sont seuls condamnables ;
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui , devant elle , il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique ,
Pouvoir de la nature , augmenté par l'amour ,
Quels momens ! quels témoins ! et quel horrible jour !

S C E N E V I.

Les Personnages précédens , le jeune ARZEMON
enchaîné.

LE JEUNE ARZEMON.

HELAS ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme juste à qui je dois mon être ,
Dont j'ai déshonoré la vieilleffe et le sang ;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de son vertueux frère ;
Devant vous , ô ma sœur ! dont la juste colère ,
Les charmes , la terreur , et les sens agités ,
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZEMON, *les regardant tous.*
 J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
 Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en fera jamais après ce coup affreux.

CESENE.

Qui?... toi nous consoler! toi, père malheureux!

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
 Et vous allez peut-être en verser de nouvelles :
 Mais vous les chérez.

IRADAN.

Quels discours étonnans!

CESENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
 Le lieu, le nouveau poste et le rang où vous êtes!
 La guerre loin de moi porta toujours vos pas ;
 Enfin je vous retrouve.

CESENE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
 Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les lois le commandent.

Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneur, écoutez-moi....

Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,

Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Emesse enflammée.

I R A D A N.

S'il m'en souvient, grands Dieux !

C E S E N E.

Oui : nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

I R A D A N.

Emesse fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Non, Seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire usage et ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Emesse, et depuis soixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je fais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

C E S E N E.

O fort que je déteste !
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Je les fais mieux que vous ; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emesse embrasée ;
La mère de l'un d'eux y périt écrasée ;
Et l'autre fut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, et la flamme, et la mort.

C E S E N E.

Et qui des deux vivait ?

I R A D A N.

Et qui des deux respire ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Hélas ! vous faurez tout : je dois d'abord vous dire
 Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
 Cette mère échappa par un obscur fentier ;
 Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière
 Le fort la conduisit sous mon humble chaumière.
 A ce tendre dépôt, du fort abandonné,
 Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
 Ma loi me le commande ; et mon sensible zèle,
 Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

C E S E N E.

Eh quoi ! privé de bien tu nourris l'étranger !
 Et César nous opprime, ou nous laisse égorger !

I R A D A N, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme ? .. ô Dieu de la justice !
 Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Dans ma retraite obscure elle a languï deux ans :
 Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

I R A D A N.

Hélas !

L E V I E I L A R Z E M O N.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
 Elle me fit jurer à son heure dernière
 D'élever ses enfans dans sa religion :
 J'obéis. Mon devoir et ma compassion
 Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
 Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,

ACTE QUATRIÈME. 391

M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux.

C E S E N E.

O destins!

I R A D A N.

O momens trop chers, trop douloureux!

C E S E N E.

Une faible espérance est-elle encor permise?

A R Z A M E.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surpris.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

I R A D A N.

Que me préparez-vous? O Cieux! que dois-je croire?

C E S E N E.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZEMON à Iradan.

Reconnaissez ce gage

D'un malheur sans exemple et de la vérité.

C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(il donne une lettre.)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante

A tracés devant moi d'une main défaillante.

I R A D A N.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop: tiens, mon frère, prends, lis.

B b 4

C E S E N E.

Oui, c'est ta tendre épouse; ô sacré caractère!

(il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes
le jeune Arzémon qui se couvre le visage.

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

A R Z A M E à Césène qui l'embrasse.

Quoi! je naquis de vous!

I R A D A N.

Quoi! le ciel qui me perd

Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale

Que pour l'abandonner à la rage infernale

De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZEMON, se jetant aux genoux d'Iradan.

Du nom de père, hélas! osé-je vous nommer?

Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?

J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

I R A D A N, se relevant et l'embrassant.

Non, tu n'es que mon fils.

(il retombe.)

C E S E N E.

Que j'étais aveuglé!

Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé;

Les bourreaux l'attendaient... quel bruit se fait entendre?

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

M E G A T I S E, rentrant.

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

C E S E N E.

Est-ce un arrêt de mort?

M E G A T I S E.

Il ne m'est pas connu.

ACTE QUATRIÈME. 393

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

I R A D A N.

Les cruels !

C E S E N E.

Nous tombons d'abymes en abymes.

M E G A T I S E.

Je fais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frère et la sœur.

C E S E N E.

O justice ! ô César !

Vous pouvez le souffrir ! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie !

L E J E U N E A R Z E M O N.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
J'en étais incapable ; eux seuls vous ont frappé.
J'expirai dans leur sang mon crime involontaire. . . .
Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-temps abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'empereur après ordonne mon supplice ;
Il n'en jouira pas , et j'aurai fait justice ;
Il me retrouvera , mais mort , enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

I R A D A N.

Calme ton désespoir, contiens ta violence ;
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frère , mes enfans , doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter ;
Il m'a rendu mon fils , et tu revois ta fille ;
Il n'a pas réuni cette triste famille

394 L E S G U E B R E S .

Pour la frapper ensemble , et pour mieux l'immoler.

A R Z A M E .

Qui le fait !

I R A D A N .

A César que ne puis-je parler !

Je ne puis rien , je sens que ma force s'affaïfle.

Tant de foins , tant de maux , de crainte , de tendresse ,

Accablent à la fois mon corps et mes esprits.

(à son fils .)

Soutiens-moi.

L E J E U N E A R Z E M O N .

L'oserai-je ?

I R A D A N .

Oui , mon fils mon cher fils !

A R Z A M E à Césène.

Eh quoi , de ces brigands l'exécrable cohorte

De ce château , mon père , assiège encor la porte ?

C E S E N E .

Va , j'en jure les dieux ennemis des tyrans ,

Ces meurtriers sacrés n'y feront pas long-temps.

S'il est des dieux cruels , il est des dieux propices ,

Qui pourront nous tirer du fond des précipices.

Ces dieux font la constance et l'intrépidité ,

Le mépris des tyrans et de l'adversité.

(au jeune Arzémon .)

Viens ; et pour expier le meurtre de ton père ,

Venge-toi , venge-nous , ou meurs avec son frère.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON, ARZAME.

I R A D A N.

NON, ne m'en parlez plus ; je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure ;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans ,
Le ciel vous a rendus à nos embrassemens.
Vos amours offensaient et Rome et la nature :
Rome les justifie, et le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance.
Les prêtres des enfers et leur zèle inhumain
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

A R Z A M E.

Hélas ! l'espérez-vous ?

I R A D A N.

Quelles mains sacrilèges
Oseraient de ce nom braver les privilèges ?
Césène est au prétoire ; il faudra le fléchir.
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles ?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.

396 L E S G U E B R E S .

Le temps fera le reste , et si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solennités ,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire ,
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire .

Dieu qui me les rendez , favorisez leurs feux !
Dieu de tous les humains , daignez veiller sur eux .

A R Z A M E .

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse !
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse .

LE JEUNE ARZEMON , *baisant la main d'Iradan* .
Je ne puis vous parler , je demeure éperdu ,
Mon père !

I R A D A N , *l'embrassant* .

Mon cher fils !

LE JEUNE ARZEMON .

Le trépas m'était dû ,
Vous me donnez Arzame !

A R Z A M E .

Et pour comble de joie ,
C'est Césène mon père oui , le ciel nous l'envoie .

S C E N E I I .

Les Personnages précédens , C E S E N E .

I R A D A N .

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin ?

C E S E N E .

J'apporte le malheur , et tel est mon destin .
Ma fille , on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle .

Le prétoire est féduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contre nous!

CESÈNE.

On a déjà nommé

Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

CESÈNE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi....

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! et que le cœur se trompe!
Je détestais ma place et son indigne pompe,
Ses fonctions, ses droits; je voulais tout quitter;
On m'en prive, et l'affront ne se peut supporter.

CESÈNE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes:
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux, formé chez les Persans,
Est déclaré coupable: on ôte à nos enfans
Les droits de la nature et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus quand cette main impie
Par la rage égarée, et surtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.

Mais il me reste au moins le droit de la vengeance :
On ne peut me l'ôter.

A R Z A M E.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux font mes seuls souverains.

C E S E N E, *l'embrassant.*

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage.
Fille digne de moi, conserve ton courage.

A R Z A M E.

Nous en avons besoin.

C E S E N E.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

A R Z A M E.

J'en suis la cause unique :
J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur ferait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime ?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître,
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers ?
Sur quoi ? sur un arrêt des ministres d'un temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;

Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
 Que pour y tempérer la dureté des lois ;
 Eux qui , loin de frapper l'innocent misérable ,
 Devaient intercéder , prier pour le coupable.
 Que fait votre César invisible aux humains ?
 De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains ?
 Est-il , comme vos dieux , indifférent , tranquille ,
 Des maux du monde entier spectateur inutile ?

C E S E N E .

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué.
 On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
 Il laisse agir la loi.

I R A D A N .

Loi vaine et chimérique ,
 Loi favorable aux grands , et pour nous tyrannique !

C E S E N E .

Je n'ai qu'une ressource , et je vais la tenter.
 A César malgré lui je cours me présenter ;
 Je lui crirai justice ; et si les pleurs d'un père
 Ne peuvent adoucir ce despote sévère ,
 S'il détourne de moi des yeux indifférens ,
 S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans ,
 Je me perce à sa vue : il frémera peut-être ;
 Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
 Et par mes derniers mots , qui pourront l'étonner ,
 Je lui dirai : Barbare , apprends à gouverner.

I R A D A N .

Vous n'irez point sans moi.

C E S E N E .

Quelle erreur vous entraîne ?
 Votre corps affaibli se soutient avec peine ;

Votre sang coule encor.... demeurez et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...

Cher frère! cher époux!... ô Ciel! que vont-ils faire?

S C E N E I I I.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

PEUT-ETRE que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?
Je respecte César; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité;
Tant de droits ne font rien contre l'autorité.
Elle est sans yeux, sans cœur. Le guerrier le plus brave
Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave:
C'est le prix du service et l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère!
Il n'a fait que du bien; ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.

La

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent ;
 C'est une impiété que dans nous ils punissent :
 On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
 Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
 On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
 Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,
 Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
 Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur ;
 Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
 Notre indigne pontife, à sa haine fidelle,
 N'attend que le moment de se rassasier
 Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
 Dans l'état où je suis, son triomphe est facile.
 Nous voici tous les deux sans force et sans asile,
 Nous débattant en vain, par un pénible effort,
 Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

VENERABLE vieillard, que viens-tu nous apprendre ?

LE VIEIL ARZEMON.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,
 Et peut-être un moment soulager vos douleurs
 Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.

Votre fils, votre frère. . . .

I R A D A N.

Explique-toi.

A R Z A M E.

Je tremble.

L E V I E I L A R Z E M O N.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble ;
 Du quartier de César ils suivaient les chemins.
 Du grand-prêtre accouru les suivans inhumains
 Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie.
 A mes yeux confernés le pontife déploie
 Un arrêt que sa brigade au prétoire a surpris.
 On l'a dû respecter ; mais, Seigneur, votre fils,
 Dans son emportement pardonnable à son âge,
 Contre eux, le fer en main, se présente et s'engage ;
 Votre frère le fuit d'un pas impétueux ;
 Mégatife à grands cris s'élançe au milieu d'eux ;
 Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre ;
 Frappez, s'écriait-il, fécondéz votre maître.
 De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux :
 Je voyais deux partis ardents, audacieux,
 Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
 Je ne fais quelle main, (qu'on va nommer impie)
 Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
 Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
 Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
 Indigne de sa place et du saint nom de prêtre.
 Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu :
 Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu ;
 Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

I R A D A N.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

A R Z A M E.

Ah ! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt et payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On difait qu'en ce désordre extrême,
César doit au château se transporter lui-même.

A R Z A M E.

Qu'est devenu mon père ?

I R A D A N.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous ni pour lui.
(*le vieil Arzémon sort.*)

S C E N E V.

I R A D A N, C E S E N E, A R Z A M E,
le jeune ARZEMON.

C E S E N E.

SANS doute il n'en est point ; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée ;
C'est assez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs :
Puisse périr ainsi tous les persécuteurs !
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre ;
Que le ciel les en frappe et délivre la terre,
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent !
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

I R A D A N.

La mort est sur nous tous , mon fils ; à ses approches
 Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
 Ce nouveau coup nous perd , et ce monstre expiré ,
 Tout barbare qu'il fut , était pour nous sacré.
 César va nous punir. Un vieillard magnanime ,
 Un frère , deux enfans , tout est ici victime ,
 Tout attend son arrêt. Flétri , dépossédé ,
 Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé ,
 Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée ,
 Au devoir , à l'honneur , vainement consacrée.

C E S E N E.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidelle Arzémon ;
 Serait-il renfermé dans une autre prison ?
 A-t-on déjà puni son respectable zèle ,
 Et les bienfaits surtout de sa main paternelle ?
 Au supplice , ma fille , il ne peut échapper.
 César de toutes parts nous fait envelopper.

A R Z A M E.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières ,
 Et je vois avancer les troupes meurtrières.
 Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort ,
 Je n'ai vu que du sang , des bourreaux et la mort.

C E S E N E.

Oui , c'en est fait , ma fille.

A R Z A M E.

Ah ! pourquoi suis-je née ?

C E S E N E , *embrassant sa fille.*

Pour mourir avec moi , mais plus infortunée . . .
 O mon cher frère ! . . . et toi son déplorable fils ,
 Nos jours étaient affreux , ils sont du moins finis.

ACTE CINQUIÈME. 405

I R A D A N.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même... A genoux, mes enfans.

A R Z A M E.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens!

S C E N E V I *et dernière.*

Les Personnages précédens, L'EMPEREUR,
Gardes, le vieil ARZEMON et MEGATISE
au fond.

L'EMPEREUR.

ENFIN, de la justice à mes fujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit;
L'intérêt de l'Etat m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

C E S E N E.

On m'a fermé l'accès.

I R A D A N.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi;
Vous avez outragé l'empereur et la loi.

Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
 Je fais qu'il fut cruel, injuste, inexorable;
 Sa soif du sang humain ne se put assouvir :
 On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
 Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance
 Je vous eusse écouté ; la voix de l'innocence
 Parle à mon tribunal avec sécurité,
 Et l'appui de mon trône est la seule équité.

I R A D A N .

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère :
 Epargnez les enfans, et punissez le père.

L' E M P E R E U R .

Je fais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
 Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
 Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
 M'a parlé, m'a touché par un récit sincère ;
 Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
 Dans un culte interdit par une loi sévère
 Vous avez élevé la sœur avec le frère :
 C'est la première source où de tant de fureurs
 Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.
 Des prêtres emportés par un funeste zèle
 Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
 Ils auraient dû l'instruire et non la condamner.
 Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su borner,
 Fiers de servir le ciel, ils servaient leur vengeance.
 De ces affreux abus j'ai senti l'importance ;
 Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince est clément, les sujets sont fidèles;
On m'a trompé long-temps; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance;
Honorés et soumis, par les lois soutenus,
Et par ces mêmes lois sagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérez qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects, et dignes de mes soins:
C'est l'intérêt du peuple, et c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....

Iradañ, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux:
Vous m'avez offensé; vous m'en servirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(à Arzame et au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée.

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,

408 LES GUEBRES. ACTE V.

J'ajoute à ta campagne un fertile héritage ;
Tu mérites des biens , tu fais en faire usage.
Les Guèbres déformais pourront en liberté
Suivre un culte secret long-temps persécuté.
Si ce culte est le tien , sans doute il ne peut nuire :
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits , de leurs biens ;
Qu'ils adorent leur dieu , mais sans blesser les miens :
Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'Etat est toujours la première.
Je pense en citoyen , j'agis en empereur ;
Je hais le fanatique et le persécuteur.

I R A D A N.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste ,
Qui parle au genre-humain pour le rendre plus juste.

A R Z A M E.

Nous tombons tous , Seigneur , à vos sacrés genoux.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Notre religion est de mourir pour vous.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E S G U E B R E S.

(a) L E J E U N E A R Z E M O N.

.
.

Toi foldat des Romains que l'infame esclavage. . . .

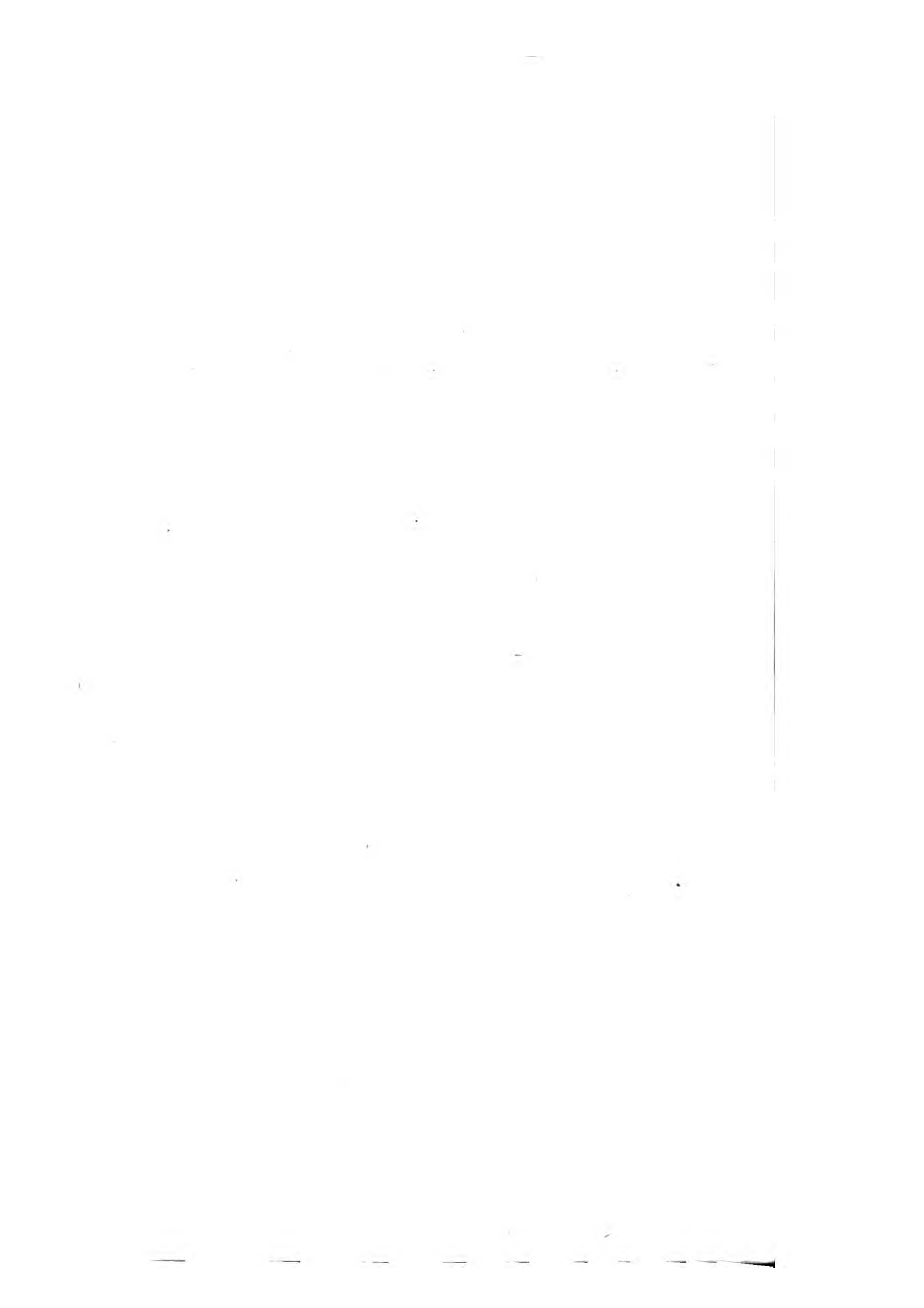
M E G A T I S E.

Cher ami, que veux-tu ? les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les foldats m'a jeté dans l'armée.

L E J E U N E A R Z E M O N.

Ton ame à ce service est-elle accoutumée ?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

Fin des Variantes.



SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

Représentée en 1774.

AVIS DES ÉDITEURS

De l'édition de Lausanne.

CETTE tragédie fut imprimée d'abord en 1769 sous le nom de M. *Lantin*, et on la donna comme la tragédie de *Mairet*, refaite.

La *Sophonisbe* de *Mairet* est la première pièce régulière qu'on ait vue en France, et même long-temps avant *Corneille*.

C'est par là qu'elle est précieuse, et qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas à la vérité un seul vers de *Mairet* dans la pièce; mais on a suivi sa marche autant qu'on l'a pu, surtout dans la première et dans la dernière scène. C'est un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie française, lorsqu'elle est sur le bord de son tombeau.

Nous imprimons cette pièce sur le propre manuscrit de l'auteur, soigneusement revu et corrigé par lui; et c'est jusqu'ici la seule édition à laquelle on doive avoir égard.

A M O N S I E U R
L E D U C
D E L A V A L L I E R E ,
G R A N D - F A U C O N N I E R D E F R A N C E ,
C H E V A L I E R D E S O R D R E S D U R O I , & c . & c . (*)

M O N S I E U R L E D U C ,

Q U O I Q U E les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles , souffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de *Mairet*, corrigée par un amateur autrefois très-connu. C'est votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'histoire du théâtre vous appartient , après l'honneur que vous avez fait à la littérature française , de présider à l'histoire du théâtre la plus complète. Presque tous les sujets des pièces dont cette histoire parle ont été tirés de votre bibliothèque , la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la pièce qui vous est dédiée vous manquait : il vient de M. *Lantin*, auteur de plusieurs poèmes singuliers

(*) Cette épître dédicatoire est supprimée dans l'édition de Laufane, sans doute parce que l'auteur y supposait que cette pièce était la tragédie de *Mairet*, refaite par M. *Lantin*, et que l'avertissement qui précède détruit cette supposition.

qui n'ont pas été imprimés , mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si l'auteur a rendu quelque service à la scène française , en habillant la Sophonisbe de *Mairet* à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de *Mairet*, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclus du théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-seulement par des expressions surannées, et par les familiarités qui déshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette pièce, écrite long-temps avant le *Cid*, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, et qui mit le théâtre en honneur.

Il est très-remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une Sophonisbe. Le prélat *Georgio Trissino*, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai, plus de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie ornée de chœurs fut représentée à Vicenza, dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siècle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; et quelle prose encore! Vous avez, Monseigneur, cette traduction faite par *Mélin de Saint-Gelais*. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre

langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers académiciens; et il n'y avait point d'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de temps et d'action furent scrupuleusement observées dans sa *Sophonisbe*. Elle fut composée dès l'an 1629, et jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne et l'Angleterre salissaient souvent leur scène tragique, furent prosrites par *Mairet*; mais il ne put chasser je ne fais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre est plus facile, et qu'on a pour excuse de pouvoir dire, *cela est naturel*. Ces naïvetés furent long-temps en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du *Cid*, composé long-temps après la *Sophonisbe* :

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans *Cinna* :

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi il ne faut pas s'étonner que le style de *Mairet*, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son temps.

Corneille surpassa *Mairet* en tout, mais il ne le fit point oublier; et même, quand il voulut traiter le sujet de *Sophonisbe*, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de *Mairet*.

Vous avez souvent dit, M. le Duc, la raison

de cette préférence ; c'est qu'il y a un grand fonds d'intérêt dans la pièce de *Mairet*, et aucun dans celle de *Corneille*. La fin de l'ancienne *Sophonisbe* est surtout admirable : c'est un coup de théâtre, et le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous présenter un hommage digne de vous, en ressuscitant la mère de toutes les tragédies françaises, laissée depuis quatre-vingts ans dans son tombeau.

Ce n'est pas que M. *Lantin*, en ranimant la *Sophonisbe*, lui ait laissé tous ses traits ; mais enfin le fond est entièrement conservé. On y voit l'ancien amour de *Massinisse* et de la veuve de *Siphax* ; la lettre écrite par cette carthaginoise à *Massinisse* ; la douleur de *Siphax*, sa mort ; tout le caractère de *Scipion*, la même catastrophe, et surtout point d'épisode, point de rivale de *Sophonisbe*, point d'amour étranger dans la pièce.

Je ne fais pour quoi M. *Lantin* n'a pas laissé subsister ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime et se marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé ; mais il est énergique, et il était consacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que *Massinisse* n'eût aimé *Sophonisbe* que le jour de la prise de *Cirthe*. Il l'avait aimée éperdument long-temps auparavant ; et un amour d'un moment n'intéresse jamais : aussi c'est *Scipion* qui prononçait ce vers, et *Scipion* était mal informé.

Quoi

Quoi qu'il en soit, c'est à vous, M. le Duc, et à vos amis, à décider si cette première tragédie régulière qui ait paru sur le théâtre de la France mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illustre maison de *Montmorency*; c'est dans son hôtel qu'elle fut faite, c'est la première tragédie qui fut représentée devant *Louis XIII*. Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les spectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, et se faire un plaisir de voir nos ruines réparées.

Le cinquième acte est trop court; mais le cinquième d'*Athalie* n'est pas beaucoup plus long; et d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à se plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cents vers entraîne-t-elle des langueurs et des inutilités.

Enfin, si on trouve qu'on puisse ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naissant qui peut contribuer à décorer un monument respectable, qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite est déjà fort ancienne elle-même, puisqu'il y a plus de cinquante ans que *M. Lantin* est mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je suis) qu'il ait réuffit dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de son original: mais je dois vous en laisser le jugement.

Comme *M. Lantin* a retouché la *Sophonisbe* de *Mairet*, on pourra retoucher celle de *M. Lantin*. La
Théâtre. Tome V. D d

même plume qui a corrigé le Venceslas pourrait faire revivre aussi la Sophonisbe de *Cornille*, dont le fond est très-inférieur à celle de *Mairet*, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des vers sur des sujets assez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à soutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant Agéfilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Oedipe, Médée, Don Sanche d'Arragon, la Toison d'or, Andromède; enfin tant de pièces de *Cornille*, tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, et qui ne furent jamais lues de personne après leur chute. Il n'y a pas jusqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, et en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de *Livie* et de *l'Infante* dans ses meilleures pièces : ce ferait à la fois rendre service à la mémoire de *Cornille* et à la scène française, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprise ferait digne de votre protection, et même de celle du ministère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce qui, étant corrigée, pourrait aller à la postérité. J'ose croire que *l'Astrade* de *Quinault*, le *Scévole* du *Ryer*, *l'Amour tyrannique* de *Scudéri*, bien rétablis au théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre est, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du consentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens

font encore nos maîtres en musique , en peinture ; les Anglais en philosophie ; mais dans l'art des *Sophocle* , nous n'avons point de rivaux. Il est donc essentiel de protéger les talens par lesquels les Français sont au-dessus de tous les peuples. Les sujets commencent à s'épuiser ; il faut donc remettre sur la scène tous ceux qui ont été manqués , et dont il est aisé de tirer un grand parti.

Je soumets , comme je le dois , à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec respect , &c.

P E R S O N N A G E S.

SCIPION, consul.

LELIE, lieutenant de *Scipion*.

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'*Afdrubal*, femme de
Siphax.

MASSINISSE, roi d'une partie de la
Numidie.

ACTOR, attaché à *Siphax* et à *Sophonisbe*.

ALAMAR, officier de *Siphax*.

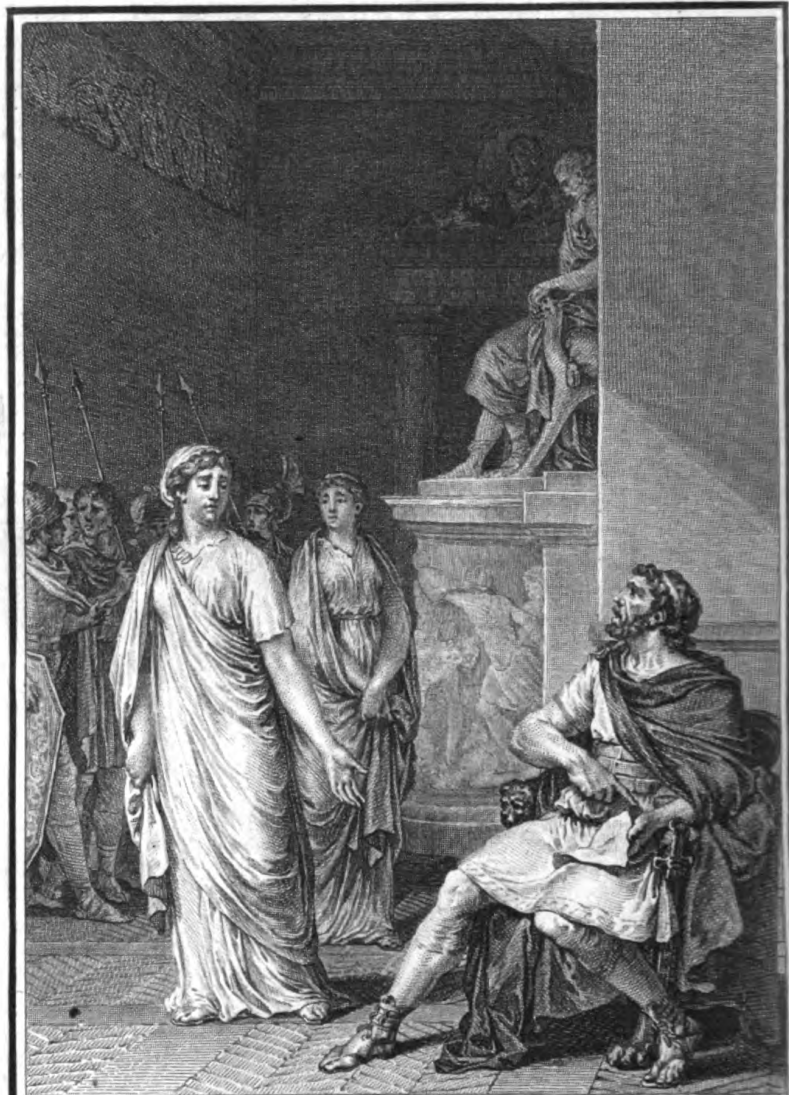
PHAEDIME, dame numide attachée à
Sophonisbe.

Soldats romains.

Soldats numides.

Licteurs.

*La scène est à Cirthe, dans une salle du château,
depuis le commencement jusqu'à la fin.*



Connaissez votre feing. Rougissez & tremblez.

Sophonisbe acte 1 Sc 2

J. M. Moreau le j. fecit in Roma. 1786.

Dambroz Sculp.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIPHAX, *une lettre à la main*, SOLDATS.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse !
Sophonisbe ! ma femme ! écrire à Massinisse !
A l'ami des Romains ! que dis-je ? à mon rival !
Au déferteur heureux du parti d'Annibal ,
Qui me poursuit dans Cirthe , et qui bientôt peut-être
De mon trône usurpé fera l'indigne maître !
J'ai vécu trop long-temps. O vieilleffe ! ô destins !
Ah ! que nos derniers jours sont rarement sereins !
Que tout sert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit sa carrière !
A mes fujets lassés ma vie est un fardeau ,
On insulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches, j'y descendrai , mais non pas sans vengeance.

(*aux soldats.*)

Que la reine à l'instant paraisse en ma présence.

(*il s'assied, et lit la lettre.*)

Qu'on l'amène, vous dis-je : époux infortuné,
Vieux soldat qu'on trahit, monarque abandonné,

Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse ?
 Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouse ?
 Cet objet criminel , à tes pieds immolé ,
 Raffermera-t-il mieux ton empire ébranlé ?
 Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloire ?
 Est-ce là tout l'honneur qui reste à ta mémoire ?
 Venge-toi d'un rival , venge-toi des Romains ;
 Ranime dans leur sang tes languissantes mains ;
 Va finir sur la brèche un destin qui t'accable.
 Qu'on te trahisse ou non , ta mort est honorable ;
 Et l'on dira du moins , en respectant mon nom ,
 Il mourut en soldat des mains de Scipion.

S C E N E I I.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHAEDIME.

S O P H O N I S B E.

QUE voulez-vous , Siphax , et quelle tyrannie
 Traîne ici votre épouse avec ignominie ?
 Vos Numides tremblans , courageux contre moi ,
 Pour la première fois ont bien servi leur roi :
 A votre ordre suprême ils ont été dociles.
 Peut-être sur nos murs ils feraient plus utiles ;
 Mais vous les employez dans votre tribunal
 A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !
 Je conçois leur valeur , et je lui rends justice.
 Quel est mon crime enfin ? quel sera mon supplice ?

S I P H A X , *lui donnant la lettre.*

Connaissez votre feing : rougissez et tremblez.

S O P H O N I S B E.

Dans les malheurs communs qui nous ont défolés ,

J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
 Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
 Scipion, Massinisse, heureux dans les combats,
 M'ont fait rougir, Seigneur; mais je ne tremble pas.

S I P H A X.

Perfide!

S O P H O N I S B E.

Épargnez-moi cette injure odieuse,
 Pour vous, pour votre femme également honteuse.
 Nos murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui;
 Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
 J'écris à Massinisse en cette conjoncture,
 Je rappelle à son cœur les droits de la nature,
 Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit :
 Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

.

(elle lit.)

- » Vous êtes de mon sang; je vous fus long-temps chère. (a)
- » Et vous persécutez vos parens malheureux.
- » Soyez digne de vous; le brave est généreux :
- » Reprenez votre gloire, et votre caractère.

(Siphax lui arrache la lettre.)

Eh bien, ai-je trahi mon peuple et mon époux ?
 Est-il temps d'écouter des sentimens jaloux ?
 Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
 La fortune, en tout temps à tous deux trop sévère,
 A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
 Quel en était le but ? quel était mon dessein ?
 Pouvez-vous l'ignorer, et faut-il vous l'apprendre ?
 Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
 S'il est quelque ressource à nos calamités,
 Sur ces murs tout sanglans je marche à vos côtés.

Aux yeux de Scipion, de Massinisse même,
 Ma main joint des lauriers à votre diadème ;
 Elle combat pour vous ; et sur ce mur fatal
 Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal :
 Mais si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne,
 Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

S I P H A X.

Qu'on me pardonne ! A moi ? De ce dernier affront
 Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
 Et, portant à ce point votre insultante audace,
 C'est donc pour votre roi que vous demandez grâce ?
 Allez, peut-être un jour vos funestes appas
 L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
 Massinisse, en tout temps mon fatal adversaire,
 Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire ;
 Il m'osa disputer mon trône et votre cœur :
 C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
 Que de vous souvenir de son feu téméraire.
 Vos soins injurieux redoublent ma colère ;
 Et ce fatal aveu, dont je me sens confus,
 A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

S O P H O N I S B E.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
 Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscretes :
 Mais vos maux sont les miens ; qu'ils puissent vous toucher.
 Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
 De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
 Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage ;
 D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
 Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
 Massinisse m'aimait, et j'aimais ma patrie ;
 Je vous donnais ma main, prenez encor ma vie.

Mais si je suis coupable en implorant pour vous
 Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
 Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
 Si je veux vous sauver, la faute est excusable.
 Vous avez, croyez-moi, des soins plus importants.
 Bannissez des soupçons, partage des amans,
 Des cœurs efféminés dont l'oïfive mollesse
 Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse.
 Un soin bien différent nous occupe en ce jour ;
 Il s'agit de la vie, et non pas de l'amour :
 Il n'est pas fait pour nous. Ecoutez, le temps presse :
 Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse,
 Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

S I P H A X.

Je vais donc la chercher ; je vais loin de vos yeux
 Eteindre dans mon sang ma vie et mon outrage.
 J'ai tout perdu ; les dieux m'ont laissé mon courage.
 Cessez de prendre soin de la fin de mes jours.
 Carthage m'a promis un plus noble secours ;
 Je l'attends à toute heure, il peut venir encore :
 Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
 Ne craignez rien pour moi ; je fais sauver mes mains
 Des fers de Massinisse, et des fers des Romains.
 Sachez qu'un autre époux, et surtout un numide,
 Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
 Vous l'êtes ; j'ai des yeux : le fond de votre cœur,
 Quoi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.
 Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
 Les dehors affectés d'une inutile flamme.
 L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
 Je voulais un vrai zèle, et vous n'en avez pas.

Mais je fais mourir seul ; j'y cours ; et cette épée
 D'un sang que j'ai chéri ne fera point trempée.
 Tremblez que les Romains , plus barbares que moi ,
 Ne recherchent sur vous le sang de votre roi.
 Redoutez nos tyrans , et jusqu'à Massinisse ;
 Si leurs bras sont armés , c'est pour votre supplice.
 C'est le sang d'Annibal que leur haine poursuit ;
 Ce jour est pour tous deux le dernier qui nous luit.
 Je prodigue avec joie un vain reste de vie ;
 Je péris glorieux , et vous mourrez punie.
 Vous n'aurez en tombant que la honte et l'horreur
 D'avoir prié pour moi mon superbe oppresseur.
 Je cours aux murs sanglans que ses armes détruisent.
 Laissez-moi , fuyez-moi : vos remords me suffisent.

S O P H O N I S B E.

Non , Seigneur , malgré vous je marche sur vos pas ;
 Vous m'accablez en vain , je ne vous quitte pas.
 Je cherche autant que vous une mort glorieuse :
 Vos malheureux soupçons la rendraient trop honteuse.
 Je vous fuis.

S I P H A X.

Demeurez , je l'ordonne : je pars ;
 Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHAEDIME.

SOPHONISBE.

AH, Phædime !

PHAEDIME.

Il vous laisse, et vous devez tout craindre.

Je vous vois tous les deux également à plaindre :
Mais Siphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il fort ; il a laissé

Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a blessé.

J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,

Quand il me préférait une mort assurée,

J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,

Dévoiant l'avenir, et lisant dans mon cœur,

Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable

Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHAEDIME.

Vous, coupable ! Il l'était d'oublier aujourd'hui

Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.

Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime ;

Il l'a trouvé peut-être ; et ce triste entretien

Ne m'annonce que trop son désastre et le mien.

PHAEDIME.

Son malheur l'aigriffait ; il vous rendra justice.

Sa haine contre Rome et contre Massinisse

Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux :
 Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
 Il voit la mort de près ; et l'esprit le plus ferme
 Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
 Mais si quelque succès secondait sa valeur,
 Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
 Vous verriez aisément son amitié renaitre.
 Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
 Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans ;
 Ils le feront toujours.

S O P H O N I S B E.

Phædime, il n'est plus temps.

Je vois de tous les deux la destinée affreuse :
 Il s'avance au trépas. Je suis plus malheureuse.

P H A E D I M E.

Espérez.

S O P H O N I S B E.

J'ai perdu mes Etats, mon repos,
 L'estime d'un époux, et l'amour d'un héros.
 Je suis déjà captive, et dans ce jour peut-être
 Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
 Et recevoir des lois d'un amant indigné,
 Qui m'eût rendue heureuse, et que j'ai dédaigné.
 Quand ce fier Massinisse, oppresseur de Carthage,
 Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,
 Tu fais que j'étouffai, dans mon secret ennui,
 L'intérêt et le sang qui me parlait pour lui.
 Te dirai-je encor plus ? j'étouffai l'amour même,
 Je soutins contre moi l'honneur du diadème,
 Je demeurai fidelle à mon père Asdrubal,
 A Carthage, à Siphax, aux destins d'Annibal.

L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
 D'un amant irrité je bravai la furie.
 Un front cicatrisé par la guerre et le temps
 Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans ;
 Puisqu'il détestait Rome , il eut la préférence.

Maffinisse revient armé de la vengeance ;
 Il entre en nos Etats , la victoire le fuit ;
 Aidé de Scipion son bras a tout détruit :
 Dans Cirthe ensanglantée un faible mur nous reste.

A quels dieux recourir dans ce péril funeste ?
 Était-ce un si grand crime , était-il si honteux
 D'avoir cru Maffinisse et noble et généreux ,
 D'avoir pour mon époux imploré sa clémence ?
 Dans mon illusion j'avais quelque espérance :
 Ma prière et mes pleurs auraient pu le flatter ;
 Mais il ne saura pas ce que j'osais tenter ;
 Et pour unique fruit d'un soin trop magnanime ,
 Mon époux me condamne , et mon amant m'opprime.
 Tous deux sont contre moi , tous deux règlent mon sort ;
 Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

S C E N E I V.

SOPHONISBE, PHAEDIME, ACTOR.

A C T O R.

REINE, dans ce moment le secours de Carthage
 Sous nos remparts sanglans s'est ouvert un passage.
 On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
 Sont trop près du carnage , et du champ des combats.

Le roi, couvert de fang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laissez conduire.
J'obéis.

S O P H O N I S B E.

Je vous suis, Actor : vous lui direz
Que ses ordres pour moi feront toujours sacrés ;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
(b) M'éloigner du danger, c'est trop me faire outrage.
Dieux ! par quel fort cruel ai-je à craindre en un jour
Maffinisse et Siphax, les Romains et l'amour !
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abyme,
Ils ont tous fait ma perte, et frappé leur victime.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

S O P H O N I S B E , P H A E D I M E .

P H A E D I M E .

QUEL tumulte effroyable au loin se fait entendre ?
Quels feux sont allumés ? la ville est-elle en cendre ?
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.

Dans ces salons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémissantes.
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs.

S O P H O N I S B E .

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effrayante image
Ont étonné mes sens, ont troublé mon courage :
Phædime, ce moment m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi
Dégénère aujourd'hui en mes veines glacées ;
Le désordre et la crainte agitent mes pensées :
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours
Qui du pied du palais conduisent à nos tours ;
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée ;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée,
Pâle, sanglante, horrible, et l'air plus furieux
Que lorsque son courroux m'outrageait à tes yeux.

Est-ce une illusion sur mes sens répandue ?
 Est-ce la main des dieux sur ma tête étendue,
 Un présage, un arrêt des enfers et du fort ?
 Siphax en ce moment est-il vivant ou mort ?
 J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
 Je ne fais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
 Je ne fais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
 Et je crois voir encore un dieu qui me poursuit.
 Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
 Frappe, voilà mon cœur ; il n'était point coupable :
 Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
 Vaincu dès sa naissance et banni sans retour.
 Je n'offensai jamais l'hymen et la nature.
 Grand Dieu ! tu peux frapper ; va, ta victime est pure.

P H A E D I M E.

Ah ! nous allons du ciel favoir les volontés.
 Déjà d'un bruit nouveau, dans ces murs désertés,
 Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent,
 Et sous leurs gonds d'airain les portes en mugissent....
 On entre, on vient à vous : je reconnais Actor.

S C E N E I I.

S O P H O N I S B E, P H A E D I M E, A C T O R.

S O P H O N I S B E.

MINISTRE de mon roi, qui vous amène encor ?
 Qu'a-t-on fait ? que deviens-je ? et qu'allez-vous m'apprendre ?

A C T O R.

Le dernier des malheurs.

S O P H O N I S B E.

Ah ! je m'y dois attendre.

A C T O R.

A C T O R.

Par l'ordre de Siphax , à l'abri de ces tours ,
 A peine en fureté j'avais mis vos beaux jours ,
 Et j'avais refermé la barrière sacrée ,
 Par qui de ce palais la ville est séparée ;
 J'ai revolé soudain vers ce roi malheureux ,
 Digne d'un meilleur fort , et digne de vos vœux ;
 Son courage , aussi grand qu'il était inutile ,
 D'un effort passager soutient son bras débile.
 Sur la brèche à la fin , de cent coups renversé ,
 Dans ces débris sanglans il tombe terrassé.
 Il meurt.

S O P H O N I S B E.

Ah ! je devais , plus que lui poursuivie ,
 Tomber à ses côtés , ainsi que ma patrie.
 Il ne l'a pas voulu.

A C T O R.

Si dans un tel malheur
 Quelque soulagement reste à notre douleur ,
 Daignez apprendre au moins combien , dans sa victoire ,
 Le jeune Massinisse a mérité de gloire.
 Qui croirait qu'un héros si fier , si redouté ,
 Dont l'Afrique éprouva le courage emporté ,
 Et dont l'esprit superbe a tant de violence ,
 Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence ?
 A peine il s'est vu maître , il nous a pardonné.
 De blessés , de mourans , de morts environné ,
 Il a donné soudain , de sa main triomphante ,
 Le signal de la paix au sein de l'épouvante.
 Le carnage et la mort s'arrêtent à sa voix.
 Le peuple encor tremblant lui demande des lois ;

Tant le cœur des humains change avec la fortune.

S O P H O N I S B E.

Le ciel semble adoucir la misère commune,
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains
D'un prince de ma race, et non pas des Romains.

A C T O R.

Le juste et premier soin de l'heureux Massinisse
Est d'apaiser les dieux par un prompt sacrifice,
De dresser un bûcher à votre auguste époux.
Il garde jusqu'ici le silence sur vous ;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en sa présence,
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler ; et respectant mon zèle,
Au malheureux Siphax en tous les temps fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes ;
Il justifie en tout le succès de ses armes ;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

S O P H O N I S B E.

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi ! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la sauvent pas !

A C T O R.

Scipion combattait : ils ne sont plus...

S O P H O N I S B E.

Carthage,

Tu feras comme moi réduite à l'esclavage ;

A C T E S E C O N D. 435

Nous périrons ensemble. O Cirthe ! ô mon époux,
Afrique , Asie , Europe , immolés avec nous ,
Le sort des Scipions est donc de tout détruire !

A C T O R.

Annibal vit encore.

S O P H O N I S B E.

Ah ! tout fert à me nuire.

Annibal est trop loin. Je suis esclave.

A C T O R.

O Dieux !

Fléchissez Massinisse. . . . Il avance en ces lieux ;
Il vient suivi des siens : il vous cherche peut-être.

S O P H O N I S B E.

Mes yeux , mes tristes yeux ne verront point un maître :
Ils pleureront Siphax , et nos murs abattus ,
Et ma gloire passée , et tous mes dieux vaincus.

M A S S I N I S S E , *arrivant.*

Sophonisbe me fuit.

S O P H O N I S B E , *sortant.*

Je dois fuir Massinisse.

S C E N E I I I.

M A S S I N I S S E , A L A M A R , un des Chefs
numides , A C T O R , Guerriers numides.

M A S S I N I S S E.

IL est juste après tout que son cœur me haïsse.
Eile m'a cru barbare. Eh ! le suis-je , grands Dieux !
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux !

E c 2

Actor, vous que je vois dans ce moment prospère
 Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,
 Je vous prends à témoin si l'inhumanité
 A souillé ma victoire et ma félicité ;
 Si, triste imitateur des vengeances romaines,
 J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.
 Des guerriers généreux par la mort épargnés,
 Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
 A des dieux teints de sang offerts en sacrifice,
 Sont-ils dans les cachots gardés pour le supplice ?
 Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien,
 En soldat, en monarque, et plus en citoyen.
 Je ramène avec moi la liberté numide.
 D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
 Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
 Craint toujours Maffinisse, et fuit avec horreur ?
 Suis-je un romain ?

A C T O R .

Seigneur, on la verra sans doute
 Révérer avec nous la main qu'elle redoute :
 Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.
 Le sang de son époux fut par vous répandu ;
 Et n'osant regarder son vainqueur et son juge,
 Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

M A S S I N I S S E .

Ils l'ont mal défendue : et, pour vous dire plus,
 Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
 Ses outrages honteux au sang de Maffinisse,
 Sous ses pas égarés creusaient ce précipice :
 Elle y tombe ; elle en doit accuser son erreur.
 Ah ! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.

Allez, et dites-lui qu'il est peu de prudence
 A dédaigner un maître, à braver sa puissance.
 Je veux qu'elle paraisse en ce même moment;
 Mon aspect odieux sera son châtement :
 Je n'en prendrai point d'autre; et sa fierté farouche
 S'humilira du moins, puisque rien ne la touche.

(*Actor s'en va.*)

S C E N E I V.

MASSINISSE, ALAMAR, Guerriers numides.

M A S S I N I S S E.

EH bien, nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
 Cirthe est-elle tranquille? a-t-on suivi mes lois?
 Un seul des citoyens aurait-il à se plaindre?

A L A M A R.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre,
 Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
 De tant de nations ces illustres tyrans,
 Descendans prétendus du grand dieu de la guerre,
 Qui pensent être nés pour asservir la terre.
 On dit que Scipion veut s'arroger le prix
 De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
 Qu'il veut seul commander.

M A S S I N I S S E.

Qui? lui! dans mon partage!

Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage!
 Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis?

A L A M A R.

Lorsque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

M A S S I N I S S E .

Nous verrons ; j'ai vaincu , je suis dans mon empire ,
 Je règne et je suis las , puisqu'il faut vous le dire ,
 Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger ,
 Sur son fier tribunal assis pour me juger :
 C'en est trop .

A L A M A R .

Cependant , nous devons vous apprendre
 Qu'au milieu des débris , des remparts mis en cendre ,
 Au lieu même où Siphax est mort en combattant ,
 Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant ,
 Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même .

M A S S I N I S S E .

Donnez. (*il lit*) Ah ! qu'ai-je lu ? Ciel ! ô surprise extrême !
 Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait !
 A fléchir son amant sa fierté se pliait ?
 Elle a connu mon ame , elle a vaincu la sienne .
 Ses yeux se font ouverts ; et sa fatale haine ,
 Que je vis si long-temps contre moi s'obstiner ,
 Me croyait assez grand pour savoir pardonner !
 Epouse de Siphax , tu m'as rendu justice ;
 Ta lettre a mis le comble à mon destin propice ;
 Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau .
 Romains , vous n'avez point de triomphe plus beau . . .
 Courons vers Sophonisbe . . . Ah ! je la vois paraître .

S C E N E V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHAEDIME,
Gardes.

S O P H O N I S B E.

Si le fort eût voulu qu'un romain fût mon maître ;
Si j'eusse été réduite en un tel abandon ,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion ,
La veuve d'un monarque , à sa gloire fidelle ,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle ,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur , à vos genoux je tombe fans rougir.

(*Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.*)

Ne me retenez point , et laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage ;
Non pas à vos succès , non pas à la terreur
Qui marchait devant vous , que suivait la fureur ,
Et qui vous a donné cette grande victoire ,
Mais au cœur généreux si digne de sa gloire ,
Qui , de ses ennemis respectant la vertu ,
A plaint son rival même , a fait ce qu'il a dû ;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre ;
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre ,
Qui soumet les vaincus à force de bienfaits ,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

M A S S I N I S S E.

C'est vous , auguste Reine , en tout temps révérée , (c)
Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée ;
Et je conserverai jusqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.

La lettre que tantôt vous m'avez adressée ,
 Par la faveur des dieux sur la brèche laissée ,
 Remise en mon pouvoir est plus chère à mon cœur
 Que le bandeau des rois , et le nom de vainqueur.

S O P H O N I S B E.

Quoi ! Seigneur , jusqu'à vous ma lettre est parvenue ;
 Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue !

M A S S I N I S S E.

J'ai voulu défarmer votre injuste courroux.

S O P H O N I S B E.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

M A S S I N I S S E.

Parlez.

S O P H O N I S B E.

Je la demande au nom de ma patrie ,
 Du sang de mon époux , qui s'élève et qui crie ,
 De votre honneur surtout , et des rois nos aïeux ,
 Qui parlent par ma voix , et vivent dans nous deux.
 Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
 Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

M A S S I N I S S E.

Qui ! vous en leur pouvoir ! et d'un pareil affront
 Vous auriez soupçonné qu'on pût couvrir mon front ! (d)
 Je commande dans Cirthe , et c'est assez vous dire
 Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

S O P H O N I S B E.

En vous le demandant , je n'en ai point douté.

M A S S I N I S S E.

Je fais qu'ils sont jaloux de leur autorité ;
 Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
 D'outrager un ami qui leur est nécessaire.

Allez , ne croyez pas qu'ils puissent m'avilir :
 Je saurai les braver , si j'ai fu les servir.
 Ils vous respecteront ; vos frayeurs sont injustes.
 Vous avez attesté tous ces manes augustes ,
 Tous ces rois dont le sang , dans nos veines transmis ,
 S'indigna si long-temps de nous voir ennemis.
 Je les prends à témoin , et c'est pour vous apprendre
 Que j'ai pu comme vous mériter d'en descendre.
 La nièce d'Annibal , et la veuve d'un roi ,
 N'est captive en ces lieux des Romains ni de moi.
 Je fais qu'un tel opprobre , un si barbare usage
 Est consacré dans Rome , et commun dans Carthage.
 Il finirait pour vous , si je l'avais suivi.
 Le sang dont vous sortez n'aura jamais servi.
 Ce front n'était formé que pour le diadème.
 Gardez dans ce palais l'honneur du rang suprême ;
 Ne pensez pas surtout qu'en ces tristes momens ,
 Mon cœur laisse éclater ses premiers sentimens.
 Je n'en rappelle point la déplorable histoire ;
 Je fais trop respecter vos malheurs et ma gloire ,
 Et même cet amour par vous trop dédaigné.
 Je règne dans ces murs où vous avez régné :
 Les trésors de Siphax y sont en ma puissance ;
 Je vous les rends , Madame , et voilà ma vengeance.
 Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds :
 Sophonisbe , il suffit que vous me connaissiez.
 Vous me rendrez justice , et c'est ma récompense.
 A mes nouveaux sujets je cours en diligence
 Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander ,
 Et que déjà leur maître eût dû leur accorder :
 Ils vont renouveler leur hommage à leur reine ;
 Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

S C E N E V I .

S O P H O N I S B E , P H A E D I M E .

S O P H O N I S B E .

JE demeure interdite. Un si grand changement
 A saisi mes esprits d'un long étonnement.
 Que je l'ai mal connu ! . . . Faut-il qu'un si grand homme
 Ait détruit mon pays et qu'il ait servi Rome !
 Tous mes sens sont ravis , mais ils sont effrayés.
 Scipion dans nos murs , Massinisse à mes pieds ,
 Sophonisbe en un jour captive et triomphante ,
 L'ombre de mon époux terrible et menaçant ,
 Le comble des horreurs et des prospérités ,
 Les fers , le diadème à mes yeux présentés ;
 Ce rapide torrent de fortunes contraires ,
 Me laisse encor douter de mes destins prospères.

P H A E D I M E .

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
 S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux ,
 S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête ,
 Et les lauriers sanglans qui couronnent sa tête ,
 Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
 Que toutes les vertus , l'alliance et l'honneur.
 Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire ,
 Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire ,
 Autorisent les feux que vous vous reprochiez :
 La gloire qui le fuit les a justifiés.
 Non , ce n'est pas assez que dans Cirthe étonnée
 Vous viviez sous le nom de reine détrônée ,

Qu'on vous laisse un vain titre, et qu'un bandeau royal
 D'un front chargé d'ennuis soit l'ornement fatal;
 La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
 D'un malheur véritable amusemens stériles;
 L'amour ira plus loin; j'ose vous en flatter:
 Siphax est au tombeau....

S O P H O N I S B E.

Cesse de m'insulter;
 Ne me présente point ce qui me déshonore:
 Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore.

P H A E D I M E.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter.
 L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

S O P H O N I S B E.

Ma gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon ame.
 J'ai repoussé les traits de ma funeste flamme;
 Oui, ce feu si long-temps dans mon sein renfermé
 S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
 Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire;
 Je pourrais me flatter d'une telle victoire,
 Je pourrais à mon joug attachant mon vainqueur
 Arracher aux Romains l'appui de leur grandeur. (e)
 Ma flamme déclarée et si long-temps secrète,
 Ma fierté, ma vengeance à la fin satisfaite,
 Massinisse en mes bras, seraient d'un plus grand prix
 Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
 Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage.
 Malgré l'illusion d'un si cher avantage,
 Malgré l'amour enfin dont je ressens les coups,
 Massinisse jamais ne sera mon époux.

Pourquoi le refuser ? pourquoi si son courage
 Vous présentait un sceptre au lieu de l'esclavage,
 Si de l'Afrique entière il faisait la grandeur,
 Si du sang de nos rois relevant la splendeur,
 Si du sang d'Annibal. . .

S C E N E V I I .

S O P H O N I S B E , P H A E D I M E , A C T O R .

A C T O R .

REINE, il faut vous apprendre
 Qu'un insolent romain vient ici de se rendre.
 On le nomme Lélie ; et le bruit se répand
 Qu'il est de Scipion le premier lieutenant.
 Sa fuite avec mépris nous insulte et nous brave :
 Des Romains , disent-ils , Sophonisbe est l'esclave :
 Leur fierté nous vantait , je ne fais quel sénat ,
 Des préteurs , des tribuns , l'honneur du consulat ,
 La majesté de Rome ; et , sans plus les entendre ,
 Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

S O P H O N I S B E .

Brave et fidelle ami , je compte sur ta foi ,
 Sur les sermens sacrés de notre nouveau roi ,
 Sur moi-même , en un mot. Carthage m'a fait naître ;
 Je mourrai digne d'elle , et sans trône , et sans maître.

A C T O R .

Que de maux à la fois accumulés sur nous !

S O P H O N I S B E .

Acteur, quand il le faut, je fais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerais l'orgueil,
Et je les défirai, du bord de mon cercueil.

Fin du second acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

LELIE, MASSINISSE *assis*, Soldats romains,
Soldats numides *dans l'enfoncement*, *divisés en deux*
troupes.

L E L I E .

VOTRE ame impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours, du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse et de l'oïfiveté?
Laiïfons parler le peuple ; il ne peut rien connaître :
Il veut percer en vain les secrets de fon maître ;
Et ceux de Scipion , dans fon sein retenus ,
Seigneur , avant le temps ne font jamais connus .

M A S S I N I S S E .

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage :
Tout aveugle qu'il est , le peuple le préïage ;
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux souverains annoncent leurs malheurs .
Je veux approfondir ces discours qu'on méïrife .
Expliquez-vous , Lélië , avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite et ma sincérité .
Les Romains autrefois aimaient la vérité .
Leur austère vertu , peut être un peu farouche ,
Laiïfait leur cœur altier d'accord avec leur bouche .
Aurait-ils aujourd'hui l'art de dissimuler ?
Après avoir vaincu n'oseriez-vous parler ?

Que pensez-vous , du moins , que Scipion prétende ?

L E L I E.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande ,
 Rien qui ne soit prescrit par nos communs traités :
 La justice et la loi règlent ses volontés.
 Rome l'a revêtu de son pouvoir suprême.
 Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
 Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer :
 Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
 Il vous annoncera ses projets sur l'Afrique.
 Vous savez qu'Annibal est déjà vers Utique ,
 Qu'il fuit l'aigle romaine , et que dans son pays
 De ses Carthaginois ramenant les débris ,
 Il vient de Scipion défier la fortune.
 Cette guerre nouvelle à vous deux est commune.
 Nous marcherons ensemble à de nouveaux combats.

M A S S I N I S S E.

De la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

L E L I E.

Je parle d'Annibal ; Sophonisbe est sa nièce :
 C'est vous en dire assez.

M A S S I N I S S E, *en se levant.*

Ecoutez : le temps presse :

Je veux une réponse , et favoir à l'instant
 Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

L E L I E.

Lieutenant du consul, je n'ai point sa puissance ;
 Mais si vous demandez, Seigneur, ce que je pense
 Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
 Je crois que leur destin n'appartient qu'au Sénat.

M A S S I N I S S E.

Au Sénat ! Et qui suis-je ?

L E L I E.

Un allié, fans doute,
 Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écoute,
 Que Rome favorise, et qui doit accorder
 Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

(il se lève.)

C'est au feul Scipion de faire le partage.
 Il récompensera votre noble courage,
 Seigneur, et c'est à vous de recevoir ses lois,
 Puisqu'il est notre chef et qu'il commande aux rois.

M A S S I N I S S E.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condescendance
 N'avait point reconnu tant de prééminence;
 Je pensais être égal à ce grand citoyen,
 Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien.
 Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
 J'ai d'autres intérêts, et plus pressans, peut-être,
 Que ceux de disputer du rang des souverains,
 Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
 Répondez: ose-t-il disposer de la reine?

L E L I E.

Il le doit.

M A S S I N I S S E.

Lui! . . . Mon cœur ne se contient qu'à peine.

L E L I E.

C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir.
 Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.
 Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
 Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre?
 Vous de sa race entière éternel ennemi,
 Vous du peuple romain le vengeur et l'ami.

M A S S I N I S S E.

M A S S I N I S S E.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice,
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin ;
Mais son ambition pourrait aller trop loin.

L E L I E.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

M A S S I N I S S E.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds.
Si Rome existe encor, c'est par ses alliés.
Mes secours l'ont sauvée; et dès qu'elle respire,
Sur les rois, sur moi-même elle affecte l'empire;
Elle se fait un jeu, dans ses murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés;
Elle met à ce prix sa faveur passagère.
Scipion qui m'aima se dément pour lui plaire:
Il me trahit!

L E L I E.

Seigneur, qui vous a donc changé?

Quoi! vous seriez trahi quand vous seriez vengé!
J'ignore si la reine en triomphe menée
Au char de Scipion doit paraître enchaînée;
Mais en perdrons-nous votre utile amitié?
C'est pour une captive avoir trop de pitié.

M A S S I N I S S E.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la respecte.
La foi romaine enfin me devient trop suspecte.
De ma protection tout numide honoré,
En quelque rang qu'il soit, doit vous être sacré.
Et vous insulteriez une femme, une reine!
Vous oseriez charger de votre indigne chaîne

Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

L E L I E.

Parlez à Scipion. Vous pourrez le fléchir.

M A S S I N I S S E.

Le fléchir ! apprenez qu'il est une autre voie
De priver les Romains de leur injuste proie.
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui ,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'espère du moins.

L E L I E.

Tout ce que je puis dire,
C'est que nous soutiendrons les droits de notre empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injustices ;
Il a d'un digne prix reconnu vos services ;
Il vous chérit encor : mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres absolus.

(il sort avec les soldats romains.)

S C E N E I I.

MASSINISSE, ALAMAR. *Les soldats numides restent au fond de la scène.*

M A S S I N I S S E.

DES ordres ! vous, Romains ! ingrats dont ma vaillance (f)
A fait tous les succès, et nourri l'insolence ;
Des fers à Sophonisbe ! Et ces mots inouis,
A peine prononcés n'ont pas été punis !

Aide-moi , Sophonisbe , à venger ton injure ;
Règne , l'honneur l'ordonne , et l'amour t'en conjure ;
Règne pour être libre , et commande avec moi . . .

Va , Massinisse enfin sera digne de toi .

Des fers ! ah ! que je vais réparer cet outrage !

Que j'étais infensé de combattre Carthage !

(à sa suite .)

Approchez , mes amis ; parlez , braves guerriers ,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers ?
Vous avez entendu ce discours téméraire .

A L A M A R .

Nous en avons rougi de honte et de colère .
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter ;
Sur leur superbe tête il le faut rejeter .

M A S S I N I S S E .

Rome hait tous les rois , et les croit tyranniques :
Ah ! les plus grands tyrans ce sont les républiques :
Rome est la plus cruelle .

A L A M A R .

Il est juste , il est temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfans .
L'alliance avec eux n'était que passagère ;
La haine est éternelle .

M A S S I N I S S E .

Aveugle en ma colère ,
Contre mon propre sang j'ai pu les foutenir !
Si je les ai fauvés , songeons à les punir .
Me seconderez-vous ?

A L A M A R .

Nous sommes prêts sans doute :
Il n'est rien avec vous qu'un numide redoute .

Les Romains ont plus d'art, et non plus de valeur;
 Ils favent mieux tromper, et c'est là leur grandeur;
 Mais nous favons au moins combattre comme eux-mêmes.
 Commandez, annoncez vos volontés suprêmes.
 Ce fameux Scipion n'est pas plus craint de nous
 Que ce faible Siphax abattu sous nos coups.

M A S S I N I S S E.

Ecoutez, Annibal est déjà dans l'Afrique;
 La nouvelle en est sûre; il marche vers Utique:
 Pourrions-nous jusqu'à lui nous frayer des chemins?

A L A M A R.

Nous vous en tracerons dans le sang des Romains.

M A S S I N I S S E.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
 Aux brigands infolens qu'un Sénat nous envoie;
 Effaçons dans leur sang le crime trop honteux,
 Et le malheur, surtout, d'avoir vaincu pour eux.
 Annibal n'est pas loin; croyez que ce grand homme
 Peut encore une fois se montrer devant Rome;
 Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
 Que ces bords africains, que ce sanglant séjour
 Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
 Qui, sous le nom d'amis, sont nos barbares maîtres.
 La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
 Les vaincus enhardis pourront nous seconder.
 Vous savez en ces lieux combien Rome est haïe;
 Et tout homme est soldat contre la tyrannie.
 Préparez les esprits irrités et jaloux,
 Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux:
 Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
 Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:

Nos maîtres prétendus, plongés dans le sommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

A L A M A R.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,
Le succès en est sûr, et tout nous favorise.
Nous suivons Massinisse : et ces tyrans surpris,
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

M A S S I N I S S E.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure ;
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure.
Je marche à votre tête ; et s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai su vaincre, et je saurai mourir.

S C E N E I I I.

S O P H O N I S B E , M A S S I N I S S E.

S O P H O N I S B E.

SEIGNEUR, en tous les temps, par le ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages ;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon fort
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous seul confondue, et par vous rassurée,
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, et serait respecté.

Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage ,
 Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage ,
 Et que je duffe encore , après tant de tourmens ,
 Après tous vos bienfaits , réclamer vos fermens .

M A S S I N I S S E .

Ne les réclamez point ; ils étaient inutiles ,
 Je n'en eus pas besoin : vous aurez des aïles
 Que l'orgueil des Romains ne pourra violer ;
 Et ce n'est pas à vous déformais à trembler .
 Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
 Dans ce même palais , dans la même journée
 Où le fort a voulu que le sang d'un époux ,
 Répandu par les miens , rejaillit jusqu'à vous .
 Mais la nécessité rompt toutes les barrières ;
 Tout se tait à sa voix , ses lois sont les premières .
 La cendre de Siphax ne peut vous accuser .
 Vous n'avez qu'un parti , celui de m'épouser .
 Du pied de nos autels au trône remontée ,
 Sur les bords africains chérie et redoutée ,
 Le diadème au front , marchez à mon côté .
 Votre sceptre et mon bras sont votre fureté .

S O P H O N I S B E .

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sophonisbe éperdue
 Doit dévoiler enfin son ame à votre vue .
 J'étais votre ennemie , et l'ai toujours été .
 Seigneur , je vous ai fui , je vous ai rebuté ;
 Siphax obtint mon choix , sans consulter son âge ;
 Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage .
 J'encourageai les miens à poursuivre vos jours ,
 Mais connaissez mon cœur , il vous aima toujours .

M A S S I N I S S E.

Est-il possible? ô Dieux! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! et, dans ses déplaisirs,
Massinisse accablé vous coûtait des soupirs!

S O P H O N I S B E.

Oui, nièce d'Annibal, j'ai dû haïr sans doute
L'ami de Scipion, quelque effort qu'il m'en coûte.
Je le voulus en vain: c'est à vous de juger
Si le seul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand son noble courage
Peut sauver Sophonisbe, Annibal et Carthage,
En m'arrachant des fers et du sein de l'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître?
D'un bonheur inoui vous venez me flatter;
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter. (g)

M A S S I N I S S E.

Vous! quels dieux ennemis à vos bontés s'opposent?

S O P H O N I S B E.

Les dieux qui de mon sort en tous les temps disposent,
Les dieux qui d'Annibal ont reçu les sermens,
Quand aux pieds des autels, en ses plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce serment est le mien, je lui ferai fidelle.
Je meurs sans être à vous.

M A S S I N I S S E.

Sophonisbe, arrêtez :

Connaissez qui je suis, et qui vous insultez.
C'est ce même serment qui devant vous m'amène;
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

S O P H O N I S B E .

Vous , Seigneur, vous pourriez enfin vous repentir
De vous être abaillé jusques à la fervir ?

M A S S I N I S S E .

Je me repens de tout , puisque je vous adore.
Je ne vois plus que vous , si vous m'aimez encore.
J'apporte à cet autel , en vous donnant la main ,
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain. (h)
Plus irrité que vous , et plus qu'Annibal même ,
Oui , je déteste Rome autant que je vous aime.

S O P H O N I S B E .

Massinisse !

M A S S I N I S S E .

Ecoutez , vous n'avez qu'un instant ,
Vos fers sont préparés un trône vous attend.
Scipion va venir Carthage vous appelle ;
Et si vous balancez , c'est un crime envers elle.
Suivez-moi , tout le veut . . . Dieux justes , protégez
L'hymen où je l'entraîne , et soyons tous vengés.

S O P H O N I S B E .

Eh bien , à ce seul prix j'accepte la couronne ;
La veuve de Siphax à son vengeur se donne :
Oui , Carthage l'emporte. O mes Dieux souverains ,
Vous m'unissez à lui pour punir les Romains.

M A S S I N I S S E .

Honteusement ici soumis à leur puissance ,
Cherchons en d'autres lieux , la gloire et la vengeance.
Les Romains sont dans Cirthe ; ils y donnent des lois. (i)
Un consul y commande , et l'on tremble à sa voix.
Sachez que sous leurs pas je vais ouvrir l'abyme
Où doit s'ensevelir l'orgueil qui nous opprime ;

Scipion va tomber dans le piège fatal.
 La gloire et le bonheur font au camp d'Annibal.
 Dès que l'astre du jour aura cessé de luire,
 Parmi des flots de sang ma main va vous conduire.
 La veuve de Siphax, en fuyant ses tyrans,
 Doit marcher avec moi sur leurs corps expirans.
 Il n'est point d'autre route, et nous allons la prendre

S O P H O N I S B E.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre;
 C'est là qu'est ma patrie, et mon trône et ma cour;
 Là je puis, sans rougir, écouter votre amour :
 Mais comment m'assurer....

M A S S I N I S S E.

La plus juste espérance
 Flatte d'un prompt succès ma flamme et ma vengeance.
 Je crains peu les Romains, et prêt à les frapper,
 J'ai honte seulement de descendre à tromper.

S O P H O N I S B E.

Ils savent mieux que vous cet art de l'Italie.

S C E N E I V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHAEDIME.

P H A E D I M E.

SEIGNEUR, cet étranger, ce superbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens, arrive en ce moment.
Il veut que sans tarder, à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un consul il porte la réponse.

M A S S I N I S S E.

Il suffit . . . qu'il m'attende, et que sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber. (*k*)

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE, Romains.

LELIE à un Centurion.

ALLEZ, observez tout, les plus légers soupçons
Dans de pareils momens font de fortes raisons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides ;
Scipion dans la ville enferme les Numides.

(à un autre.)

C'est à vous de garder le palais et la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maffinisse occupé d'un vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laisse l'avantage.

(à tous.)

Vous avez défarmé sans peine et sans effort
Le peu de ses soldats répandus dans ce fort ;
Et déjà trop puni par sa propre faiblesse,
Il ne fait pas encor le péril qui le presse.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir ;
Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose sortir.
Surtout de vos soldats contenez la licence ;
Respectez ce palais ; que nulle violence
Ne fouille sous mes yeux l'honneur du nom romain.
Le fort de Maffinisse est tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en sa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire ;

Mais de son amitié gardant le souvenir,
 Scipion le prévient sans vouloir le punir.
 Soyez prêts, c'est assez ; cette ame impétueuse,
 Verra de ses desseins la fuite infructueuse ;
 Et dans quelques momens tout doit être éclairci...
 Vous, gardez cette porte, et vous, veillez ici.
 (*les Licteurs restent un peu cachés dans le fond.*)

S C E N E I I.

M A S S I N I S S E, L E L I E, Licteurs.

M A S S I N I S S E.

EH bien, de Scipion ministre respectable,
 Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable ?

L E L I E.

J'annonce du Sénat les décrets souverains,
 Que le consul de Rome a remis en mes mains.
 Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire ?
 Vous paraissez troublé.

M A S S I N I S S E.

Je suis prêt à souscrire
 Aux projets des Romains que vous me présentez,
 Si par l'équité seule ils ont été dictés,
 Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
 Parlez ; quel est le prix que le Sénat me donne ?

L E L I E.

Le trône de Siphax déjà vous est rendu :
 C'est pour le conquérir que l'on a combattu.
 A vos nouveaux Etats, à votre Numidie,
 Pour vous favoriser, on joint la Mazénie ;

Ainsi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome, à ses alliés, prodigue ses bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,
De l'Afrique avec lui soumettre le rivage,
Et fidelle allié camper devant Carthage.

M A S S I N I S S E.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que sur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Trafimène et Trébie.

L E L I E.

La fortune a changé; l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre ou de rompre avec nous.

M A S S I N I S S E à part.

Puis-je encore un moment retenir mon courroux!

L E L I E.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages.
Elle élève les rois et fait les renverser;
Aux pieds du capitole ils viennent s'abaisser.
La veuve de Siphax était notre ennemie;
Dans un sang odieux elle a reçu la vie;
Et son seul châtiment fera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

M A S S I N I S S E.

Téméraire! arrêtez... Sophonisbe est ma femme;
Tremblez de m'outrager

L E L I E.

Je connais votre flamme;

Je la respecte peu, lorsque dans vos Etats
 Vous-même devant moi ne vous respectez pas.
 Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée
 De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,
 Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
 Que j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir.

M A S S I N I S S E.

Ah! c'en est trop enfin; cet excès d'insolence
 Pour la dernière fois tente ma patience.

(*mettant la main à son épée.*)

Traître! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

L E L I E.

Prince, si je n'étais qu'un citoyen romain,
 Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
 Vous me verriez bientôt prêt à vous satisfaire;
 Lélie avec plaisir recevrait cet honneur;
 Mais député de Rome et de mon empereur,
 Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
 C'est d'arrêter d'un mot votre vaine colère...
 Romains, qu'on m'en réponde.

(*les Licteurs entourent Massinisse et le désarment.*)

M A S S I N I S S E.

Ah, lâche!... mes soldats

Me laissent sans défense!

L E L I E.

Ils ne paraîtront pas;
 Ils sont, ainsi que vous, tombés en ma puissance.
 Vous avez abusé de notre confiance:
 Quels que soient vos desseins, ils sont tous prévenus;
 Et nous vous épargnons des malheurs superflus.
 Si vous voulez de Rome obtenir quelque grâce,
 Scipion va venir; il n'est rien que n'efface

A les yeux indulgens un juste repentir.
 Rentrez dans le devoir dont vous osiez fortir.
 On vous rendra, Seigneur, vos soldats et vos armes,
 Quand sur votre conduite on aura moins d'alarmes,
 Et quand vous cesserez de préférer en vain
 Une carthaginoise à l'empire romain.
 Vous avez combattu sous nous avec courage.
 Mais on est quelquefois imprudent à votre âge.

S C E N E I I I.

MASSINISSE *seul.*

Tu furvis, Massinisse, à de pareils affronts !
 Ce sont-là ces Romains, juges des nations,
 Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,
 Et des dieux, disaient-ils, imiter la clémence !
 Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
 Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des rois !
 Je me repens sans doute, et c'est de vivre encore
 Sans pouvoir me baigner dans leur fang que j'abhorre.
 Scipion prévient tout ; soit prudence ou bonheur,
 Son étonnant génie en tout temps est vainqueur.
 Sous les pas des Romains la tombe était ouverte ;
 Je vengeais Sophonisbe, et j'ai causé sa perte.
 Je n'ai pas su tromper : j'en recueille le fruit ;
 Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
 Roi, vainqueur et captif, outragé, sans vengeance,
 Victime de l'amour, et de mon imprudence,
 Mon cœur fut trop ouvert. Ah ! tu l'avais prévu ! (1)
 Sophonisbe, en effet ma candeur ma perdu.
 O Ciel ! c'est Scipion ! c'est Rome toute entière !

S C E N E I V .

S C I P I O N , M A S S I N I S S E , L i c t e u r s .

(Scipion tient un rouleau à la main.)

M A S S I N I S S E .

VENEZ-VOUS insulter à mon heure dernière ?
 Dans l'abyme où je suis venez-vous m'enfoncer,
 Marcher sur mes débris ?

S C I P I O N .

Je viens vous embrasser.

J'ai vu votre faiblesse et j'en ai craint la fuite.
 Vous devez pardonner si de votre conduite
 Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons ;
 Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
 La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
 M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
 Du nom de votre ami je fus toujours jaloux ;
 Mais je me dois à Rome, et beaucoup plus qu'à vous.
 Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
 Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
 Et de tout prévenir je me suis contenté.
 Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
 Voulez-vous maintenant écouter la justice,
 Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse ?
 Je ne demande rien que la foi des traités ;
 Vous les avez toujours sans réserve attestés.
 Les voici ; c'est par vous qu'à moi-même promise,
 Sophonisbe en mon camp devait être remise.

Lisez.

Lisez. Voilà mon nom, et voilà votre feing.

(il les lui montre.)

En est-ce assez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?

Avez-vous contre moi quelque droit légitime?

Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

M A S S I N I S S E.

Oui. Quand dans la fureur de mes ressentimens

Je fis entre vos mains ces malheureux fermens,

Je voulais me venger d'une reine ennemie.

De mon cœur irrité je la croyais haïe;

Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports;

Ils étaient imprudens, mais vous m'aimiez alors:

Je vous confiai tout, ma colère et ma flamme.

J'ai revu Sophonisbe, et j'ai connu son ame:

Tout est changé, mon cœur est rentré dans ses droits;

La veuve de Siphax a mérité mon choix.

Elle est reine, elle est digne encor d'un plus grand titre.

De son fort et du mien j'étais le seul arbitre;

Je devais l'être au moins: je l'aime, c'est assez:

Sophonisbe est ma femme, et vous la ravissez!

S C I P I O N.

Elle n'est point à vous, elle est notre captive;

La loi des nations pour jamais vous en prive.

Rome ne peut changer ses résolutions

Au gré de vos erreurs et de vos passions. (m)

Je ne veux point ici vous parler de moi-même;

Mais jeune comme vous, et dans un rang suprême,

Vous savez si mon cœur a jamais succombé

A ce piège fatal où vous êtes tombé.

Soyez digne de vous; vous pouvez encor l'être.

M A S S I N I S S E.

Il est vrai qu'en Espagne où vous régnez en maître,

Théâtre. Tome V.

G g

Le soin de contenir un peuple effarouché,
 La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
 Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
 De l'amant qu'elle aimait justement adorée.
 Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
 Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
 L'espagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine.
 Vous lui rendez sa femme, et m'arrachez la mienne.

S C I P I O N.

A vos plaintes, Seigneur, à tant d'emportemens,
 Je ne répons qu'un mot ; remplissez vos sermens.

M A S S I N I S S E.

Ah ! ne me parlez plus d'un serment téméraire,
 Qu'ont dicté le dépit et l'amour en colère ;
 Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

S C I P I O N.

Les dieux l'ont entendu, tout serment est sacré.

M A S S I N I S S E.

Consul, il me suffit ; j'avais cru vous connaître,
 Je m'étais bien trompé : mais vous êtes le maître.
 Ces dieux dont vous savez interpréter la loi,
 Aidés de Scipion, font trop forts contre moi.
 Je fais que mon épouse à Rome fut promise.
 Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduise ? (n)

S C I P I O N.

Je le veux, puisque ainsi le Sénat l'a voulu ;
 Que vous-même avec moi vous l'aviez résolu.
 Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
 Une marche pompeuse aux murs du capitolé,
 Et d'un peuple inconstant la faveur et l'amour,
 Que le destin nous donne et nous ôte en un jour,

Soient un charme si grand pour mon ame éblouie !
 De soins plus importans croyez qu'elle est remplie.
 Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
 Secondez mon devoir, et revenez à moi.
 Rendez à votre ami la première tendresse
 Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
 Compagnons dans la guerre, et rivaux en vertu,
 Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
 Nous rougissions tous deux qu'au sein de la victoire,
 Une femme, une esclave, eût flétri tant de gloire.
 Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
 Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

M A S S I N I S S E.

L'honneur ! Quoi ! vous osez ! Mais je ne puis prétendre,
 Quand je suis défarmé, que vous vouliez m'entendre.
 Je vous ai déjà dit que vous seriez content.
 Ma femme subira le destin qui l'attend.
 Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
 Sophonisbè ! Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne ;
 Je ne veux que la voir pour la dernière fois :
 Après cet entretien j'attends ici vos lois.

S C I P I O N.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidelle.

S C E N E V.

M A S S I N I S S E *seul.*

U N ami ! Jusque-là ma fortune cruelle
 De mes jours détestés déshonore la fin !
 Il me flétrit du nom de l'ami d'un romain !

Je n'ai que Sophonisbe; elle seule me reste :
 Il le fait, il insulte à mon état funeste.
 Sa cruauté tranquille, avec dérision,
 Affectait de descendre à la compassion!
 Il a su mon projet, et ne pouvant le craindre,
 Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre;
 Il feint de dédaigner ce misérable honneur
 De traîner une femme au char de son vainqueur.
 Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infame;
 Il jouit de ma honte; et peut-être en son ame
 Il pense à m'y traîner avec le même éclat,
 Comme un roi révolté jugé par le Sénat.

S C E N E V I.

M A S S I N I S S E , S O P H O N I S B E.

M A S S I N I S S E.

EH bien, connaissez-vous quelle horreur vous opprime ?
 D'où nous sommes tombés? dans quel affreux abyme
 Un jour, un seul moment nous a tous deux conduits ?
 De notre heureux hymen ce sont les premiers fruits.
 Savez-vous des Romains la barbare insolence,
 Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance?

S O P H O N I S B E.

Nous n'avons qu'un recours : le fer ou le poison.

M A S S I N I S S E.

Nous sommes défarmés. Ces murs sont ma prison.
 Scipion vivrait-il si j'avais eu des armes ?

S O P H O N I S B E.

Ah! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes

Trop de honte nous fuit , et c'est trop de revers.
 J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
 Je ne puis me venger de mes indignes maîtres ,
 Je ne puis me baigner dans le fang de ces traîtres ;
 Arrache-moi la vie , et meurs auprès de moi :
 Sophonisbe deux fois fera libre par toi.

M A S S I N I S S E .

Tu le veux !

S O P H O N I S B E .

Tu le dois.

M A S S I N I S S E .

Je frémis , je t'admire.

S O P H O N I S B E .

Je te devrai ma mort , je te devais l'empire ;
 J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

M A S S I N I S S E .

Quels biens ! ah , Sophonisbe !

S O P H O N I S B E .

Objet de mon amour !

Ame tendre , ame noble ! expie avec courage
 Le crime que tu fis en combattant Carthage.
 Sauve-moi.

M A S S I N I S S E .

Par ta mort !

S O P H O N I S B E .

Sans doute ! aimes-tu mieux

Me voir avec opprobre arracher de ces lieux ?
 Roi soumis aux Romains , et mari d'une esclave ,
 Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave ?
 Me voir sacrifiée à son ambition ?
 Ecrafons en mourant l'orgueil de Scipion. (o)

M A S S I N I S S E.

Va , fors ; je vois de loin des Romains qui m'épient :

De tous les malheureux ces monstres se défont.

Va , nous nous rejoindrons.

S O P H O N I S B E.

Arbitre de mon sort

Souviens-toi de ma gloire : adieu jusqu'à ma mort.

(*elle sort.*)

S C E N E V I I.

M A S S I N I S S E *seul.*

DIEUX des Carthaginois ! vous à qui je m'immole ! (*p*)
 Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole :
 Vous que ma femme implore , et qui l'abandonnez ,
 Donnez-vous la force à mes sens forcenés ,
 A cette main tremblante , à mon ame égarée ,
 De me fouiller du fang d'une épouse adorée ?

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

L E L I E, S C I P I O N, Romains.

S C I P I O N.

AMIS, la fermeté jointe avec la clémence
 Peut enfin subjuguier sa fatale inconstance.
 Je vois dans ce numide un courrier indompté,
 Que son maître réprime après l'avoir flatté;
 Tour à tour on ménage, on dompte son caprice,
 Il marche en écumant, mais il nous rend service.
 Massinisse a senti qu'il doit porter ce frein
 Dont sa fureur s'indigne, et qu'il secoue en vain;
 Que je suis en effet maître de son armée;
 Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée,
 Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le sauver.
 Pensez-vous qu'il s'obstine encore à nous braver?
 Il est temps qu'il choisisse entre Rome et Carthage:
 Point de milieu pour lui, le trône ou l'esclavage;
 Il s'est soumis à tout; ses fermens l'ont lié:
 Il a vu de quel prix était mon amitié.
 La reine l'égarait, mais Rome est la plus forte;
 L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'emporte:
 Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

L E L I E.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

S C I P I O N .

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.
 Je voulais à son ame encor toute éperdue
 Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
 Il me fe fait pitié. Tout prince malheureux
 Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

L E L I E .

Je crains son défefpoir ; il est numide , il aime.
 Surtout de Sophonisbe il faut vous affurer.
 Ce triomphe éclatant qui va se préparer ,
 Plus que vous ne pensez , vous devient nécessaire
 Pour imposer aux grands , pour charmer le vulgaire ,
 Pour captiver un peuple inquiet et jaloux ,
 Ennemi des grands noms , et peut-être de vous.
 La veuve de Siphax à votre char traînée
 Fera taire l'envie à vous nuire obftinée ;
 Et le vieux Fabius , et le jaloux Caton
 Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion. (*q*)

S C E N E I I .

S C I P I O N , L E L I E , P H A E D I M E .

P H A E D I M E .

SO P H O N I S B E , Seigneur , à vos ordres founife ,
 Par le roi Maffiniffe entre vos mains remife ,
 Va bientôt à vos pieds , déposant fa douleur ,
 Reconnaître dans vous son maître et son vainqueur. (*r*)
 Elle est prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phœdime sort.*)

(*à un tribun.*)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider.
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder.

SCÈNE III et dernière.

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, Licteurs.

SCIPION.

LE roi vient ; je le plains : un si grand sacrifice
Doit lui coûter sans doute. Approchez, Massinisse ;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'est dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même ; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

S C I P I O N.

La raison vous rend à vos amis.

Vous revenez à moi : pardonnez à Lélle
 Cette sévérité dans mon cœur démentie :
 L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs ;
 Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(*il tend la main à Massinisse qui recule.*)

Point de ressentiment : goûtez l'honneur suprême
 D'avoir réparé tout , en vous domptant vous-même.

M A S S I N I S S E.

Epargnez-vous , Seigneur , un vain remerciement :
 Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

S C I P I O N.

Vous pleurez !

M A S S I N I S S E.

Qui ? moi ! non.

S C I P I O N.

Ce regret qui vous presse
 N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
 Que votre ame subjuguée , et que vous oublierez.

M A S S I N I S S E.

Si vous avez un cœur , vous vous en souviendrez.

S C I P I O N.

Sophonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître :
 J'aurais de son destin voulu vous laisser maître ;
 Mais Rome la demande : il faut loin de ces lieux . . .

(*on ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une
 banquette , un poignard enfoncé dans le sein.*)

M A S S I N I S S E.

Tiens , la voilà , perfide ! elle est devant tes yeux :
 La connais-tu ?

ACTE CINQUIÈME. 475

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE à *Massinisse* penché vers elle.

Viens, que ta main chérie

Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.

Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras.

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains, elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.

Sur ses bras tout sanglans viens essayer tes chaînes.

Approche: où font tes fers?

LELIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE à *Scipion*.

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

(*il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Montres qui par mes mains avez commis mon crime,

Allez au capitolé offrir votre victime;

Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,

Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.

Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent

Accordent les faveurs que les mourans demandent,

Si, devant le temps, le grand voile du fort

Se lève à nos regards au moment de la mort,

Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,

Et Rome qu'on immole à la terre outragée.

Je vois dans votre sang vos temples renversés,

Ces temples qu'Annibal a du moins menacés,

476 SOPHONISBE. ACTE V.

Tous ces fiers descendans des Nérons, des Camilles, (s)
Aux fers des étrangers tendent des bras ferviles ;
Ton capitolé en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, et c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris dans ce fatal moment
Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

L E L I E.

Que tous deux font à plaindre !

S C I P I O N.

Ils font morts en Romains.
Grands Dieux ! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage !

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E S O P H O N I S B E .

(a) **V**ous servez des Romains, vous secondez leurs armes,
Et vous désespérez vos parens malheureux.
Méritez vos succès en étant généreux :
C'est trop faire couler et le sang et les larmes.

(b) Suis-je ici prisonnière ? ô rigueur ! ô destin !
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance ?
Le ciel me ravit tout, et jusqu'à l'espérance.
Dieux ! &c.

(c) **M A S S I N I S S E .**
Reine, en ce jour de sang, funeste ou favorable,
Ma fortune me pèse, et votre sort m'accable.
Le billet que de vous je viens de recevoir
Est un ordre sacré qui m'apprend mon devoir ;
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.
Je crois entendre en vous les héros de Carthage :
Honteux d'avoir vaincu, je viens tout réparer.

S O P H O N I S B E .
Réduite à vous haïr, faut-il vous admirer ?
Quoi ! Seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue !

(d) Je le jure par vous : pour vous dire encor plus,
Sophonisbe n'est pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe.
.

(e) Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore ;
Son ombre me menace : un pareil souvenir
L'appelle à la vengeance, et l'invite à punir.
Phédime, il faut enfin t'ouvrir toute mon âme :
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme,
Oui, ce feu, si long-temps dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire ;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire ;

Tu me verrais goûter ce suprême bonheur ,
De partager son trône et d'avoir tout son cœur.
Ma flamme déclarée, &c.

(f)

M A S S I N I S S E .

Des ordres ! vous , Romains ! ingrats dont l'insolence
S'accrut par mon service avec votre puissance !
Des fers à Sophonisbe ! et ces mots inouis
A peine prononcés n'ont pas été punis !
Sophonisbe ! ah ! du moins écarte cette injure ,
Accorde-moi ta main ; ta gloire t'en conjure .

(g)

La fille d'Asdrubal naquit pour se contraindre :
Elle dut vous haïr , ou du moins dut le feindre .
Elle brûlait pour vous : c'est à vous de juger
Si le feul des humains qui peut me protéger ,
Conquérant généreux , amant toujours fidelle ,
Des héros et des rois devenu le modèle ,
En m'arrachant des fers et de ce lieu d'horreur ,
En me donnant son trône , en me gardant son cœur ,
Sur mes sens enchantés conserve un juste empire .
C'est par vous que je vis , pour vous que je respire :
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter .
Vous m'offrez votre main je ne puis l'accepter .

(h)

M A S S I N I S S E .

C'est ce même ferment qui devant vous m'amène :
C'est un courroux plus juste , une plus forte haine ;
Et c'est de son flambeau que je viens éclairer
L'hymen , l'heureux hymen qu'on ne peut différer .
C'est dans Cirthe sanglante , à ces autels antiques ,
Dressés par nos aïeux à nos dieux domestiques ,
Que j'apporte avec vous en vous donnant la main ,
L'horreur que Maffinisse a pour le nom romain .

(i)

Oui , je déteste Rome autant que je vous aime .
Vous , Dieux qui m'entendez , qui recevez ma foi ,
(*il prend la main de Sophonisbe , et tous deux les mettent sur l'autel .*)
Unissez à ce prix Sophonisbe avec moi .

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne :
Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.
Vengeons tous deux Carthage et nos dieux souverains ;
Jurons de nous unir pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuse. . . .

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ferez vengeance.
Les Romains font dans Cirthe, &c.

(k) Dans les anciennes éditions le troisième acte était
terminé par les vers suivans :

SOPHONISBE.

A l'aspect des Romains mon horreur se redouble ;
Je n'entends point leur nom sans alarme et sans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux :
Encor si vous saviez diffimuler comme eux ;
Ne les point avertir de se mettre en défense !
Mais toujours d'un numide ils font en défiance :
Peut-être ont-ils déjà pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir : je connais mes destins.
Ce jour a déployé tant de vicissitude
Que jusqu'à mon bonheur tout est inquiétude.
Le flambeau de l'hymen est allumé par nous ;
Mais c'est en trahissant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains font maîtres.
Je n'ai plus pour soldats que de vils citoyens,
Les dieux de Scipion l'emportent sur les miens.
Quoi qu'il puisse arriver, venez tracer ma route :
J'aurais suivi Siphax, je vous suivrai sans doute,
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'ose tout espérer, puisque j'ai votre foi.

(l) Dans les dernières éditions on lisait :

Un moment a tout fait : des miens abandonné
Roi, vainqueur et captif, outragé sans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,

Je n'ai pas su tromper : j'en recueille le fruit.
 Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
 Rome se plaint toujours de la foi du numide ;
 La tyrannique Rome est cent fois plus perfide.
 Mon cœur fut trop ouvert : ah ! tu l'avais prévu.

Et dans les précédentes :

Un moment a tout fait : des miens abandonné
 Dans mon propre palais je vois un autre maître !
 Sophonisbe est esclave ! on me destine à l'être !
 Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
 Rois et peuples séduits qui servez les Romains,
 Quand pourrez-vous fortir de ce grand esclavage ?
 Quoi ! je dévore ici mon opprobre et ma rage !
 J'ai perdu Sophonisbe, et mon empire et moi !
 O Ciel ! c'est Scipion, c'est lui que je revois ;
 C'est Rome qui dans lui se montre toute entière, &c.

(m) Après ces vers, dans les anciennes éditions on lisait les vers suivans :

Rome, de tant de rois auguste vengereffe,
 Ne s'informe jamais s'ils ont une maitresse.
 Les soupirs des amans, leurs pleurs et leurs débats
 Ne font point, croyez-moi, le destin des États.

(n) Je me rends, je bannis la douleur qui m'obsède.
 Lorsque Scipion parle il faut que tout lui cède.
 Pour disposer de moi j'ai dû vous consulter,
 Et le faible au puissant ne doit rien contester.
 Ma femme est votre esclave, et mon ame est soumise.
 Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise ?

(o) M A S S I N I S S E.

Nous sommes déarmés : ces murs sont ma prison.
 Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

S O P H O N I S B E.

Songez-y : terminez tant d'indignes alarmes.
 Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers ;
 J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.

Hâtez-vous :

Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.
 Mais qu'il me venge ou non , je veux mourir sans maître.
 Malheureux Massinisse ! ô cher et tendre époux !
 Sophonisbe du moins fera libre par vous.

M A S S I N I S S E .

Tu le veux , chère épouse ! il le faut , je t'admire.
 Tu me préviens , suis-moi : Rome n'a point d'empire
 Sur un cœur aussi noble , aussi grand que le tien.
 Nous ne fervirons pas , je t'en réponds.

S O P H O N I S B E .

Eh bien ,

En mourant de ta main , j'expirerai contente.
 O manes de Siphax , ombre à mes yeux présente ,
 Manes moins malheureux , vous me l'aviez prédit !
 Oui , je vais vous rejoindre , et mon fort s'accomplit.
 De mon lit nuptial au tombeau descendue ,
 Mon ombre sans rougir va paraître à ta vue.
 Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi ;
 Mais jusqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.
 Enfers qui m'attendez , Euménides , Tartare ,
 Je ne vous craindrai point : Rome était plus barbare.
 Allons , je trouverai dans l'empire infernal
 Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal ,
 Des victimes sans nombre , et des Scipions mêmes :
 Trafimène est chargé de mes honneurs suprêmes.
 Viens m'arracher la vie , époux trop généreux ,
 Et tu me vengeras après , si tu le peux.

M A S S I N I S S E .

Que vais-je faire ! Allons , Sophonisbe , demeure.
 Quoi ! Scipion vivrait , et je veux qu'elle meure !
 Qu'elle meure ! et par moi !

S O P H O N I S B E .

Viens , marche sur mes pas ;

Et si tu peux trembler , j'affermirai ton bras.

(p) Dans les anciennes éditions ce monologue commençait par les vers suivans :

Perfide Scipion , détestable Lélie ,
 Vos cruautés encore ont pris soin de ma vie !

Théâtre. Tome V.

H h

Quel ami , quel poignard me pourra fecourir !
 Aurai-je donc perdu jufqu'au droit de mourir ?
 Le plus vil des humains difpofe de fon être ,
 Et termine à fon gré des jours dont il eft maître ;
 Et moi pour obtenir deux morts que je prétends ,
 Il me faudrait defcendre à prier mes tyrans !
 Dieux des Carthaginois ! &c.

(q) Voici comment cette fcène étoit terminée dans les anciennes éditions :

Et le vieux Fabius , et le cenfeur Caton ,
 Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
 Quand le peuple eft pour nous , la cabale expirante
 Ramaffe en vain les traits de fa rage impuiffante.
 Je fais que cet éclat ne vous peut éblouir :
 Vous êtes au-deffus , mais il en faut jouir.

Le cenfeur *Caton* pouvait faire une équivoque. *Caton* étoit non-feulement le cenfeur , mais l'ennemi de *Scipion* , qu'il fuivit en Afrique comme quefteur , et qu'il retourna bientôt accufer auprès du Sénat. Mais dans ce temps *Caton* n'avoit pas occupé la charge de cenfeur ; charge qui ne fe donnoit qu'à des perfonnages confulaires , et qu'il ne remplit que long-temps après.

(r) Voici comme la pièce étoit terminée dans les anciennes éditions :

La reine à fon deftin fait plier fon courage.
 Elle s'eft fait d'abord une effroyable image
 De fuivre au capitolé un char victorieux ,
 De préfenter fes fers aux genoux de vos dieux ,
 A travers une foule orageufe et cruelle
 Dont les yeux menaçans feront fixés fur elle ;
 Maffiniffe a bientôt diffipé cette horreur.
 Sophonisbe a connu quel eft votre grand cœur ;
 Elle fait que dans Rome elle doit vous attendre ;
 Elle eft prête à partir. Mais daignez condefcendre
 Jufqu'à faire écarter des foldats indiscrets ,
 Qui veillent à fa porte , et troublent fes apprêts.

Ce palais est à vous; vos troupes répandues
 En remplissent assez toutes les avenues :
 Votre captive enfin ne peut vous échapper :
 La reine est résignée et ne peut vous tromper.
 Maffinisse à vos pieds vient se mettre en otage.
 L'humanité vous parle , écoutez son langage ,
 Et permettez , du moins , qu'en son appartement
 La reine, à qui je fuis, reste libre un moment.

SCIPION.

(à un centurion.) (à Phédime.)

Il est trop juste. Allez. Que Sophonisbe apprenne
 Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
 Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
 Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
 Le Tibre avec respect verra sur son rivage
 Le noble rejeton des héros de Carthage.

(Phédime sort.) (à un tribun.)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider
 Et la reine et les siens qu'il vous faudra garder,
 Mais en mêlant surtout à votre vigilance
 Des plus profonds respects la noble bienfiance.
 Les ordres du Sénat, qu'il faut exécuter,
 Sont de vaincre les rois, non de les insulter.
 Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
 Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
 Conservez des Romains la modeste hauteur ;
 Le soin de se vanter rabaisse la grandeur :
 Et dédaignant toujours des vanités frivoles,
 Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
 Mais Maffinisse vient, et la douleur l'abat.

S C E N E I I I et dernière.

S C I P L O N , L E L I E , M A S S I N I S S E ,
Licteurs.

L E L I E .

POURVU qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

S C I P I O N .

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

L E L I E .

Il remplit son devoir.

S C I P I O N .

Approchez, Massinisse;

Ne vous repentez pas de votre fermeté.

M A S S I N I S S E *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

S C I P I O N .

Parlez en liberté.

M A S S I N I S S E .

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

S C I P I O N .

La raison vous rend à vos amis.

Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie,
Cette sévérité qui passe et qu'on oublie :
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(il tend la main à Massinisse qui recule.)

Point de repentiment ; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

M A S S I N I S S E .

Épargiez-vous, Seigneur, un vain remerciement :
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

Il m'en coûte, ah! grands Dieux!

(*il se laisse tomber sur une banquette.*)

L É L I E.

Sa passion fatale

Dans son cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, à *Massinisse* en lui prenant la main:

Cessez à vos regrets de vous abandonner.

Je conçois vos chagrins; je fais leur pardonner.

(à *Lélie*.)

Je suis homme, *Lélie*; il porte un cœur, il aime.

(à *Massinisse*.)

Je le plains. Calmez-vous.

M A S S I N I S S E.

Je reviens à moi-même.

Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,

Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu

Que Scipion parlait, et qu'il plaignait un homme

Qui partagea la gloire, et qui vainquit pour Rome?

(*il se relève.*)

SCIPION.

Tels sont mes sentimens. Reprenez vos esprits.

Rome de vos exploits doit payer tout le prix.

Ne me regardez plus d'un œil sombre et farouche;

Croyez que votre état m'intéresse et me touche.

Massinisse, achevez cet effort généreux,

Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.

Vous pleurez!

M A S S I N I S S E.

Qui! moi! Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse

N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,

Que votre ame subjuguée, et que vous oublierez.

M A S S I N I S S E.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,

Où je devais paraître aux regards de la reine.

Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.

(on ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette , un poignard est enfoncé dans son sein.)

M A S S I N I S S E.

Tiens , la voilà ! perfide ! elle est devant tes yeux.
La connais-tu ?

S C I P I O N.

Cruel !

S O P H O N I S B E à *Massinisse* penché vers elle.

Viens , que ta main chérie

Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.

Digne époux , je meurs libre , et je meurs dans tes bras !

M A S S I N I S S E *se retournant.*

Je vous la rends , Romains , elle est à vous.

S C I P I O N.

Hélas !

Malheureux , qu'as-tu fait ?

M A S S I N I S S E , *reprenant sa force.*

Ses volontés , les miennes.

Sur ses bras tout sanglans viens effayer tes chaînes.

Approche , où font tes fers ?

L E L I E.

O spectacle d'horreur !

M A S S I N I S S E à *Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?

(*il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime ,

Allez au capitolé offrir votre victime ;

Montrez à votre peuple autour d'elle empressé

Ce cœur , ce noble cœur que vous avez percé.

Jouis de ce triomphe. Es-tu content , barbare ?

Tu le dois à mes soins , c'est moi qui le prépare.

Ai-je assez satisfait ta triste vanité ,

Et de tes jeux romains l'infame atrocité ?

Tu n'oses contempler sa mort et ta victoire !
 Tu détournes les yeux , tu frémis de ta gloire ,
 Tu crains de voir ce sang que toi seul fais couler !
 Grands Dieux ! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler !
 Détestable romain, si les dieux qui m'entendent,
 Accordent les faveurs que les mourans demandent ,
 Si devançant le temps le grand voile du fort
 Se tire à nos regards au moment de la mort ,
 Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée ,
 Rome à son tour sanglante , à son tour faccagée ,
 Expiant dans son sang ses triomphes affreux ,
 Et les fers et l'opprobre accablant tes neveux .
 Je vois vingt nations de toi-même ignorées ,
 Que le Nord vomira des mers hyperborées ;
 Dans votre indigne sang vos temples renversés ;
 Ces temples qu'Annibal a du moins menacés ;
 Tous les vils descendans des Catons , des Emiles
 Aux fers des étrangers tendant des bras serviles ;
 Ton capitolé en cendre , et tes dieux pleins d'effroi
 Détruits par des tyrans moins funestes que toi .
 Avant que Rome tombe au gré de ma furie ,
 Va mourir oublié , chassé de ta patrie .
 Je meurs , mais dans la mienne , et c'est en te bravant .
 Le poison que j'ai pris agit trop lentement .
 Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme (*)
 Joint mon sang à son sang , mon ame à sa grande ame .
 Va , je ne veux pas même un tombeau de tes mains .

L E L I E .

Que tous deux font à plaindre !

S C I P I O N .

Ils font morts en Romains .

Qu'un pompeux mausolée , honoré d'âge en âge ,
 Éternise leurs noms , leurs feux et leur courage ;
 Et nous , en déplorant un destin si fatal ,
 Remplissons tout le nôtre , allons vers Annibal .
 Que Rome soit ingrate , ou me rende justice ,
 Triomphons de Carthage , et non de Massinisse .

(*) Il tire le poignard du sein de *Sophonisbe* , s'en frappe et tombe auprès d'elle .

(s) Le vers *tous ces vils descendans des Catons, des Emiles* n'était pas assez conforme à l'histoire. Le *vieux Caton*, le premier homme de cette famille qui ait été connu, n'était alors qu'un officier de *Scipion*, brouillé avec son général. Les *Emiles* durent leur lustre principal à *Paul Emile*, qui ne devint célèbre qu'entre les deux dernières guerres puniques.

Le nom de *Néron*, que le fils d'*Agrippine* a rendu si odieux, était le surnom d'une des branches de la famille *Claudia*, l'une des plus illustres de la république romaine. C'était à un *Claudius Nero* que Rome avait dû son salut dans cette seconde guerre punique : il avait eu le principal honneur de la défaite d'*Asdrubal*; événement qui décida le succès de cette guerre.

Fin du Tome cinquième.



